

Master en fondements et pratiques de la durabilité

La réhabilitation (éco)féministe des sorcières : une analyse de collectifs militants et artistiques en France

Margaux Cuénoud

Sous la direction de la Prof. Miriam Tola



Juin – 2023

Dernière version approuvée par la directrice / le directeur du mémoire :

Ce travail n'a pas été rédigé en vue d'une publication, d'une édition ou diffusion. Son format et tout ou partie de son contenu répondent donc à cet état de fait. Les contenus n'engagent pas l'Université de Lausanne. Ce travail n'en est pas moins soumis aux règles sur le droit d'auteur. À ce titre, les citations tirées du présent mémoire ne sont autorisées que dans la mesure où la source et le nom de l'auteur-e sont clairement cités. La loi fédérale sur le droit d'auteur est en outre applicable.

La réhabilitation (éco)féministe des sorcières : une analyse de collectifs militants et artistiques en France

Résumé

Face à la crise environnementale et sociétale dont nous percevons le début seulement, diverses réflexions ont été produites afin de comprendre comment en tant que société, nous en étions arrivés là et quelles portes de sorties ou d'accompagnement il était possible d'imaginer. Ainsi, un courant de pensées pluriel appelé *écoféminisme* s'échine à remonter à la source de notre rapport d'exploitation à la nature, mais aussi aux femmes* et ceux considérés comme minorités. C'est donc à travers les lunettes de lecture écoféministe qu'un certain phénomène est analysé dans ce travail : celui du retour des sorcières. En effet, cette figure quasi mythologisée, connaît un regain d'intérêt dans divers milieux et il s'agit ici de comprendre comment elle peut être porteuse de forts messages féministes ou écologiques à même de remettre en question l'ordre dominant de notre société mortifère pour la planète et ses occupant.e.x.s. De fait, ce travail se consacre en première partie à une revue de la littérature qui resitue autant l'histoire entourant la chasse aux sorcières de la fin du Moyen Âge en Europe vue sous une loupe féministe que la réhabilitation contemporaine de ces sorcières par une lecture écoféministe. En seconde partie, cette littérature est mise en parallèle avec deux études de cas. Il s'agit : d'un collectif militant dit intersectionnel, le Witch Bloc Paris et un groupe artistique dit écoféministe, le Gang of Witches qui ont été choisis pour comprendre la manière dont ils se réapproprient cette figure de sorcière. Il nous intéresse ici de comprendre comment cette interprétation amène à créer une relation *autre* à la nature que celle proposée par la vision dominante.

Mots-clés : écoféminisme, militantisme, artactivisme, écologie, féminisme, sorcière, nature, spiritualité, magie

The (eco)feminist rehabilitation of witches : an analysis of activists and artistic collectives in France

Abstract

Faced with the environmental and societal crisis that we are only just beginning to perceive, various reflections have been produced in order to understand how, as a society, we have arrived at this point and what exits or accompaniments could be imagined. Thus, a plural current of thought called *ecofeminism* is trying to go back to the source of our exploitative relationship with nature but also with women* and those considered as minorities. It is therefore through the ecofeminist lens that a certain phenomenon is analysed in this work: the return of witches. Indeed, this quasi-mythologised figure is experiencing a resurgence of interest in various circles, and the aim here is to understand how it can carry strong feminist or ecological messages capable of calling into question the dominant order of our society, which is mortifying for the planet and its occupants. Therefore, the first part of this work is devoted to a review of the literature that resituates the history of the witch-hunt of the late Middle Ages in Europe from a feminist perspective as well as the contemporary rehabilitation of these witches through an ecofeminist reading. In the second part, this literature is compared with two case studies. These are : a so-called intersectional activist collective, the Witch Bloc Paris, and a so-called ecofeminist art group, the Gang of Witches, which were chosen to understand the way they reappropriate this figure of the witch. We are interested in understanding how this interpretation leads to the creation of a different relationship to nature than the one proposed by the dominant vision.

Keywords : ecofeminism, activism, artactivism, ecology, feminism, witch, nature, spirituality, magic

Remerciements

En tout premier lieu, je souhaite sincèrement remercier ma directrice de mémoire Miriam Tola qui a accepté de me faire confiance à un moment vraiment décisif de ce travail. Son accompagnement et son écoute m'ont été tout aussi précieux sur le plan moral qu'à travers ses nombreux commentaires toujours pertinents et instructifs.

Je tiens également à remercier mes ami.e.x.s et ma famille pour leurs soutiens et leurs conseils dans les moments de doutes et de découragements. Cependant, c'est aussi en partageant leur joie et enthousiasme qu'il m'a été possible d'aller au bout de ce travail. Enfin, grâce à ce master j'ai rencontré des personnes fantastiques dont j'espère partager l'amitié toute ma vie et sans qui il m'aurait été bien plus pénible de terminer ces études. J'adresse ici une pensée particulière pour mon amie et partenaire de réflexion Charlotte avec laquelle nous avons bravé les vents et marrées de cet exercice toujours côte à côte.

Pour terminer, j'aimerais adresser un grand merci à Christina Stauffer qui est en charge du secrétariat du master de durabilité. Elle a toujours veillé sur nous et nous a aidé très efficacement dans toutes ces démarches administratives parfois effrayantes.

Source de l'image de garde : (« Witch Bloc Paname » s. d.)

Table des matières

1. INTRODUCTION	6
1.1 INTRODUCTION DU CONTEXTE DE RECHERCHE	6
1.2 L'ÉCOFÉMINISME EN FRANCE.....	8
1.3 CADRE THÉORIQUE	13
1.4 QUESTION DE RECHERCHES ET HYPOTHÈSES.....	16
2. REVUE DE LA LITTÉRATURE.....	21
2.1 INTRODUCTION.....	21
2.2 L'ÉCOFÉMINISME : CONTEXTES ET DÉFINITIONS	22
2.3 DE QUELLE NATURE PARLE-T-ON ?.....	24
2.4 CHASSE AUX SORCIÈRES, ENCLOSURE ET PROTOCAPITALISME.....	29
2.4.1 <i>Capitalisme et modification des rapports à la terre</i>	29
2.4.2 <i>Enclosure des corps et savoirs des femmes</i>	31
2.5 LES SORCIÈRES COMME EMBLÈMES ÉCOFÉMINISTES	45
2.6 CONCLUSION	59
3. MÉTHODOLOGIE.....	61
3.1 RÉFLEXIONS SUR LES MÉTHODES.....	61
3.2 POSITIONNEMENT SUR L'OBJET D'ÉTUDE.....	65
3.3 DESCRIPTION DES DONNÉES.....	67
3.4 CATÉGORIES D'ANALYSE.....	70
4. CONTEXTE DE L'ÉTUDE DE CAS.....	71
4.1 INTRODUCTION.....	71
4.2 CONTEXTE SOCIAL ET POLITIQUE.....	71
4.3 WITCH BLOC PARIS.....	75
4.4 GANG OF WITCHES.....	78
5. ANALYSE DES DONNÉES ET DISCUSSION	81
5.1 ANALYSE DES DONNÉES : WITCH BLOC PARIS	81
5.2 ANALYSE DES DONNÉES : GANG OF WITCHES	97
5.3 DISCUSSION.....	109
6. CONCLUSION.....	115
7. BIBLIOGRAPHIE ET RÉFÉRENCES	119

1. Introduction

1.1 Introduction du contexte de recherche

« Attention, elles sont de retour », prévient une journaliste dans le quotidien valaisan « Le Nouvelliste » en octobre 2018 dans un article dédié aux « sorcières » d’hier et d’aujourd’hui (Fournier s. d.). « Les sorcières sont de retour, devenues icônes féministes bien-aimées », titre encore le documentaire du téléjournal romand « Le 19h30 » le 3 novembre 2019 (Mumenthaler 2019). Le quotidien suisse « Le Temps » accorde aussi quelques pages sur ce « retour des sorcières » au sein du blog de Sophie Swaton en octobre 2020 (Swaton 2020). Comment expliquer ce regain d’intérêt pour ces personnages aux chapeaux pointus à cheval entre mythe et histoire ? On peut supposer que la montée du féminisme a conduit à s’intéresser à cette figure féminine incarnant autant la victime du patriarcat que la rebelle aux puissants sortilèges. L’histoire de « la chasse aux sorcières » en Suisse trouve d’ailleurs aussi un renouveau d’intérêt et de considération. Comme l’en témoigne l’exposition « La Chasse aux sorcières dans le Pays de Vaud » au Château de Chillon en 2011 qui se propose de retracer cet « aspect méconnu de l’histoire vaudoise » (SWI swissinfo.ch 2011). Dans cette volonté de réhabiliter cette histoire en Suisse, on peut citer également l’excellent documentaire « À mort la sorcière » (Dépraz et Nicollier 2022) ainsi que le podcast « Au terrible temps des sorcières » de Cyril Dépraz tous deux sortis courant 2022 (RTS.ch s. d.). Cet emblème de sorcière a été adopté par plusieurs suisse.sse.s comme on le voit dans le sujet du « Temps présent » du 4 juin 2021 qui propose de faire la connaissance des « sorcières de Suisse-romande » (Ungar et Tuosto 2021). Ce regain d’intérêt se comprend par la motivation d’avoir comme emblème une « figure féminine » forte qui tient tête au patriarcat en faisant fi des injonctions sociétales à son égard. Finalement, j’ai personnellement pu voir quelques militant.e.x.s à Lausanne lors de la Grève féministe du 14 juin 2019 qui arboraient des pancartes au slogan de « Nous sommes les petites filles des sorcières que vous n’avez pas brûlées ». On peut comprendre le besoin de retracer cette histoire sanglante afin de

demander une reconnaissance pour ces personnes, en majorité des femmes*¹, qui ont été persécutées et d'en faire les liens avec la lutte féministe actuelle.

Cependant, une autre dimension très intéressante que l'on découvre d'ailleurs dans les témoignages de ces « sorcières de Suisse-romandes », c'est le rapport qu'entretiennent ces dernières avec la nature. Premièrement, l'attrait pour les médecines alternatives joue un rôle important dans l'envie de découvrir les bénéfiques et usages des plantes qui nous entourent. Ensuite, les spiritualités dont ces sorcières s'inspirent sont multiples et puisent dans diverses cultures et croyances, mais semblent avoir en commun une volonté de se rapprocher de la nature (Burgart Goutal 2021). Ces spiritualités prennent le nom de néopaganisme, de Wicca ou encore de culte à la Déesse et sont sans dogmes ni institutions (Berger et Ezzy 2009). Certaines pratiques pourraient cependant, être taxées « d'appropriation culturelle » suivant qui les honore en s'inspirant de diverses traditions non occidentales. De plus, des conceptions fortement « essentialistes » sur des « énergies féminines ou masculines » par exemple existent aussi au sein de ces croyances. Pour autant, il faut noter que ces spiritualités sont fortement liées à la Terre, de fait il n'est pas étonnant de constater leur intérêt croissant dans une société à l'aune d'une crise environnementale sans précédent. En effet, dans notre perception occidentale, les idées d'un dualisme entre être humain et nature sont encore très présentes. C'est ce qui conduirait en partie, à notre incapacité de prendre en considération suffisamment l'environnement (Bourg et Swaton 2021). Il s'agirait donc de dépasser cette vision de nos rapports à la nature en élaborant de nouveaux récits et c'est ce que certaines de ces sorcières peuvent être à même de proposer. Une partie de ceux qui investissent cette figure désirent resacraliser la terre tout en revalorisant nos rapports aux corps et au soin des autres. De plus, en faisant référence à l'héritage de la chasse aux sorcières, il y a une volonté de comprendre cette histoire dans laquelle l'essor du capitalisme en Europe, s'est accompagné d'une accapitation des terres et des corps des femmes* ainsi que de multiples territoires extraeuropéens (Federici 2018). En faisant ce lien entre dominations des femmes* et de la nature, on retrouve les contours de la pensée écoféministe qui sera développée plus loin dans ce travail. Ce retour des sorcières peut donc tout à fait s'expliquer par la volonté de « reclaim » ce courant de pensée écoféministes en Occident.

¹ Le terme « femme* » se réfère au fait d'inclure les femmes transgenre et cisgenre dans cette compréhension

De plus, il est aussi intéressant par rapport aux enjeux qu'il soulève dans notre actualité ponctuée de désastres environnementaux et du combat incessant pour la reconnaissance des droits des femmes* et des minorités (Hache 2018).

Pour conclure, il existe des sorcières autoproclamées qui pratiquent leur magie pour elleux ou d'autres qui travaillent à prodiguer des soins pour aider autrui. Certain.e.x.s veulent protéger la Terre et ses habitant.e.x.s à l'aide de rituels de pleine lune quand d'autres préfèrent sensibiliser notre société en dansant pendant une performance artistique ou encore en défilant dans une manifestation vêtues de chapeaux pointus en criant des slogans anarchistes. Dans tous les cas, au vue de l'urgence climatique et sociétale dans laquelle nous sommes engagé.e.x.s, il s'agit impérativement de repenser nos liens aux autres et à la nature. Cette mission, deux collectifs contemporains autoproclamés « sorcières » se l'ont octroyée et c'est pourquoi ils feront l'objet d'une étude attentive dans ce travail. L'un se nomme Gang of Witches et se définit comme un collectif d'artistes écoféministes tandis que l'autre, Witch Bloc Paris, est un bloc militant et s'affiche avec le qualificatif d'intersectionnel. Cependant, avant d'aller plus loin dans ces explications, il s'agit de rappeler que c'est sur sol français qu'opèrent ces deux groupes et c'est pourquoi il va être rapidement développé la particularité de ce contexte pour l'écoféminisme.

1.2 L'écoféminisme en France

Dans cette recherche, il sera analysé deux groupes français contemporains qui se sont approprié la figure de la sorcière dès 2016 pour un premier collectif et durant la période de 2017 à 2019 pour le second. Si l'un, Gang of Witches, se revendique ouvertement d'être d'écoféministe, le second, Witch Bloc Paris, n'en fait pas autant et préfère celui d'intersectionnel. Il faut noter que ce dernier s'inspire largement des collectifs des W.I.T.C.H. états-uniennes dans leurs modes d'action basés sur les « rituels » politiques ou les « lancements de sorts », mais certaines thématiques sont plus présentes chez leurs consœurs outre-Atlantique. Les revendications liées à l'environnement et surtout à la justice environnementale sont bien plus mises en avant, si l'on se base notamment sur les

différents réseaux sociaux des groupes de W.I.T.C.H. de Portland, Chicago ou encore Boston. C'est pourquoi une comparaison sur la manière dont l'écoféminisme s'est implanté en France et aux Etats-Unis sera brièvement faite afin d'appréhender les singularités de ces processus distincts et surtout du cas français. Le choix des États-Unis pour la comparaison résulte des liens entre les collectifs Witch Bloc et W.I.T.C.H. mais également à cause de la littérature états-unienne disponible.

Le terme « écoféminisme » est né de la plume de la penseuse Françoise D'Eaubonne dans le contexte des années contestataires de 1970 en France. Le climat politique oscillait entre les inquiétudes grandissantes vis-à-vis des catastrophes écologiques ou l'armement de la Guerre Froide, mais à travers la remise en question de l'ordre établi à travers divers mouvements de contestations. D'Eaubonne propose alors en 1974, dans son ouvrage *Le Féminisme ou la Mort*, de penser la destruction environnementale et la domination patriarcale comme les deux faces d'une même pièce. Ainsi, ses réflexions l'ont menées à vouloir faire disparaître tous types de relation hiérarchique de pouvoir qu'elle soit salariale, au sein de la famille ou sur la nature sous couvert d'un besoin de « progrès » (Eaubonne 1974, (2020)). Cette construction de pensée écoféministe n'a pas entièrement conquis les milieux féministes ou écologiques francophones de l'époque, mais connaît par la suite une plus grande résonance outre-Atlantique. De fait, ces pensées sont réensemencées en France des années plus tard en partie par le succès connu aux États-Unis. Notamment à la fin des années 1990 lors des traductions d'ouvrages comme celui de Vandana Shiva et Maria Mies *Ecofeminism* et quelques années plus tard lors de la traduction en 2003 de *Dreaming the Dark* de Starhawk (Molinier 2015). Pourtant, le concept ne prend pas tout de suite et c'est plus tard, dès 2015 selon la philosophe Jeanne Burgart Goutal, qu'on y fait à nouveau référence sur sol français (Burgart Goutal 2018). Si de multiples hypothèses essaient d'expliquer les raisons de cette longue attente, il m'apparaît que le concept même de nature et la compréhension de celui-ci sont centraux.

D'abord, en Occident, c'est entre les États-Unis et le Royaume-Uni que les réflexions autour des liens entre domination de femmes* et de la nature apparaît en plein dans un contexte de fortes contestations des années 1980 contre la course à l'armement et au nucléaire. Cela est représenté notamment par le meeting du *Women an Life on Earth : Ecofeminism in the 1980* organisé par le collectif du même nom à la suite de l'accident

nucléaire de *Three Mile Island* (Cambourakis 2019). Cependant, la lutte antinucléaire en France est fortement réprimée d'autant plus qu'il s'agit du pays le plus nucléarisé du monde. De plus, si le mouvement des Verts existe depuis les années 1970, il faut attendre 1997 pour qu'un élu siège à l'Assemblée nationale, contre 1983 pour l'Allemagne par exemple (Benquet et Pruvost 2019).

Ensuite, dans le paysage des féminismes français depuis les années 1970, à part quelques exceptions comme la revue *Sorcières* (1976-1981) qui convoque les liens entre la nature et les femmes* sans parler d'écoféminisme pour autant, on observe un « rejet idéologique » quant à incorporer les problématiques environnementales aux mouvements (Burgart Goutal 2018). La source de cette méfiance et de ce refus proviendrait de la vision et du rapport entretenu avec la nature empreint de l'idéologie du progrès. En effet, l'héritage des idées des Lumières sur le dualisme entre être humain et nature implique que toute identification avec « le naturel » a pour conséquence un manque de « capacité humaine » et donc une position d'infériorité. De fait, une hiérarchisation classerait ceux faisant plus ou moins « défaut d'humanité », car « plus proche de la nature ». Ainsi, cette philosophie pensée *par* et *pour* les hommes blancs bourgeois a conduit à déshumaniser certaines populations, ce qui aurait permis d'en justifier l'exploitation violente. L'autrice explique alors qu'identifier des groupes sociaux à la nature aurait conduit notamment à légitimer la traite des esclaves qui ont subi cette « déshumanisation ». C'est pourquoi une grande penseuse comme Simone de Beauvoir, dans le souci de sortir les femmes* de leur domination, présuppose toute « naturalisation » comme une forme d'aliénation. Cette méfiance est aussi due à l'utilisation par les conservateurs et conservatrices du « rappel à la nature » que ce soit contre l'IVG ou l'homosexualité par exemple. De plus, il y a une crainte matérielle qu'un mode de vie écologique réassigne davantage de tâches aux femmes* qui se seraient mieux « libérées » grâce aux progrès technologiques comme la pilule ou l'électroménager (Burgart Goutal 2018). C'est ce même héritage des Lumières antireligieux qui va faire suspecter fortement la relation aux spiritualités entretenue par les écoféminismes perçue comme une forme de régression. La tradition rationaliste du progrès n'a que faire de magie et de sentiments portés par le projet écoféministe.

Pourtant, ce genre de vision est essentialisante et c'est justement le propos de l'écoféminisme de revoir cette conception de la nature. De fait, cela a été le cas dans des contextes où il existe simplement une autre construction culturelle du concept. Pour ce qui est de la perception occidentale de la vision de nos rapports à la nature, on peut faire référence au travail de Philippe Descola qui explique que celle-ci se base sur une ontologie « naturaliste » sur laquelle la « modernité mécaniste » prend racine. En quelques mots, cette ontologie vise à séparer les êtres humains aux « capacités cognitives » d'un côté et tout ce qui en ferait défaut d'un autre. Pourtant, il existerait d'autres manières de concevoir nos rapports à la nature comme l'ontologie dite animiste qui se représente les animaux ou les plantes comme faisant aussi partie du monde social (Descola 2013). Selon l'autrice Jeanne Burgart Goutal, les écoféminismes tentent justement de prendre de la distance avec cette conception naturaliste de la nature en intégrant une vision « écologique » qui comprend comment interagissent les écosystèmes en interdépendance en déconstruisant les dualismes (Burgart Goutal 2018). L'autrice développe ensuite que la vision même du progrès tel que défini par les idées des Lumières, est alors remise en question. C'est pourquoi certain.e.s auteurices puiseraient des critiques « *dans la contre-culture New Age et chez celles des « Suds »* » (Burgart Goutal 2018, p 78) à l'encontre de cette modernisation capitaliste et patriarcale dominante en Occident. Ces mouvances s'inscrivent donc largement aussi dans une critique de la société de consommation bourgeoise (Benquet et Pruvost 2019). De plus, la notion de spiritualité vient compléter cette volonté d'entretenir des rapports respectueux avec l'environnement dans les célébrations des rythmes naturels et des rituels. Ainsi, pour mener à bien un projet écologique plus durable, la vision linéaire du progrès doit être complètement remise en question. De fait, il peut être pertinent de « décaler son point de vue » et s'intéresser à certains modèles prémodernes comme existant au Moyen Âge en Europe. De plus, sans pour autant idéaliser les manières de vivre « des Suds », certain.e.s auteurices s'intéressent aussi à ces manières de vivre et à y puiser des modèles. Néanmoins, une partie du « féminisme à la française » a préféré axer sa ligne politique vers la conquête des droits et sur les positions professionnelles et politiques élevées dans un processus d'institutionnalisation de la « cause des femmes* » (Cambourakis 2019). De plus, dans le champ académique, la philosophie universaliste s'impose même pour les études genre, ce qui se traduit par une forte critique de tout « autre » féminisme (Benquet et Pruvost 2019). Ces raisons accumulées ont pu donner

quelques pistes pour comprendre les obstacles idéologiques de l'implantation durable des écoféminismes en France.

En comparaison, aux États-Unis, les cultures *New Age* ou hippies ont créé un terreau fertile à l'implantation des pensées écoféministes et à ses sorcières. De plus, les liens entre problématiques environnementales et justice sociale ont été portés dès les années 1970 comme l'en démontre l'exemple des mobilisations autour de la pollution du site « Love Canal » porté en partie par des femmes* issues de quartiers populaires (Zitouni 2019). Le fait de subir davantage les dommages environnementaux en tant que femmes* est une réalité vécue encore plus violemment dans bien des pays des « Suds » dû en partie par la mondialisation et le passé colonial. Ces femmes* là n'ont donc pas eu besoin de la théorisation des écoféminismes occidentaux pour prendre la mesure de leurs dommages (Bahaffou 2022), et pourtant c'est par cette intellectualisation anglo-saxonne, qu'en tant qu'universitaire, ces thématiques m'ont été présentées. Ceci pour expliquer que les États-Unis ont fait figure d'avant-gardiste en la matière et que cela peut transparaître même dans la manière qu'ont certaines « witches » états-uniennes d'aborder leurs luttes. La thèse de master de Laisa Schweigert portée dans l'Arizona State University, se centre sur le collectif des W.I.T.C.H PDX, un groupe d'activistes de Portland reformé en réponse à la nomination du président Trump en 2016 et qui s'affirme de l'héritage des collectifs de W.I.T.C.H. états-uniennes des années fin 1960. Dans son analyse, les thématiques de justice environnementale semblent plus présentes que pour le collectif du Witch Bloc Paris bien que ce dernier affirme s'inspirer de leur manière de lutter. Après quelques recherches de mon côté sur l'activisme de ces groupes de W.I.T.C.H. sur leurs réseaux sociaux, j'ai aussi constaté que la protection de l'environnement revenait plus souvent (entre autres de beaucoup de thématiques de justice sociale). On peut le voir sur cette photo, diffusée depuis le compte Instagram du collectif des W.I.T.C.H. de Boston dans une publication du 31 mai 2017 (« witchboston » s. d.). Ainsi, il est intéressant de constater comment sur sol états-unien, ces groupes militants féministes se revendiquant de plusieurs luttes sociales, accordent une place plus visible aux problématiques climatiques et à la justice environnementale que dans le contexte français de « l'activisme sorcière ». De fait, cette thématique va constituer

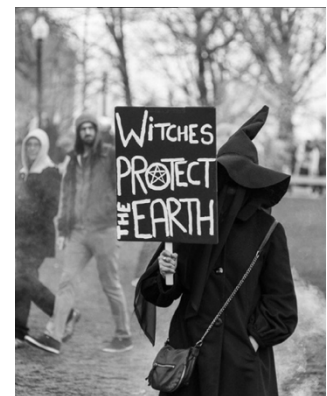


Figure 1 : witchboston

un des axes de recherche ; à savoir comment vont se configurer les relations à la nature de certaines de ces sorcières-activistes françaises alors que la protection environnementale n'est pas autant mise en avant.

Finalement, s'il a été présenté plus haut quelques éléments pouvant expliquer la réticence de certaines pensées françaises à accueillir plus largement l'écoféminisme, on ne peut que constater pourtant le regain d'intérêt très récent pour ce courant. Les rééditions successives des ouvrages de l'écrivaine Françoise D'Eaubonne dont la plume a tracé les premiers contours théoriques de l'écoféminisme, démontrent cet engouement nouveau. En effet, entre 2019 et 2023, un nombre important de ces livres ont été réédités en France (Librairie des femmes s. d.), en plus de nouvelles traductions. Pour conclure, face à l'urgence climatique et à ses problématiques de justice environnementale, il semble plus que nécessaire de comprendre comment faire converger les luttes afin de proposer de nouveaux récits ainsi que des portes de sortie viables et plus inclusives en s'inspirant des différentes mouvances contestataires.

1.3 Cadre théorique

Sur l'écoféminisme :

Les lunettes de lecture de l'écoféminisme permettront d'appréhender les différents enjeux saillants qui ressortiront de l'analyse de l'utilisation de la figure de sorcières dans le collectif militant du Witch Bloc Paris ainsi que pour le groupe artistique des Gang of Witches. En quelques mots, le postulat de départ de l'écoféminisme stipule que la domination des femmes* et l'exploitation de la planète trouvent leurs racines dans le même système dominant oppressif (Merchant 1983). De plus, il s'agit du même ordre dominant responsable de la colonisation ainsi que de la mise en place durable d'un cadre hétérocisnormatif, validiste, raciste etc. De fait, l'analyse écoféministe est forcément intersectionnelle dans le sens qu'elle prend en compte les multitudes d'oppressions croisées afin d'articuler des réponses adéquates pour les luttes. Par ailleurs, l'autrice Myriam Bahaffou dans un recueil de texte féministe, en fait une description plurielle tout mettant en avant un élément rassembleur entre les différentes tendances écoféministes ;

la nécessité de raconter de nouveaux récits en usant autant de l'art, de littérature et de toute l'imagination nécessaire. Ces narrations ont pour objectifs de repeupler les imaginaires encore dominés par les histoires occidentales de modernité, de guerre et de progrès, autant mortifères pour la planète que toutes minorités (Bahaffou dans Dorlin 2021). De plus, cette autrice refuse de réduire les écoféminismes uniquement au travail d'intellectualisation à tendance blanchissante qu'ils connaissent (Bahaffou 2022). C'est pourquoi elle opère d'un côté un effort essentiel de recontextualisant de la racine de ces idées dans les sphères féministes décoloniales tout en insistant sur l'importance de prendre en compte les multiples vécus des corps et ce qu'ils disent sur ce monde. Ainsi, elle présente les limites de la définition de « nature » comme construites par les écologies « mainstream » pour embrasser une conception plus large, voire plus vague sans que cela ne pose de problème pour autant. Elle dit d'ailleurs « *Nous floutons les frontières, nous négocions avec notre corps, dans le but de le connecter à d'autres formes de vie : là (et nulle part ailleurs) se joue notre enjeu écologique.* » (p. 154, Bahaffou dans Dorlin 2021). Cette vision des écoféminismes, portée notamment sur les rapports aux corps ainsi que sur les projets de « réenchantement du monde », semble adéquate pour appréhender ensuite les analyses de ce travail. Finalement, l'artiste martiniquaise Annabel Guérédrat s'exprime aussi dans ce recueil mentionné plus haut en insistant sur les liens entre son écoféminisme et la centralité de son corps « *en actions performatives et ritualistiques* ». Elle y explique son cheminement vers la réappropriation de ces pouvoirs de *bruja* (femme sorcière des Caraïbes) et des rituels ancestraux qui ont été détruits par le colonialisme. Ainsi, en honorant son corps et en se connectant aux autres formes de vie, elle dit se soigner elle, mais aussi la rivière et la mer (Guérédrat dans Dorlin 2021). Cet aspect de guérison par les rituels sera alors très intéressant à prendre en compte pour la suite de cette recherche sur les sorcières militantes et artistiques.

Sur l'artivisme :

Comme il s'agit d'apporter un regard analytique sur des contenus certes militants, mais aussi artistiques, la notion d'*art-activisme* peut être mobilisée afin de définir les actions dont les aspirations sont autant de qualités esthétiques que politiques. Il existe un néologisme « artivisme », qui selon la chercheuse Monika Salzbrunn, explicite la notion d'engagement social et politique par les artistes militant.e.x.s, mais aussi par les citoyen.e.x.s comme « moyen d'expression de leurs positions politiques » (Salzbrunn

2021). De fait, elle ajoute que si certaines recherches se sont penchées sur ce domaine, elles avaient tendance à être conduites par des historiens et historiennes, des architectes ou des curateurs, mais très peu par une approche des sciences sociales sur les mouvements sociaux. Ainsi, il faudrait développer des méthodes plus interdisciplinaires afin de rendre compte de la complexité de cet artivisme selon les contextes (Salzbrunn 2021). De plus, l'autrice Paula Serafini utilise également ce concept d'*artivisme* ou de « art activism » de façon interchangeable qu'elle définit comme suit : « *I use this term to refer to practices that employ artistic forms with the objective of achieving social and/or political change, and which emerge from or are directly linked to social movements and struggles.* » (p. 3, Serafini 2018). Cette chercheuse désire plus particulièrement concentrer son étude sur les pratiques émergentes des scènes *grassroots* et non pas du monde plus institutionnel de l'art qui constitue encore la majorité de ces recherches sur l'artivisme. Mais encore, elle constate un « manque de théorisation sur les processus internes et les micropolitiques » au sein de l'artivisme. De fait, son projet vise à s'intéresser à ces mécanismes à travers une « lentille interdisciplinaire » entre concepts sur la nature sociale de l'art, une approche des mouvements sociaux ou encore théories sur la performance, ceci ayant pour objectif une compréhension approfondie des interactions entre « esthétique de l'art et politique » (Serafini 2018). Ces propositions d'analyse sur l'artivisme permettent d'enrichir la compréhension du concept en offrant de précieuses clés de lectures futures lors de l'examen des données de ce travail. Finalement, ce concept trouve évidemment sa place dans l'activisme environnemental comme le présente le professeur de sociologie François Ribac dans son article intitulé « *Les récits de l'anthropocène. Quelle contribution des arts à la transition socio-écologique ?* ». Il y dresse un tableau sur la contribution des arts comme « activateurs pour envisager les questions écologiques » (Ribac 2017). À travers des expositions, des performances ou installations, l'art contemporain peut faire rôle de « vigile » à travers des thématiques alternant sur l'environnement. Les arts de la scène peuvent aussi présenter sur les planches des théories pointues sur l'écologie politique par exemple. Finalement, l'auteur convie dans son article le théoricien des villes en transition Rob Hopkins, sur l'importance de créer de nouveaux récits pour un monde en transition. Il semble alors nécessaire de créer un imaginaire commun *autre*, mission sensible auxquelles les arts peuvent répondre et il s'agira de voir en quelle mesure cette affirmation peut s'insérer au sein de « l'artivisme sorcière » développé plus loin.

Sur les manifestations :

Finalement, un rapide détour par quelques notions sociologiques autour des manifestations permettra de finaliser ce cadre théorique. En effet, dans un article intitulé « *La manifestation dans l'espace public* », le sociologue et politologue Olivier Fillieule et l'historienne Danielle Tarakowsky reviennent sur les manières dont cette expression politique existe dans l'espace public. Selon elleux, il s'y joue l'expression d'une opinion à destination d'un public ainsi que le moyen d'entrer dans une arène qu'elle soit institutionnelle, administrative ou politique. La prise de la rue permet donc de faire entendre des opinions notamment grâce à la couverture médiatique acquise par ce biais. Ensuite, étant un mode protestataire parmi d'autres, la manifestation est comprise comme un langage « qui s'inscrit dans une dramaturgie ». De fait, cela permet aux groupes d'exprimer leurs revendications sous une forme symbolique. Par ailleurs, l'expression des identités collectives prend aussi place à travers des scénographies manifestantes précises utilisant des signes de reconnaissances diverses et variées. Les auteurices parlent alors de « sémiologie manifestante » pour étudier les gestes et paroles expressives permettant de marquer les différentes identités, mais aussi les instrumentalisation politiques des émotions (Fillieule et Tartakowsky 2008). Ainsi, cet éclairage va contribuer à apporter quelques clés de lecture à l'analyse qui suivra.

1.4 Question de recherches et hypothèses

Après avoir survolé les interrogations à l'origine de ce travail et le cadre théorique exposé, une question de recherche peut être posée ainsi :

Quelles sont les relations entre la réappropriation de la figure de la sorcière dans le contexte militant et artistique français et la remise en question de la vision dominante de la nature ainsi qu'à l'ordre économique et politique ?

À partir de cette question, quelques hypothèses peuvent être posées et seront vérifiées ou contestées durant la progression de ce travail. Il s'agit de celles-ci :

1. La dimension « écologique » chez les sorcières se retrouve dans leurs rapports aux corps, aux savoirs de la nature, à leurs spiritualités, à leur ancrage local ou encore à leur anticapitalisme à contre-courant avec la vision dominante de rapport d'exploitation vis-à-vis de la nature et de ses habitant.e.x.s.
2. Militer en tant que sorcières redéfinit les contours d'une esthétique et d'une posture politique traditionnelle en replaçant les émotions et la créativité au centre.
3. L'imaginaire autour de la chasse aux sorcières crée un récit collectif féministe et écologique pour les militant.e.x.s écoféministes auquel se référer afin d'ancrer leurs luttes.
4. La figure de la sorcière peut incarner un projet politique révolutionnaire dans la mesure où elle n'est pas utilisée à des fins essentialisant ou de marketing, mais affirme sa radicalité.

La première hypothèse se fonde sur le rejet des formes du dualisme nature / être humain présent dans notre société à partir duquel sont justifiées énormément d'oppressions diverses. Ainsi, en se désignant comme sorcières, ces militant.e.x.s créent des points d'accroche symbolique pour embrasser un autre paradigme non dualiste plus susceptible de respecter l'environnement.

La deuxième hypothèse part du postulat que le « militantisme des sorcières » s'ancre dans l'héritage écoféministe des mobilisations politiques particulièrement créatives. En effet, une place spéciale est accordée aux émotions et à l'expression de ces dernières par toutes sortes de performances artistiques afin de faire passer des messages et revendications. L'utilisation des rituels en manifestation ou « l'esthétique occulte » peut s'inscrire aussi dans cette manière particulière de lutter.

La troisième hypothèse part du constat qu'il y a un regain d'intérêt pour la période historique de cette chasse meurtrière dans l'Europe de la fin du Moyen Âge. En effet, plusieurs auteurices ont en proposé une lecture féministe matérialiste en mettant en lien cet événement avec l'avènement du capitalisme et d'un basculement idéologique de nos

rapports à la nature et aux femmes*. C'est pourquoi, certaines militant.e.s réutilisent ce récit, non pas en souhaitant un « retour en arrière », mais pour nourrir des aspirations vers d'autres valeurs que celles qui prédominent actuellement sur ces thématiques.

La dernière hypothèse est fondée d'un côté sur la dénonciation de l'utilisation parfois essentialisante du recours aux spiritualités ainsi l'utilisation de l'appellation « sorcière » à des fins commerciales. Par exemple, on retrouve à foison sur les marchés des programmes pour « retrouver sa féminité magique » ou « un kit de sorcellerie débutante » hors de prix et de production douteuse. Cependant, ne serait-ce qu'au regard de la chasse aux sorcières perpétuée en Europe et ailleurs (encore actuellement), ces réhabilitations capitalistes sont honteuses. De fait, endosser l'appellation de « sorcière » devrait s'inscrire dans un projet radical dans le sens de prendre en compte l'intersectionnalité des différentes oppressions telle que préconisées par les écoféminismes notamment.

Methodologie

Dans l'intention de répondre à cette question de recherche et aux hypothèses formulées par la suite, ce travail se compose de deux parties. La première est consacrée à une revue de la littérature scientifique, ce qui va permettre de rassembler des éléments de réponses concernant la problématique de départ. Cette revue fera dialoguer les différents apports plus ou moins divergents sur les sujets pertinents pour cette recherche à travers des productions sociologiques, historiques et certains textes plus proches de l'essai politique. Enfin, cette interdisciplinarité apparaît comme un gage de richesse et de solidité s'inscrivant dans une démarche académique plus diverse et « féministe ». Une seconde partie sera consacrée ensuite à une étude de cas, ou plus exactement à l'étude de deux cas. En effet, deux collectifs se revendiquant « sorcières » ont été choisis pour être analysés afin de déterminer en quoi leurs expressions pouvaient être à même de répondre à la question de recherche et aux hypothèses posées plus haut. Une partie méthodologique expliquera par la suite comment sera conduite cette étude de cas plus précisément.

Limites de la recherche

Une des limites majeures de cette recherche concerne les données d'analyse qui ont été sélectionnées parmi les diverses publications et productions des collectifs. Cependant, il aurait été riche de conduire des entretiens de ces groupes afin de les interroger plus précisément sur leurs liens aux différents enjeux soulevés par la problématique de ce travail. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé de contacter l'un comme l'autre par différents moyens, mais sans succès. À partir de ce constat, une seconde recherche a été lancée afin de vérifier si d'autres groupes correspondants aux critères désirés existaient dans la région. Celle-ci s'est avérée décevante, c'est pourquoi il a été décidé de maintenir ce choix de base en assumant tant bien que mal la complexité qui risquait de découler concernant les données d'analyse. Ainsi, les groupes de données choisies sont de nature différente pour les deux collectifs. C'est pourquoi j'ai tenté de faire en sorte que celles-ci soient de taille « équitable », mais il faut reconnaître quelques fautes à cette évaluation. En effet, plus de travail a été consacré au Witch Bloc Paris, ce qui est dommage, car les productions que propose le Gang of Witches auraient certainement mérité plus d'approfondissement afin qu'équilibrer cette situation.

Ensuite, si la revue de la littérature est tout de même assez épaisse, il me semble qu'elle ne sera jamais complète. En effet, plonger dans tous ces ouvrages a été peut-être ma partie préférée de la recherche et pourtant elle a été pondérée de très nombreux doutes. Bien qu'au courant de la complexité que représentent les écoféminismes, il n'a vraiment pas été aisé de cerner les enjeux primordiaux pour cette recherche tant ce sujet peut prendre de multiples formes. Par exemple, le fait d'avoir à peine effleuré les thématiques liées à la colonisation pour parler d'écoféminismes paraît presque absurde. De plus, ce travail laisse très peu de place aux pensées *queer* qui auraient pu être pertinentes à convier pour parler de nature, de genre, de spiritualités, de magie, d'imaginaires, de sexualités ou de lutte sociales. À refaire, je passerai peut-être moins de temps à lire des essais sur le Moyen Âge et un peu plus à me renseigner sur ces angles de recherche cités plus haut, bien que toutes ces lectures ont été passionnantes au plus haut point.

Par ailleurs, une autre limite pourrait être la nature même des textes utilisés. En effet, ce travail convoque des ouvrages de disciplines différentes, de sociologie, d'histoire et

autres essais politiques. Certaines penseuses comme Federici ou Starhawk, sur lesquelles je m'appuie souvent, ont pu faire couler de l'encre sur l'exactitude de leurs propos historiques et les partis pris choisis entre autres. Ainsi, je me suis efforcée à essayer de les replacer chaque fois dans leur contexte propre d'écriture, mais il m'est arrivé aussi de ne pas remettre suffisamment en cause ces écrits. De fait, ce travail a la vocation, certes, d'évoquer des récits, mais qui s'ancrent dans une réalité, c'est pourquoi ce patchwork de sources différentes pourrait aussi s'avérer limitant dans une certaine mesure.

Enfin, personnellement ces derniers mois n'ont pas été faciles à vivre et ma motivation par rapport à ce travail de mémoire n'a pas toujours été au beau fixe. Commencer son master pendant les nombreux confinements et incertitudes liées à la crise Covid19 a eu un impact certain sur mon moral et mon investissement personnel sur ce mémoire. Ensuite, de grosses baisses de motivation ont ponctué ces semestres d'études et d'écritures pour diverses raisons qui méritaient toute mon attention à ces moments donnés. C'est pourquoi je suis heureuse d'être arrivée au bout de ce travail malgré le chemin sinueux qui m'y a menée.

2. Revue de la littérature

2.1 Introduction

Après une brève introduction sur le sujet des réappropriations de sorcières, cette revue de la littérature va se concentrer à présenter les enjeux propres des écoféminismes, puis à exposer les visions de nos rapports entre humain.e.x.s et nature nécessaire pour la compréhension de l'objet d'étude. Ensuite, il sera présenté des textes d'auteurices théorisant sur les liens entre chasse aux sorcières et capitalisme pour finalement exposer les motivations de certain.e.x.s militant.e.x.s écoféministes à désirer utiliser les sorcières comme emblèmes pour leurs luttes. Cette revue de littérature permet d'apporter une large compréhension des enjeux entourant cette thématique et d'analyser par la suite les cas d'études sélectionnés afin de vérifier comment ils s'inscrivent dans la continuité des analyses déjà proposées par ces auteurices sur le sujet.

De fait, une lunette de lecture qui me semble être tout particulièrement pertinente pour appréhender cette crise environnementale est celle de l'écoféminisme. Celle-ci permet de relier les enjeux de dominations de notre système sociétal concernant aussi bien la nature que les personnes perçues comme femmes* et tous les autres groupes minoritaires. De fait, il est nécessaire de saisir la complexité de ce système, à savoir capitaliste et patriarcal (hétéronormatif, colonialiste, etc.) afin de voir s'il est possible de tracer son évolution et surtout son établissement durable autant structurellement qu'idéologiquement. En constatant que cet ordre s'est imposé de certaines façons, des réflexions sur son démantèlement sont plus facilement imaginables. C'est pourquoi la question sera de comprendre comment certain.e.x.s militant.e.x.s écoféministes incorporent dans leurs pratiques et récits de lutte ces constats sur l'implantation de ce système capitaliste patriarcal. Cependant, il serait beaucoup trop ambitieux de vouloir traiter tous les sujets ayant attiré à cette problématique tant elle est large. De fait, ce travail se concentre sur l'utilisation de la figure de la « sorcière » dans les milieux écoféministes en se demandant quel imaginaire elle vient incarner en termes de vision de la nature et des femmes*. Et en quoi celui-ci permet d'articuler différents enjeux propres à l'écoféminisme.

En premier lieu, cette revue de la littérature va se concentrer sur plusieurs textes autour d'un (des) moment(s) de « basculement » paradigmatique et politique de notre rapport à la nature et de la cristallisation de notre société dominée par un ordre capitaliste et patriarcal. Il est alors possible d'analyser le passage entre la fin du Moyen Âge et le début de l'ère moderne à travers une lecture dite « écoféministe » permettant de mettre en avant les enjeux de pouvoir lié à la terre, aux femmes* et aux minorités. Ceux-ci se concentrent autour du phénomène de « la chasse aux sorcières » qui prend place dans l'Europe du XVIème et XVIIème plus particulièrement. Ensuite, il sera question d'articuler les recherches concernant les propositions des écoféminismes quant à un renversement de ce paradigme dominant. Plus précisément, il sera présenté la façon dont ces ouvrages mettent en relation l'utilisation de la figure de la sorcière comme emblème écoféministe incarnant ce changement vers une société respectueuse de l'environnement et de ses habitant.e.x.s. Ainsi, dans cette revue de la littérature, un état de fait des publications scientifiques concernant les questionnements qui parcourent ces thématiques sera dessiné. Des éléments historiques seront mobilisés ainsi que des textes sociologiques, mais aussi des contenus plus proches d'une forme de militantisme.

2.2 L'écoféminisme : contextes et définitions

Le terme est né dans les années 1970 sous la plume de l'écrivaine française Françoise d'Eaubonne dans un climat de vifs débats d'écologies politiques et de féminismes. Ce néologisme apparaît dans son ouvrage *Le Féminisme ou la Mort* paru en 1974 dans un contexte d'inquiétude montante entre la course à l'armement de la Guerre froide, l'enjeu du nucléaire, les marées noires ou diverses autres pollutions de l'air. C'est aussi le contexte d'émergence de nombreux mouvements de contestation de l'ordre autant féministe, qu'écologique ou encore de décolonisation. Cependant, en France, le mouvement n'a pas directement été adopté depuis les écrits de cette penseuse, mais a d'abord grandi dans les pays anglo-saxons. Les textes d'Eaubonne ont connu alors un regain d'intérêt bien plus important par la suite. Ainsi, dans le texte appelé *Naissance de l'écoféminisme*, l'autrice Caroline Lejeune, présente et commente un chapitre clé du *Le*

Féminisme ou la Mort. Dans sa préface, elle explique comment Françoise d'Eaubonne fait joindre la domination des femmes par les hommes et la domination exploitante des hommes sur la nature et ses ressources (Eaubonne et Lejeune 2021). De fait, les luttes écologiques et féministes devraient s'unir afin de créer un « nouvel humanisme » qui doit passer par un changement sociétal profond des rapports de pouvoir. Il s'agit alors d'une destruction de l'exercice du pouvoir tel qu'il existe, au niveau du salariat en tant que tel ou de tous types de hiérarchies compétitives (Eaubonne 1974, (2020)). Cependant, dans la préface de 2020, les autrices Myriam Bahaffou et Julie Gorecki rappellent que la mention du colonialisme est absente de ses écrits en se concentrant uniquement depuis une perspective occidentale manquant alors tous ces liens pourtant essentiels à une compréhension globale des problèmes écologiques. Pour ces dernières, les discours d'Eaubonne doivent pourtant être réétudiés à la lumière des formes de « marchandisation » des pratiques écoféministes. En effet, il s'agit d'en rappeler la radicalité fortement anticapitaliste, mais aussi de changement de structures de pouvoir puisqu'elles expliquent également que « *Nous avons toujours refusé l'égalité si elle consistait à avoir les mêmes droits que les hommes à assassiner impunément le vivant.* » (p.33, Eaubonne 1974).

Par ailleurs, de nombreuses actions politiques ont également été étiquetées d'écoféministes comme le « mouvement Chipko » de 1973 en Inde menés principalement par des villageoises contre l'abattage industriel. On peut citer aussi la marche du Pentagone de 1980 qui a réuni des milliers de femmes* scandant contre l'impérialisme américain ou encore les camps des femmes* du *Greenham Common* au Royaume-Uni entre 1981 à 2000 militants contre les missiles nucléaires (Benquet et Pruvost 2019). Depuis lors, de nombreux autres textes militants sont revenus sur ce lien entre domination patriarcale capitaliste sur les femmes, la nature, mais également tous les peuples colonisés. En effet, les autrices Vandana Shiva et Maria Mies développent cet argumentaire à partir de la situation des femmes* des Suds majoritairement responsables de procurer les denrées alimentaires à la communauté. Cette agriculture de subsistance est mise à mal par l'industrialisation forcée imposée par l'Occident. De fait, ce sont les femmes qui subissent le plus cette surexploitation ainsi que celle liée à l'extraction de matières premières (Shiva et Mies 1993). Ainsi, face à l'extension de l'économie

capitaliste destructrice pour la planète et ses habitant.e.x.s, les principes d'autosuffisances ou de liens à la communauté et à un territoire doivent être réaffirmés.

En conclusion, les mouvements et pensées écoféministes sont pluriels et se déclinent selon les diverses luttes. En effet, il existe des écoféministes dites « spirituelles » qui peuvent être accusées d'être essentialisantes en revendiquant un certain lien privilégié avec la nature. D'autres pensées écoféministes « culturelles » accentuent le besoin de changement de conscience pour transformer la société plus profondément (Berrard 2021). D'autres auteurices théorisent encore leurs pensées à partir d'inspiration marxiste et socialiste s'inscrivant dans « (...) *le registre d'une critique historique et philosophique du dualisme entre corps et esprit, nature et culture, masculin et féminin, en mettant l'accent sur l'exploitation par le capitalisme de matières à domestiquer.* » (p.24, Benquet et Pruvost 2019). Cette diversité d'approche est pourtant précieuse afin de couvrir la complexité des problématiques liées à l'écoféminisme.

2.3 De quelle nature parle-t-on ?

Dans la première partie de ce travail, afin de parler de la problématique entre féminisme, écologie et chasse aux sorcières, il va être présenté des textes qui pourraient être qualifiés d'écoféministe matérialiste dans le sens d'une compréhension de l'histoire par ces rapports de classes principalement. Pour bon nombre d'auteurices abordant la question, la chasse aux sorcières peut être lue par rapport à l'émergence du capitalisme en Europe et des changements significatifs que celui-ci a impliqués en termes de rapport à la terre et aux êtres vivants de manière générale. Afin de saisir en quoi certain.e.x.s auteurices parlent d'un « basculement » dans la manière de percevoir l'environnement naturel, il s'agit de prendre la mesure de comment celui-ci était considéré autant dans les idées que l'on pouvait s'en faire que dans son utilisation quotidienne.

Quelques usages terriens

Pour ce faire, il m'a semblé pertinent de faire appel à un ouvrage qui s'intitule *Le Moyen Âge – 10 siècles d'idées reçues*, écrit en 2014 par l'historienne médiévale Laure Verdon

afin d'entrer dans ce travail en dégrossissant quelques visions préconçues de cette période historique. Elle consacre un sous-chapitre nommé « La nature était préservée » afin de repenser cet idéal romantique et chrétien plaqué sur la nature qui date du XIX^{ème} siècle porté par une nostalgie d'un temps pré-industrialisation. En effet, l'environnement n'est pas perçu comme quelque chose à préserver en soi, mais « (...) *est perçue toute entière comme un espace symbolique, où peut se lire, comme dans l'Écriture, le doigt de Dieu et, en ce sens, recèle une part de sacré tout autant que de merveilleux inaccessible à l'entendement humain.* » p. 160 (Verdon, 2014). La nature peut être autant un nid à monstres qu'un jardin gracieux, mais dans tous les cas, elle revêt un aspect sacré et mystérieux. En effet, étant un « miroir de la Création » lorsqu'elle est à l'état sauvage, elle serait l'espace idéal permettant la rencontre avec le divin. De fait, dès le XII^{ème} siècle, une certaine mouvance littéraire apparaît à travers des sortes d'encyclopédies détaillant le monde naturel. Ainsi, en prenant connaissance du monde physique, cela permettrait de se rapprocher de Dieu et de sa Création. On va alors chercher de plus en plus à ordonner, classifier et inventorier pour mieux comprendre. De plus, la « nature sauvage » telle que les denses forêts est également perçue comme un espace potentiellement dangereux pouvant abriter « le Malin » et nécessitant alors d'être « mise en valeur ». De fait, plusieurs zones sont défrichées afin de créer des lieux à partager entre les villageois garantis par les droits communaux. Les forêts ont également une importance en termes de ressources, que ça soit pour la cueillette ou le bois de chauffe, comme réserve de chasse ou encore repaire pour les populations marginalisées (Verdon 2014).

Il faut rappeler que la société féodale étant essentiellement agraire, la gestion de la nature joue un rôle important dans la structure des relations humaines. Cela variait selon les régions, mais globalement la forme de gestion « en commun » définissait des règles d'utilisations de différentes zones telles que des forêts, alpages, marécages, mais également de structures comme des lavoirs, fours ou moulins. En effet, l'historienne Nadine Vivier dans son article *La gestion en commun, au gré des idéologies* s'interroge sur le regain d'intérêt pour ce concept, mais également sur les raisons pour lesquelles il a été mis de côté. Elle y définit son utilisation première dont l'intérêt était de préserver les ressources naturelles en évitant la surexploitation et d'en faire un usage plus horizontalement partagé (Vivier 2019).

D'une représentation de la Nature à une autre

À présent, on peut se pencher plus directement sur les idées qui étaient faites de cette nature et comment celle-ci ont évolué. Il sera alors présenté ici l'ouvrage de Keith Thomas *Dans les jardins de la nature : La mutation des sensibilités en Angleterre et à l'époque moderne (1500-1800)* de 1985. Dans cet écrit, cet historien revient sur un changement majeur de nos rapports aux animaux, plantes ou paysages qui s'est opéré entre le XVIème et le début du XIXème à travers l'histoire des sensibilités et des représentations de cette nature. En précisant que l'évolution culturelle décrite n'est ni linéaire ni sans contradiction, il présente comment s'est mis en place l'idéologie du « triomphe de l'humain sur la nature ». Celle-ci est symbolisée par l'appropriation des bêtes sauvages, mais également par la maîtrise de ses propres « passions animales », cristallisant une manière de concevoir les enjeux de pouvoir de cette société. En effet, une hiérarchie s'est imposée entre les êtres qui feraient « défaut d'humanité », à savoir « les noirs, indiens, enfants, femmes et pauvres » et « les autres » (les hommes blancs bourgeois...). Cela transparaît aussi à travers les sciences de la nature puisqu'on pensait que le monde naturel « se porterait mieux » une fois domestiqué. De fait, on s'est éloigné de l'usage symbolique du Moyen Âge qui pourtant avait permis de produire de nombreux et riches glossaires dialectaux. Dans ces anciennes taxinomies, on référençait les ordres naturels surtout en fonction des besoins et usages humains, ainsi il était décrit le caractère comestible, la beauté, l'utilité ou le statut moral. De plus, on supposait un monde unique comprenant les êtres humains et la nature dans lequel « tout agit sur tout », ainsi il fallait décrypter les analogies ou correspondances entre espèces, certains animaux pouvant « prédire ou influencer » le destin des êtres humains. Cependant, dès la fin du XVIIème siècle, la démarche scientifique naissante, dans un besoin de terminologies et de techniques d'observation unifiées, désire dégager les qualités intrinsèques aux éléments du monde naturel. En affirmant « l'autonomie de la nature », ces scientifiques pouvaient l'observer de manière « neutre et objective » sans la rapporter aux usages humains tout en rejetant fermement les symboliques populaires qui restèrent pourtant significatives pour de nombreux paysans jusqu'à l'époque victorienne (Thomas 1985).

Dans cette même volonté exprimée plus haut de comprendre le pourquoi de ce « basculement », les auteurices Sophie Swaton, philosophe et économiste et le philosophe Dominique Bourg dans leur livre essai *Primaauté du vivant : essai sur le pensable* sorti en 2021 reviennent sur le paradigme de la modernité afin d'appréhender son impact sur l'environnement tout en proposant le « monisme réflexif » comme nouveau cadre de pensée. Dans le premier chapitre intitulé « Du paradigme mécanistique », on introduit la notion de *paradigme* en instant précisément sur celui de notre modernité à savoir le « mécaniste » qui tire sa logique d'un « séparatisme généralisé » entre l'humain et la nature, impliquant alors une certaine relation à cette dernière. Puis, les auteurices expliquent comment cela n'a pas toujours été le cas en rappelant la vision beaucoup plus « unifiée » du monde prémoderne. Pour développer cela, iels utilisent l'exemple du texte de la Légende Dorée écrite par le dominicain génois Jacques de Voragine datant de la seconde partie du XIIIème siècle. En effet, dans ce texte très apprécié par la culture populaire, on y retrouve une cohabitation entre le monde merveilleux et le monde savant, de fait ces images pouvaient se retrouver en ornement d'édifices religieux à l'adresse des fidèles. Ensuite, iels font mention de la « science des plantes » avant de la décrire comme botanique, où ces dernières sont nommées à partir de caractéristiques très imagées dont la source n'est autre que l'imaginaire populaire. Ainsi, il est possible de parler « d'interpénétration des mondes » entre les réalités sociales et culturelles et les noms donnés aux plantes, mais également dans l'habitat partagé entre les êtres humains et animaux en terminant par l'exemple des procès d'animaux auxquels on supposait une certaine morale ou conscience. Cependant, cela évolue drastiquement dès la fin du XVIIème siècle avec l'avancée d'une attitude rationaliste et des découvertes scientifiques faisant bataille contre « les erreurs populaires ». De fait, les mondes savants et populaires ont fini par s'opposer progressivement, s'accroissant avec les terminologies latines. Ce qui a eu pour conséquence de passer d'un monde unique fait d'analogies et de correspondances à un monde séparé qui finira par adopter une vision mécaniste de la nature impliquant la séparation moderne Humain/Nature. Dans ce paradigme, l'être humain est perçu comme éloigné des autres non-humains donc de la nature, idée qui serait soutenue par des passages précis de la Genèse affirmant la posture humaine supérieure ou encore par des écrits d'origine grecque. Ensuite l'idéologie de la Raison des Lumières formate la figure classique mécaniste de la nature comme machine indépendante permettant la domination du monde. Ainsi, la nature est réduite uniquement à un aspect

« mécanisé » ôtant toute forme de morale en son sein. De fait, « le droit d'user et d'abuser » entre en vigueur mettant une place d'honneur à l'accumulation matérielle et à la propriété privée. De plus, on en est venu à considérer que l'humain ne faisait plus partie de la nature ou du moins qu'il en était le maître absolu grâce à ces techniques destructrices (Bourg et Swaton 2021).

Les idées énoncées dans ce chapitre reposent en partie sur les écrits de Carolyn Merchant et son ouvrage *The Death of Nature : Women, Ecology, and the Scientific Revolution* sorti en 1983 qui analyse la dimension genrée à ce changement de paradigme. L'autrice fait le lien entre la domination subie par les femmes* et celle de la nature à travers le concept d'écoféminisme permettant de sortir d'un paradigme autant dualiste entre humain et nature, mais aussi d'une forme d'essentialisme. Son cadre d'analyse matérialiste permet aussi de comprendre comment les femmes* ont subi un regain de contrôle sur leur corps et ont été poussées hors de la sphère de production lors de la transition du féodalisme au précapitalisme moderne dominé idéologiquement par les sciences et la technologie (Merchant 1983). Cet écrit se concentre notamment autour de la Révolution Scientifique et de ses implications en termes de changements économiques et écologiques. Ceux-ci auraient pavé la voie aux conditions matérielles permettant l'implantation d'une certaine vision « mécaniste » du monde au détriment des idées autour d'une nature magique ou organique. Ainsi, les discours autour du « progrès absolu » que représente la Révolution Scientifique du XVII^{ème} siècle, vont être vivement questionnés. En effet, ce paradigme mécaniste aurait contribué directement aux problèmes écologiques et sociaux que notre société traverse toujours aujourd'hui, notamment à travers ces discours autour des efforts de « maîtrise » de la nature. Cette idéologie va également encourager la domination des femmes*, mais aussi des autres peuples par le colonialisme en catégorisant la planète et certain.e.x.s de ses habitant.e.x.s comme ressources à utiliser. Une des hypothèses de l'ouvrage est alors de considérer que la rhétorique de Francis Bacon, présenté comme le père de la « science moderne », avait pour méthode de « contraindre par la force » la nature afin d'en extraire la vérité. En effet, cette « interrogation du vivant » reprend l'imaginaire de la torture et permet la légitimation d'une forme de contrôle et de domination. De plus, cette méthode dite « objective » et les outils utilisés ressemblent en tous points aux procès de sorcières dans sa forme, mais également dans sa dimension symbolique de domination par l'interrogation en incluant les violences sexuelles. De fait,

en interrogeant ces prétendues sorcières, les secrets de la nature pourraient se révéler dans l'objectif de gagner du pouvoir par le savoir. Cette méthode expérimentale était perçue comme plus vraie que « la magie » puisqu'étant établie par des lois dites universelles et donc théoriquement exempt du jugement individuel. Ainsi, Francis Bacon a bel et bien influencé la manière de faire des sciences en s'inspirant des techniques de torture humaine légitimée par l'idéologie mécaniste qui réduit la nature, les animaux et les êtres humains comme des machines pouvant alors subir des expérimentations sans obstacle moral. L'autrice précise que sans être directement responsables de l'implication de ses écrits, ceux-ci ont tout de même dessiné des tendances importantes toujours présentes dans notre culture actuelle (Merchant 2006).

2.4 Chasse aux sorcières, enclosure et protocapitalisme

2.4.1 Capitalisme et modification des rapports à la terre

Après avoir survolé la thématique de cette vision de la nature pré moderne discuté par ces différent.e.x.s auteurs, il s'agit à présent de montrer en quoi un changement de paradigme social-économique, à savoir l'avènement du protocapitalisme, va impacter notre rapport à la nature dans son utilisation directe et dans sa conception.

Ainsi, il sera présenté le contexte d'émergence de ce nouveau mode de production à partir d'une grille de lecture en termes d'appropriation de la terre. Pour ce faire, il va être mobilisé des notes d'un cours de Bachelor de sciences politiques intitulé « Politique internationale » datant du 7 et 13 mars 2018 donné par Romain Felli autour de cette thématique. En effet, la thèse présentée est la suivante : la peste noire qui sévit dès le milieu du XIVème siècle peut être considérée comme une influence majeure sur les changements de rapports sociaux qui ont parcouru l'Europe à travers une première « unification politique et économique ». Ce cours intitulé « La crise du féodalisme » revient sur les conséquences en termes de rapport de force entre paysans et paysannes et seigneurs lié.e.x.s par la terre. Une conséquence directe de la peste est la chute importante de la démographie, de fait certain.e.x.s paysans et paysannes ont pu s'émanciper de la tutelle seigneuriale en s'accaparant des terres inoccupées tout en parvenant à créer des

climats de tensions entre seigneurs, c'est une période décrite comme l'Âge d'Or de la paysannerie. Cependant, rapidement les seigneurs vont réaffirmer leur pouvoir à travers la conquête de nouveaux fiefs (augmentant alors les luttes seigneuriales), mais aussi de nouveaux espaces en dehors de l'Europe ou encore par des stratégies pour réclamer leur droit à la terre en limitant les capacités d'action des paysans et paysannes. On parle notamment du mouvement d'*enclosure* qu'a connu premièrement l'Angleterre. Les communs tels que les forêts ou les champs, dont disposaient la classe paysanne, vont être appropriés par les seigneurs tout en augmentant les rentes pour l'usage de la terre, ce qui créa une période de vifs conflits et de révoltes paysannes dans les alentours du XVème siècle. De plus, si l'usage pouvait être de payer sa rente en nature, la classe dirigeante va progressivement l'exiger en argent, cela signifie que les surplus de production ne sont plus consommés par les familles. Ceux-ci sont alors commercialisés afin de les transformer en monnaie ce qui participe activement au développement d'un autre type d'économie. De fait, les paysans et paysannes qui veulent à tout prix accroître la productivité de leur sol, participent ainsi à l'amélioration des techniques agricoles, ce qui nécessite du capital de base. Une certaine idéologie de l'amélioration du rendement et de la « mise en valeur » des terres se met en place, menant la société vers de grandes transformations avec le développement du capitalisme. En effet, au sein de la classe paysanne, une scission est observée entre ceux qui profitent de cette économie marchande en investissant dans la production (outils, bétail, nouvelles terres, etc.) en accroissant toujours leurs domaines. Ensuite, il y a les *second.e.x.s*, incapables de suivre l'augmentation des rentes et leur transformation monétaire, qui seront marginalisé.e.x.s, dépossédé.e.x.s des terres communales devenant des *sans terre* obligé.e.x.s finalement de vendre leur force travail, amorçant une différenciation sociale importante. Ces paysans et paysannes ayant un accès direct à la terre (*yeomen*) ne sont donc plus dépendants des seigneurs, iels vont donc faire diminuer les prix des marchandises, ce qui va forcer d'autres paysans et paysannes plus petits à vendre leurs terres aux seigneurs ou aux paysans capitalistes. Ainsi, ce processus d'*enclosure* est lancé à travers la privatisation et la centralisation des espaces créant une vague de *vagabond.e.x.s* cherchant le moyen de travailler contre un salaire. De plus, les modes de production sont aussi bouleversés puisque l'on passe du mode de subsistance vers celui du marché permettant de dégager du surplus affectant toute l'économie. Les produits à plus forte valeur ajoutée sont préférés comme la laine, ce qui va développer largement l'élevage de moutons au

détriment d'une production agricole de nourriture, tout en structurant les axes commerciaux importants entre les centres urbains européens en pleine expansion.

2.4.2. Enclosure des corps et savoirs des femmes

Dans ce qu'il suit, il va être présenté diverses analyses d'autrices faisant le lien entre l'implantation du capitalisme en Europe modifiant nos rapports à la nature et la persécution que les personnes perçues comme femmes* ont subie durant la chasse aux sorcières cristallisant une certaine vision de ces dernières.

Monde moderne et besoin d'ordre

Avant d'entrer directement dans cette thématique, il semble intéressant de reprendre l'ouvrage de Laure Verdon afin de « dégrossir quelques idées reçues » à partir des recherches d'une historienne spécialiste de cette période. Cette autrice revient sur des événements ayant participé à façonner « le monde moderne » prenant leur origine au Moyen Âge ou plutôt à sa fin. La motivation principale, autant des pouvoirs laïques que de l'Église, allait être celle de « garantir l'ordre », autant par le contrôle des croyances que le fait d'imposer un ordre moral fondamental pour l'ordre public. Cette volonté apparaît très clairement après la peste noire du XIV^{ème} dont les répercussions sont autant démographiques que politiques et religieuses. De fait, il fallait remettre de l'ordre dans la société et par conséquent, toute marginalité sociale ou économique devient sujet de méfiance. Dans ce même esprit, les autorités renforcent leur scepticisme à l'égard du savoir propre à la culture populaire orale puisque n'ayant pas d'emprise dessus : « *Les actes auxquels ils se livrent produisent des phénomènes inexplicables par les lois de la nature connues à l'époque. Les techniques employées sont en effet issues d'une culture empirique, transmises oralement souvent entre femmes ou par un parent.* » (pp. 85-86, Verdon 2014). Cette « magie blanche » pratiquée par des guérisseurs et guérisseuses était connue, réputée et assurait la sécurité de ses praticien.enne.x.s car parfaitement intégrée à la communauté. Cependant, si des dénonciations pour sorcellerie commencent au XIV^{ème}, elles n'augmentèrent réellement qu'à partir de la fin du XV^{ème} et l'autrice explique cette répression par certaines conditions propres à l'émergence de l'époque moderne. D'abord, les institutions gouvernantes veulent asseoir leur pouvoir et faire

appliquer l'ordre, or « l'art sorcier » peut amener du désordre social. En effet, il risque de briser les mariages par des pratiques comme l'avortement ou « le lancement de sorts » pouvant rendre impuissant voir en permettant des homicides. De fait, ces auteurs de troubles subissent la répression de la puissance publique désireuse d'éliminer toute marginalisation sociale ou économique. Dénicher ces sorcières et sorciers et leur faire avouer leurs crimes sous la torture sera le travail de l'Inquisition qui n'est pourtant pas sa première vocation. En effet, mis en place au XIII^{ème} siècle, elle avait pour fonction de chasser les hérétiques, mais progressivement on assiste à une assimilation entre hérésie et sorcellerie. De fait, on se méfie de tout le monde, mais surtout des femmes* qui seraient plus enclines à rencontrer le Diable dû à leur « faible nature ». Le bûcher servira alors à expier une faute grave en se purifiant, cependant l'autrice rappelle que de nombreuses accusations d'hérésie dirigées par l'Inquisition étaient souvent le fait de procès hautement politiques. Ce soutien renforcé des pouvoirs laïques pour l'Église dans sa lutte contre les déviances va paver la voie à une « *union entre le trône et l'autel pleinement réalisée dans le Royaume des rois catholiques à l'époque moderne.* » (p.143, Verdon 2014) Pour conclure, la « chasse aux sorcières » n'est effectivement pas un fait proprement médiéval, mais est le résultat d'évolutions sociétales allant dans le sens de plus de contrôle public et de contrôle des pratiques religieuses. Ces pratiques « magiques », autrefois tolérées dans la société, vont alors subir une massive répression, mais ce, pas avant la fin du XV^{ème} siècle (Verdon 2014).

Chasse aux sorcières sous une loupe féministe

Pour commencer, il va être présenté un ouvrage souvent cité par d'autres penseuses féministes sur la question de la chasse aux sorcières. Il s'agit du livre *Sorcières, sages-femmes et infirmières : une histoire des femmes et de la médecine* écrit par l'écrivaine féministe, socialiste et activiste américaine Barbara Ehrenreich et l'autrice d'articles et documentaires Deirdre English. Ce livre sort en 1971 dans le contexte de plusieurs mouvements de protestation, dont celui pour « l'auto-santé » à l'intérieur du mouvement féministe et dans une perspective de comprendre comment faire lutte, les autrices visent à questionner la division des genres au sein de la profession médicale à travers son histoire (Ehrenreich et al. 2018). Elles veulent démontrer que cette organisation du travail s'est construite pour les intérêts de la classe masculine dominante au prix d'une lutte sanglante

légitimée par l'État et l'Église contre les femmes* et particulièrement les femmes* du peuple. Il s'agit de voir comment la chasse aux sorcières a permis d'assurer les intérêts des médecins, mais aussi ceux de l'État puisque ces femmes* seront forcées à prendre le rôle de reproductrice de la force travail pour le nouvel ordre capitaliste. En effet, cette « campagne de terreur » a été réalisée pour contrer la menace politique, religieuse et sexuelle que représentaient ces paysannes pour la classe dirigeante. Dans un contexte de rébellion paysanne dans l'implantation du capitalisme en Occident, ces chasses n'étaient pas le fruit d'une hystérie collective, mais d'une « terreur organisée » par la classe dirigeante, nous disent les autrices. Ainsi, légitimées par le texte *Malleus Maleficarum* écrit par des révérends en 1484, les autorités ont mis en place et financé des procédures légales de chasses et de tortures concernant toutes sortes d'accusations. On accusait les sorcières de copulations avec le Diable, leurs pouvoirs magiques en seraient la preuve puisque capables de rendre les hommes impuissants, mais aussi de prodiguer des contraceptifs ou des avortements. La peur des sociétés secrètes sous forme de Sabbats alimentait les menaces contre toutes sortes de réunions de femmes*, celles-ci étant pour échanger sur les plantes médicinales, pour pratiquer des cultes païens ou peut être des réunions politiques. Une autre accusation concernait les « pouvoirs magiques » des guérisseuses sur la santé puisqu'elles étaient parfois le « seul recours du peuple » dans un contexte où l'Église n'acceptait que les soins prodigués par une élite et dédaignait toute médecine populaire. Pour l'Église et l'État, ces « pouvoirs de guérisons » créaient une indépendance du pouvoir des prêtres ou docteurs et donc représentaient une menace. Ensuite, ces guérisseuses utilisaient des remèdes à base de plantes que l'on peut encore trouver aujourd'hui et cherchaient les usages de ces dernières selon une méthode empiriste. Cependant, pour l'Église, seul le dogme faisait foi et donner crédit aux sens serait démoniaque. En effet, quand la formation des médecins a débuté dans les premières universités qui datent du XIIIème siècle, rien ne devait y contredire la doctrine de l'Église, donc on y étudiait surtout la théologie. En devenant une « vraie » profession nécessitant un diplôme, les médecins sortant de l'université eurent le monopole sur toutes les autres praticiennes qui n'avaient pas accès à ces études. Les femmes instruites n'eurent légalement plus le droit de pratiquer la médecine tout comme les guérisseuses populaires qui subirent cette chasse aux sorcières puisqu'exercer la médecine sans légitimation de l'Église était immédiatement taxé de sorcellerie. Cependant, les autrices rappellent que « (...) cet acharnement contre les sorcières servait à camoufler tous les échecs des

médecins : tout ce qu'ils n'arrivaient pas à traiter était causé par la sorcellerie » (p.50, Ehrenreich et al. 2018), mais également que « *Elle représentait donc, contrairement au fatalisme répressif chrétien, un espoir de changement et de mieux-être dans ce monde.* » (p.41, Ehrenreich et al. 2018). Pourtant, le statut du médecin a été associé à l'intellect et à Dieu alors que ces guérisseuses n'étaient que des sorcières superstitieuses d'un autre temps. Enfin, c'est bien en s'accordant aux intérêts de la classe dirigeante que les médecins ont obtenu leurs statuts légitimes, mais en aucun cas par des découvertes médicales (Ehrenreich et al. 2018).

Ensuite, l'écrivaine et militante écoféministe Starhawk dans son livre *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique* sorti en 1982, consacre un chapitre intitulé « Le temps des bûcher – Notes sur une période cruciale de l'histoire » dans lequel elle se demande pourquoi les accusations de sorcelleries à l'encontre des femmes* se sont jouées à ce moment précis de l'histoire entre le féodalisme et le capitalisme. Elle revient d'abord sur ce changement de modèle économique et ses conséquences sur le milieu naturel avec le phénomène de l'enclosure en s'accordant aux propos des auteurices précédents. Selon elle, la conséquence est qu'une partie importante de la « vie sauvage » fut alors détruite au profit d'une propriété privée de celle-ci qui perdit son caractère « vivant » pour n'avoir que pour seule valeur son caractère exploitable. De plus, cette perte de biodiversité due à la transformation d'une forêt en pâturage par exemple allait de pair avec la perte de multiples utilisations, allant de la récolte de bois de chauffage, à la cueillette d'herbes thérapeutiques ou même d'abris pour ceux vivant à l'écart des villages. En effet, elle explique que « *La clôture a détruit le village paysan comme unité économique. (...) Au contraire, il devient fragmenté et privatisé, approprié par les propriétaires fonciers en même temps que la terre.* » (p. 292, Starhawk 2015). De plus, l'unité locale tenait aussi à partir des festivités et coutumes paysannes (païennes ou pseudo-chrétiennes) qui assuraient les liens entre la communauté et la terre. Ainsi, ces changements ont fortement impacté la société, mais de manière inégale puisque les femmes* en auraient le plus subi les transformations selon l'autrice. En s'accordant en partie sur les propos de Barbara Ehrenreich présentés plus haut, Starhawk développe comment la montée du professionnalisme a contribué à exclure les femmes* de certaines sphères professionnelles. Cette réalité étant particulièrement frappante dans le domaine du soin pratiqué majoritairement par des femmes* dont les savoir-faire furent jugés

inférieurs et superstitieux. Finalement, ces changements d'attitudes et de croyances vont amener à une autre « enclosure », celle des corps. Ainsi, l'autrice fait intervenir le travail de Max Weber et son ouvrage *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* pour expliquer comment le protestantisme est en fait une nouvelle idéologie du travail et du profit. De fait, la valeur des choses n'est plus intrinsèque, mais se base sur le gain amenant l'Europe vers une économie de marché quasi totale. Cette idéologie du travail voyait en la prospérité matérielle un signe de grâce de Dieu atteignable grâce à l'autodiscipline ascétique. De fait, toutes autres jouissances comme le sexe, la danse, les jeux, les festivités ou la nature étaient perçues comme « les œuvres du Démon ». L'autrice souligne que l'association entre les femmes*, la sexualité et le plaisir leur valait d'être considérées comme ayant une « nature inférieure » et donc d'être plus susceptible à être diabolique. Ensuite, puisque cette éthique vénérat « l'esprit-étranger-à-la-mort », les femmes* étant associées au corps, représentaient la vulnérabilité, la maladie et la mort bien loin de l'immortalité souhaitée. C'est pourquoi l'autrice conclut que la chasse aux sorcières a été légitimée par cette propagande qui désirait à tout prix détruire cette chair féminine et en haïssait la sexualité. Comme dit précédemment, les femmes* pouvaient avoir auparavant des rôles plus importants dans l'artisanat, mais celles-ci s'y sont vues exclues lorsque « *l'industrie s'est déplacée de la maison ou de l'atelier vers les usines et les entreprises de grande taille.* » (p.316, Starhawk 2015). Elles ont donc été relayées uniquement à la reproduction de la force travail dans les classes populaires, ne dégagant donc aucun profit directement, ce qui fait de leur travail n'est plus considéré comme « réel ». De plus, dès le XVIIème siècle, une vision mécaniste du monde comme inerte s'impose progressivement au profit des intérêts des classes dominantes. En effet, une vision animiste de la nature présentée comme divine donnait un certain « pouvoir magique » aux populations qui appréhendent la nature selon un prisme qui leur était plus propre. Les nouvelles institutions scientifiques de l'État grandissant et de l'Église allèrent alors à l'encontre de cette vision. Le mécanisme légittima donc le développement du capitalisme par l'exploitation de la nature n'ayant plus de valeur propre, mais aussi l'exploitation des travailleurs et des femmes* (Starhawk 2015).

Un autre ouvrage majeur sur la question est celui de Silvia Federici, *Witches, Witch-Hunting and Women* paru en 2018. L'autrice reprend dans ce livre certains thèmes déjà évoqués dans une précédente publication nommée *Caliban et la Sorcière : femmes corps*

et accumulation primitive, paru en 2004 en revisitant sous sa lunette du féminisme la période en féodalisme et capitalisme. Silvia Federici, approche ses recherches depuis la tradition du féminisme matérialiste notamment. Ce livre, ou plutôt sa première partie, cherche à comprendre quel était l'environnement social et les motivations qui ont conduit aux accusations de sorcellerie en Europe à la fin du Moyen Âge (Federici 2018). Pour répondre à cette question, un des deux grands thèmes abordés est celui des relations entre la chasse aux sorcières et « l'enclosure » liée à la privatisation des terres. Le second se concentre sur les relations entre l'enclosure du corps des femmes* et le capitalisme, celui-ci est amené par un contrôle accru de leur sexualité et de leur capacité reproductrice par l'État. Pour commencer, il s'agit de replacer le contexte sociohistorique de cette période, à savoir entre le XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle. Les éléments pertinents à rappeler selon l'auteurice sont la naissance de la profession médicale, le développement d'une vision mécaniste du monde, le triomphe de la structure patriarcale de l'État et la montée du capitalisme. Elle veut alors comprendre pourquoi cette chasse aux sorcières a eu lieu lors de l'avènement du « monde moderne » que l'on a souvent crédité comme moment émancipateur des femmes*. Ce moment historique sera alors compris comme étant lié à l'établissement du capitalisme et toutes les transformations sociétales qui y sont liées.

Silvia Federici présente comment la relation entre ces accusations de sorcellerie et le début du capitalisme agraire dans l'Europe de la fin du XV^{ème} siècle, est très importante, tout en rappelant qu'il s'agit d'un phénomène nécessitant des explications multicausales. Comme démontré par d'autres auteurices, l'enclosure des terres y a joué un rôle majeur. Ainsi, dans ce contexte de l'importance grandissante du marché, l'appauvrissement et la montée des inégalités ont touché plus profondément une catégorie de la population qui est selon l'auteurice : les vieilles femmes*. Cependant, Federici souligne que cette chasse aux sorcières ne peut être expliquée uniquement par la paupérisation d'une partie de la société, mais bien par des changements idéologiques radicaux du pouvoir. Effectivement, la mise en place de ce système capitalisme et donc de production a nécessité des transformations de notre conception du travail ou de la valeur pour ce projet d'exploitation toujours croissant. De fait, pour répondre à ce nouveau mode de production, il fallait une nouvelle façon de concevoir les individus ainsi que de nouvelles normes sociales. L'auteurice précise : « *This involved a historic battle against anything posing a limit to the full exploitation of the laborer, starting with the web of relations that*

« tied the individuals to the natural world, to other people, and to their own bodies. » (p. 27, Federici 2018) On retrouve alors la thématique de l'enclosure des corps puisqu'il va s'agir pour le pouvoir en place de créer des « machines à exploiter ». Cependant la vision du corps à ce moment-là est plutôt d'ordre d'une « conception magique » plus propre à chaque individu et donc plus difficilement exploitable. Cette nouvelle vision du monde, uniquement basée sur la productivité, devait asservir tout ce qui n'était pas encore contrôlé puisque cela représentait un danger. L'autrice explique que cette « rationalisation du monde » devait s'accompagner de la « destruction des sorcières » parce qu'elles étaient des femmes* et pour ce qu'elles représentaient au sein de la communauté. Cette volonté de contrôle gouvernementale est passée par la création de nouvelles normes sexuelles afin d'asservir tout type d'indépendance ou de « déviation » qui n'étaient pas considérées assez productives et donc menaçantes. Les corps des femmes* ont particulièrement été attaqués puisqu'en étant correctement « asservis », ils deviennent une force économique importante. De fait, toute sexualité féminine liée au plaisir a été complètement diabolisée et ces nouvelles normes sexuelles liées à la montée du protestantisme, ont replacé le sexe uniquement au sein du mariage. Les femmes* se doivent de devenir des épouses puis des mères dociles et l'acte sexuel existe alors uniquement pour la procréation de la force travail nécessaire au capitalisme ou encore comme « moyen d'apaisement social » afin de pacifier ces hommes exploités quotidiennement. C'est pourquoi les femmes* vivant sans mari ou encore celles qui pratiquaient la prostitution ont été jugées de « mauvaise réputation ». Du plus, on les a accusées d'avoir pactisé avec le Diable puisqu'elles arrivaient à « ensorceler » les braves honnêtes hommes contre de l'argent en les « éloignant de leur droit chemin ».

Ensuite, on retrouve ici la volonté « d'enclosure des savoirs » de ces femmes* puisqu'il était nécessaire d'amenuiser tout type de pouvoir populaire et d'imposer une vision du monde mécanistique. De fait, ces guérisseuses qui pratiquaient des formes de « magie » pouvaient être une menace pour la structure gouvernementale qui désirait abolir tout type de « contre-pouvoir ». Comme dit précédemment, le contrôle des corps féminins était essentiel, d'autant plus que les femmes étaient supposées avoir une relation très particulière avec les secrets de la nature en étant capables de donner la vie, mais aussi la mort (par des potions, la maîtrise des herbes, des « sorts », etc.). Les différentes professions telles que guérisseuses, herboristes ou encore sages-femmes représentaient

une menace, car elles étaient une source de pouvoir populaire importante qu'il fallait faire disparaître. Celles-ci étaient vues comme en totale opposition avec la conception mécaniste du monde qui était contre tout type de vie plus « instinctive ». Par exemple, un changement important a été celui de notre rapport aux animaux. En effet, si certaines croyances sur le fait que les animaux avaient une conscience étaient toujours d'actualité jusqu'à la fin du Moyen Âge, les écrits de Descartes dès le XVII^{ème} ont modifié cela, les animaux sont venus à être considérés comme des machines insensibles uniquement. Dans cette volonté de discipliner les travailleurs et de les éloigner de leurs « instincts bestiaux », vivre avec des compagnons animaux est devenu extrêmement suspect. Ainsi, ils sont devenus des « familiers » acoquiné avec le Diable et rendant évidente la nature bestiale des « sorcières » qui pouvaient en posséder un. Afin de continuer ce processus de « discipline » de la population, le projet des élites devait être celui « d'abolir le passé ». De fait, cela a conduit à la destruction des relations de coutumes et obligations tissant les liens de la communauté. L'autrice nous dit alors que ce sont justement ces vieilles femmes* qui portaient la « mémoire collective » de leur communauté tout en maîtrisant les connaissances « interdites » liées à la nature qu'elles pouvaient transmettre aux plus jeunes. De fait, ce sont pour ces raisons qu'elles ont été vivement discréditées et attaquées par des accusations déformées de « crimes de sorcellerie » permettant de justifier d'horribles traitements.

Dans cette volonté de production capitaliste, un changement de vision du monde était nécessaire pour les élites en place. Ainsi, tout ce qui pouvait donner du pouvoir au peuple par des croyances ou simplement une forme d'indépendance devait être balayé. Rappelons également que ce sont les vieilles femmes* qui ont le plus subi la perte des terres communes et donc que ce sont elles qui se sont le plus rebellées face à ces changements. On comprend alors comment cette chasse aux sorcières a pu apparaître à ce moment-là et à quel projet sociétal elle a pu servir. Ce phénomène historique est assez crucial pour appréhender la place qu'ont ensuite occupée les femmes* et plus particulièrement les femmes* moins aisées. L'autrice parle d'une dégradation radicale de leur position sociale. Si durant le Moyen Âge, elles avaient la possibilité de vivre de façon relativement indépendante économiquement ou juridiquement, puisqu'elles pouvaient dénoncer un mari violent devant une cour par exemple, ceci n'a ensuite plus été le cas. On prend la mesure d'une « guerre contre les femmes » menée spécifiquement pour

discréditer toutes leurs activités. L'obéissance aux maris est devenue alors leur premier devoir et celles qui s'y rebellaient subissent de terribles sévices corporels publics. Les prostituées ou les femmes* qui participaient à des émeutes anti-enclosure étaient également punies. Ce changement est apparu "(...) *hand in hand with the strengthening patriarchal authority in the family and women's exclusion from the crafts and guilds, which, combined with the process of enclosures, led to a "feminization of poverty"*". (p. 39, Federici 2018). De plus, on leur a aussi enlevé la possibilité de partager des activités avec d'autres femmes* ou même de rencontrer leurs amies mettant un frein à toute potentielle coopération et soutien. Federici précise que ces chasses aux sorcières avaient précisément pour cible les amitiés féminines afin d'isoler les victimes. Durant un procès sous la torture, tout le monde pouvait se dénoncer, ce qui créa un climat de suspicion défavorable à toute solidarité et esprit de rébellion. De fait, les corps des femmes* ont été attaqués ainsi que toutes les relations autour d'elles, mais également tous leurs savoirs liés aux plantes ou à la contraception ou encore à l'avortement qui leur conféraient une position sociale centrale. En étant les « tisseuses de mémoires », elles occupaient une place importante par ces savoirs, mais aussi par la transmission du passé et des histoires créant « l'identité collective et un profond sens de cohésion » d'une communauté. L'autrice termine en expliquant que les normes sociétales les enfermèrent ensuite dans un nouveau modèle de féminité obéissante et servile, les « housewives », servant bien le projet capitaliste tout en les enfermant dans une sphère d'activité dont elles ne pouvaient tirer aucune indépendance. Le travail capitaliste a besoin d'une division sexuelle claire du travail, mais également d'imposer une nouvelle subjectivité dont les « sorcières » firent les frais. Cependant, en attaquant les femmes, c'est bien toute la « classe inférieure » qui perd son pouvoir populaire face à un État capitaliste qui ne tolère aucune résistance (Federici 2018).

La relation entre l'appropriation capitaliste et la perte d'autonomie des femmes a également été un sujet d'étude majeur pour l'autrice allemande Maria Mies. Cette professeure en sociologie et écrivaine de plusieurs ouvrages féministes, consacre d'ailleurs un de ces écrits aux origines des relations hiérarchiques entre les femmes et les hommes. Dans *Patriarchy and Accumulation On A World Scale: Women in the International Division of Labour*, Maria Mies retrace les origines sociales de la division

du travail en termes de genre en développant les processus de « housewifization » des femmes européennes, l'impact du colonialisme ainsi que les conséquences que cela a sur la scène internationale contemporaine (Mies et al. 1989). Il sera discuté ici des passages concernant plus directement la question de la relation entre l'émergence du capitalisme et l'impact dramatique que cela eut sur les femmes*.

Pour cette autrice, à travers la division sexuelle du travail, certaines tâches ont été attribuées aux femmes* « déterminées par leur nature » et d'autres aux hommes qui, selon les normes capitalistes, font du « vrai travail » par comparaison. Cette différence induit une relation de domination qui sert le pouvoir patriarcal et cela va constituer le cœur de la recherche de l'autrice, à savoir quelles sont les raisons pour que cette division du travail se transforme en structure d'exploitation hiérarchisée. Ainsi, il faut aller chercher du côté du fonctionnement du « travail productif capitaliste » qui existe uniquement en s'appuyant sur le travail non rémunéré des femmes* (ou des esclaves, paysans et paysannes des colonies, travailleurs et travailleuses contractuels, etc.) qui s'occupent de la « production de vie » ou de la production des moyens de subsistance. Ce « socle » est nécessaire à la production capitaliste et inclut alors une « surexploitation » des autres, les maintenant en situation de domination. Ainsi, si on veut essayer de s'orienter pour sortir de cette relation hiérarchique, il faut étudier comment le capitalisme a impacté et impacte toujours les femmes*, en Europe ou dans le monde. Ensuite, comme nos corps sont directement des moyens de production ou des moyens de satisfaction d'un besoin, la compréhension de notre rapport à nos propres corps est aussi essentielle pour appréhender cette thématique.

Avant d'entrer dans l'analyse des relations entre les femmes* et les hommes, l'autrice développe les liens entre les femmes*, leur corps et la nature. Elle met en avant l'importance des savoirs acquis par ces dernières sur leur propre corps en étant attentives à leur cycle menstruel ou la gestion d'un enfant. Cette « appropriation de leur corporalité » a pu se faire à l'aide des savoirs de la nature en comprenant comment certaines plantes peuvent aider à maîtriser les naissances afin de mieux réguler les populations par exemple. Comme elles sont généralement productrices des moyens de subsistance de la communauté en sachant où trouver dans la nature la nourriture nécessaire tout en s'assurant de la régulation de celle-ci. Les femmes* possédaient de

nombreux savoirs liés à leur corporalité comme des moyens contraceptifs ou autres. Cette relation entretenue avec leur environnement n'est pas d'une nature de domination ou de propriété privée, mais bien de coopération dans un processus réciproque de « *let grow and make grow* ». (p.55-56 Mies et al. 1989) créant les premières formes de relations sociales. Cependant, le processus de civilisation patriarcale capitaliste représenté par les colons européens ou les tortionnaires de la chasse aux sorcières ont nettement contribué à faire diminuer ces savoirs-là.

L'autrice développe ensuite comment la productivité masculine n'a été possible qu'au prix de la subordination de la productivité féminine et la mise en place de relations de propriété privée, cette thèse permettant d'expliquer les inégalités sociales entre les genres. En reprenant une chronologie historique, Maria Mies explique comment une certaine « productivité » a pu prospérer à travers des liens d'exploitation de la nature, des esclaves ou des femmes*. En ce qui concerne plus précisément l'exploitation des terres, l'autrice nous dit que la production précapitaliste était tout de même consciente d'être dans une certaine situation de dépendance des terres ou des femmes*, il fallait encore se soucier de l'état de « Mère Nature ». Ceci va radicalement évoluer lorsque le stade de production d'accumulation du capital va supplanter celui de subsistance. Par le biais d'avancements technologiques, le patriarcat occidental moderne a théorisé une nouvelle dualité entre homme et nature. En citant les travaux de Carolyn Merchant, l'autrice explique comment par ce processus « d'externalisation » de la nature, l'exploitation de cette dernière a été plus facile. Cette pensée mécaniste liée à ces nouvelles techniques va permettre de leur faire croire à une « émancipation » de la nature, mais aussi des femmes*. Mies ajoute que cette soi-disant indépendance a été possible grâce aux colonies dans lesquelles les ressources naturelles et les travailleurs ont été puisés. Ces colonies et ce qui en a été dépossédé étaient aussi considéré comme « en dehors » de la société civilisée. Il s'agit bien d'un modèle économique coercitif se basant sur une exploitation expansionniste et ensuite par le biais du « lien salarial » comme nouveau moyen de contrôle. Par le biais des institutions telles que le mariage ou les lois de la famille, les femmes* ont subi un nouveau type de violence que le modèle capitaliste leur imposait. Cette domestication ne s'est pas faite dans la paix et cela a même été en partie le moteur de la chasse aux sorcières. Le lien entre la persécution des sorcières et l'essor de la société moderne est évident pour Maria Mies qui commence par poser le contexte de la situation des femmes*

durant le Moyen Âge avant l'ampleur que prendra cette chasse. En effet, dans un contexte où premièrement la demande pour les biens manufacturés était élevée et où énormément d'hommes étaient occupés par la guerre ou les croisades, de nombreuses femmes* travaillaient dans l'artisanat ou le commerce. Ces veuves ou célibataires jouissaient alors d'une certaine autonomie économique ou juridique. Cependant, entre le XV^{ème} et le XVI^{ème} siècle, la société seigneuriale en place se craquèle et la bourgeoisie capitaliste naissante prend de l'importance. L'inflation causée par les biens venus des colonies et les nombreuses « enclosures » vont créer une grande pauvreté au sein de la population. La chasse aux sorcières viendrait alors répondre à un besoin de contrôle que ce soient des femmes*, mais aussi toutes personnes indépendantes menaçant ce nouvel ordre bourgeois. Ensuite, la professionnalisation de la médecine est venue concurrencer drastiquement ces praticiennes, *mais* a aussi été possible par les grandes découvertes réalisées à ce moment-là grâce à tous les corps de femmes* mis à disposition après exécutions. Enfin, la conduite de ces procès de sorcières aurait influencé fortement la manière de concevoir la nouvelle méthode scientifique. Carolyn Merchant l'a développé en expliquant comment Bacon lui-même voulait relever tous les secrets de la nature en la « forçant » avec des outils comme le faisait l'Inquisition avec les femmes* accusées de sorcellerie. Cette nouvelle domination scientifique a réduit la nature à un stock de ressources et les femmes* à des éleveuses de main-d'œuvre permettant d'enrichir la nouvelle classe protestante capitaliste. Les femmes* se sont vues privées de leur capacité reproductive, mais aussi de leur autonomie économique avec la professionnalisation de la médecine les dénonçant comme sorcières ou simplement leur exclusion des guildes marchandes. Leur sexualité aussi a été malmenée puisqu'associée au péché et à la séduction malveillante des hommes vertueux. La nécessité pour le capital de produire un héritier allait de pair avec un contrôle accru de la « pureté de leur progéniture » et donc il fallait garantir la chasteté des filles à tout prix. Cette idéologie capitaliste a contraint les femmes* à correspondre à un nouveau modèle et cela appuyés par des institutions comme l'Église, l'État ou les lois de la famille et du mariage. Cette transformation en « femmes au foyer » dépendantes du salaire du mari est devenue le nouveau modèle de division sexuelle du travail et s'inscrit dans une longue continuité comme dit ici : « *The weak Victorian women of the nineteenth century were the products of the terror methods by which this class had moulded and shaped 'female nature' according to its interests (Ehrenreich, English, 1979).* » (p. 88, Mies et al. 1989) Cette division asymétrique est

évidemment toujours présente, nous dit l'auteurice, au niveau national comme international en concentrant tous les moyens de coercition. Elle conclut en expliquant que ce monopole de la violence légitime permet de mettre un terme direct à toute potentielle rébellion tout en forçant le processus de production. Ainsi, cette accumulation se base uniquement sur des relations d'appropriation et de subordination des autres productrices et producteurs tout en étant dans une relation d'exploitation de la nature (Mies et al. 1989).

Finalement, si cet article de Maria Mies date de 1989, cet angle d'analyse liée à la chasse aux sorcières est bien entendu toujours traité et ce d'autant plus vu l'ampleur des problématiques liées à l'écologie et au féminisme. Un sous-chapitre va même y être consacré dans l'ouvrage *Primauté du vivant : essai sur le pensable* de Dominique Bourg et Sophie Swaton paru en 2021. Cet essai revient sur le paradigme de la modernité afin d'en démontrer les impacts désastreux sur l'environnement tout en apportant ensuite un nouveau cadre de pensée comme sortie potentielle vers une transition écologique. De fait, en développant le contexte d'essor du paradigme mécaniste, les auteurices abordent la question de ces « sorcières » comme représentantes d'une sorte d'antithèse à ce paradigme. Ce sont elles qui ont subi fortement la perte des communs à travers la privatisation de la nature qui leur est plus proche puisque responsable d'y trouver en partie la nourriture, mais aussi les plantes nécessaires à leurs activités de guérisseuse ou sages-femmes. Ce sont ces savoirs-là liés à « (...) *cette autonomie d'alimentation, de soin, d'accès à la « co-naissance » dans le contrôle des naissances aussi et la régulation de la natalité* » (p. 64, Bourg et Swaton 2021) qui représentaient une menace pour le pouvoir en place. L'importance croissante d'une centralisation des savoirs s'opposa alors fortement à la pratique et à la transmission libre de ces connaissances entre femmes* qui n'étaient ni promulguées par les nouvelles universités ni par la religion chrétienne. Ainsi, l'idéologie mécaniste a pu appuyer et légitimer cette entreprise de persécution au nom du « scientisme naissant ». De fait, en imposant des « ruptures » entre les genres, mais aussi avec la nature, cela fonda « (...) *les oppressions inséparables de race, de sexe, de classe, et la destruction écologique.* » (p. 67 Starhawk dans Bourg et Swaton 2021). L'exploitation environnementale et la domination patriarcale capitaliste sur les femmes* et les peuples colonisés, peut trouver de nombreux liens dans cette période de chasse aux sorcières et c'est pourquoi elle trouve un intérêt certain auprès des mouvements écoféministes également (Bourg et Swaton 2021).

Conclusion intermédiaire

À travers cette revue de la littérature, certains éléments ont été présentés afin d'appréhender la crise environnementale par un « changement de paradigme » de notre rapport à la nature et la mise en place durable d'un système capitaliste destructeur. Mais encore, par les textes des auteurices présentés, il a pu être explicité en partie, les liens entre ces changements et leurs impacts sur la condition des femmes* et autres personnes marginalisées. La « chasse aux sorcières » marque alors un point de basculement pour ces écrivaines militantes qui en dégagent de nombreux liens d'analyse. En effet, avec une lunette de lecture dite « écoféministe », il a été possible de comprendre comment ce phénomène a impacté fortement les femmes* sur leur capacité de disposer de leur corps, sur leur maîtrise des savoirs liés aux plantes médicinales par exemple ou simplement de leur indépendance financière. Bien qu'il ne faille pas négliger le caractère multicausal dans ces explications, ces écrits font la lumière sur un passage de l'histoire des femmes* européennes (appartenant généralement aux classes populaires). Ils font aussi le lien avec l'histoire coloniale, mais parlent également de la conception des relations à la nature vécues aujourd'hui en Occident. S'il y a beaucoup de manières de mener les luttes écologiques ou féministes, il peut être pertinent de s'intéresser à comprendre d'où peut être en partie la source de l'ordre établi dans lequel elles s'inscrivent. C'est en tout cas le parti pris de nombreuses de ces auteurices militant.e.x.s désirant transmettre ces discours à partir desquels réfléchir à des pistes de sorties pour ces crises. Il sera expliqué par la suite comment ces récits peuvent s'inscrire dans des revendications et des pratiques propres aux mouvances écoféministes. Cette littérature présentée ici servira par la suite à analyser la manière dont deux groupes français, un collectif militant et un collectif artistique, se réapproprient ces récits entourant la chasse aux sorcières et ce qu'ils symbolisent dans leur expression politique.

2.5 Les sorcières comme emblèmes écoféministes

Dans cette partie, il sera présenté différents textes académiques qui proposent de comprendre comment les récits présentés plus haut sont convoqués et/ou incorporés dans une forme de militantisme. En effet, des voix dans certains milieux de lutte écologique se sont élevées pour dénoncer le besoin d'un changement de paradigmes beaucoup plus radical si l'on voulait espérer contenir la destruction de notre planète dans un souci de justice sociale également. Ces appels peuvent se retrouver sous les bannières des écoféminismes désirant réfléchir autour de nouveaux récits sur notre rapport à la Terre et sur toute celle qui la peuplent. Une des figures, quasi mythologisée, pouvant cristalliser ces multiples aspects est celle de la sorcière. Bien que plusieurs perceptions et définitions autour des sorcières et sorciers existent à travers les cultures, il sera convoqué ici celles faisant partie de l'histoire et de l'imaginaire collectif occidental européen. Enfin, il faut rappeler que des pratiques de « chasses aux sorcières » existent encore et de nombreuses personnes sont toujours persécutées (Federici 2018). De fait, les thèses présentées plus haut ont permis de saisir les liens entre la chasse aux sorcières en Europe et l'avènement du capitalisme conjointement au changement de paradigme de nos rapports à la nature et aux femmes*.

Sur ce sujet, un article qui propose de faire le tour des récits « non dominants de l'Anthropocène » écrit par la philosophe Émilie Hache, développe les raisons qui amènent des militant.e.s écoféministes à se revendiquer sorcières. En effet, en affirmant une affiliation avec ces femmes*, « *Elles souhaitent hériter de leur savoir-faire, de leur liberté sexuelle, de leur résistance politique, comme aussi de leur rapport à une terre sacrée, ainsi que de leur spiritualité sans Église, sans chef, immanente, féminine et féministe, dont les rituels se confondent avec leur engagement politique, le soin des autres, l'estime de soi et la valorisation de leur corps.* » (p.7, Hache 2018) Convoquer ces figures d'antan permet de réaffirmer la nécessité de changer cette société capitaliste destructrice pour la nature et les minorités. En incorporant la sorcellerie et de la spiritualité² dans leur militantisme, ces écoféministes désirent resacraliser et protéger la

² Ce terme de « spiritualité » pourrait être défini selon une des définitions qui existent, mais il m'a semblé préférable de ne pas l'enfermer dans une case afin de laisser le champ libre aux interprétations diverses qu'en font les acteurs et actrices convoqués dans ce travail.

terre à l'aide de rituels ou de danses joyeuses pour s'opposer à une centrale nucléaire par exemple (Hache 2018). Pour l'autrice, il s'agit de se reconnecter à « ce qui a été séparé par le capitalisme » en coconstruisant de nouveaux récits pour faire monde différemment, espérons pour le meilleur.

Les spiritualités des sorcières

Le rapport qu'entretient l'écoféminisme avec la spiritualité lui a valu des doutes sérieux de la part de mouvances féministes qui y voyait là le risque d'essentialisation. En effet, certaines femmes* considèrent qu'elles entretiennent un lien très privilégié au monde naturel et sa protection de par leur « nature féminine sacrée et maternelle ». Cet argument est essentialisant dans sa manière de cristalliser « ce qu'est une femme » dans une approche déjà cis-normée, réductrice et offrant peu de pistes de réflexion pour mener une lutte systémique. Par exemple, le qualificatif de « Mère Nature » ou « Terre Mère » très cher à certain.e.x.s qui y voit un moyen de sensibiliser nos rapports à la planète, vient imposer là aussi une vision binaire genrée de la nature. Cela pourrait induire notamment que la terre « telle une mère » est enfermée dans une sorte de rôle nourricier uniquement vis-à-vis de « ses enfants » (Tola 2019). Cependant, les rapports à la spiritualité ne s'arrêtent pas là et il s'agit de démontrer à présent comment « la magie » peut faire l'objet d'un programme tout à fait révolutionnaire. Pour commencer, dans son excellent essai *Des paillettes sur le compost : écoféminisme au quotidien* l'autrice Myriam Bahaffou désire replacer l'écoféminisme dans ses pratiques concrètes et radicales loin du *greenwashing* ou du blanchiment. Son but est de le faire incarner en corps plutôt qu'en intellectualisation en plaçant les émotions au cœur de cette écologie politique. Ainsi, un de ces chapitres se consacre à la place des spiritualités considérées avec une perspective révolutionnaire. En effet, elle explique : « *Les écoféminismes réenchangent le monde à l'aide de rituels qui nous font inventer un langage à l'invisible, regarder nos mort.es en face, en refusant l'illusion d'un monde fait de matière jetable.* » (p.139, Bahaffou 2022). Cette manière de se connecter aux « invisibles » s'est largement fait supprimer en même temps que les sorcières à la fin du Moyen Âge au profit du « grand récit de la Science ». Les travaux de Silvia Federici sont ensuite convoqués afin d'explicitier le sujet des enclosures et de « l'épistémicide » ayant eu cours dans le sens d'un arrêt forcé d'un mode

de connaissances (païens ou animistes) en faveur du modèle strictement dualiste de la chrétienté. De plus, elle ajoute qu'il en fut de même lors de la colonisation où les usages rituels de plantes ont été jugés diaboliques et interdits (Bahaffou 2022). Ainsi, les spiritualités ont évidemment leur place dans les écoféminismes puisqu'elles sont propres « à une façon qu'ont les individu.es en marge de défendre la terre, les plantes, les mort.es, et de se lier à eux. » (p.141, Bahaffou 2022). Cela permet de repenser un monde différemment à travers un langage, un imaginaire et des pratiques de soins entre espèces humaines et non humaines évoluant en dehors du contrôle du système dominant. De fait, il faudrait s'accaparer cette magie pour soi, en tirant le tarot, en dansant avec les plantes ou encore en constituant un Witch Bloc en manifestation puisque comme l'expliquent les mouvements paganarchistes : revaloriser le pouvoir spirituel constitue une arme face à l'État (Bahaffou 2022). Ces croyances et anciens rituels sont au service de nouveaux récits impliquant fantômes et sorcières mais surtout comme moyens de renversement du capitalisme. Selon l'autrice, il est important de comprendre que ces spiritualités font intégralement partie de l'histoire des groupes marginalisés comme les fées radicales de Folleterre, les Witch Blocs, les paysannes des Suds ou les peuples autochtones se battant pour préserver l'environnement tout en étant à l'écoute des mondes invisibles.

Ce recours à la spiritualité peut être considéré par les milieux autant féministes qu'écologiques, comme étant décrédibilisant. Pourtant, la philosophe Jeanne Burgart Goutal développe comment une approche plus holistique permettrait d'englober plus largement la défense de l'environnement en ne se limitant pas à l'expérience humaine uniquement. De fait, elle propose de dépasser la vision dualiste prégnante en Occident afin de comprendre l'aspect sacré présent partout sur Terre, mais aussi au sein de son propre corps ce qui en assurerait une attitude plus respectueuse (Burgart Goutal 2021). Ainsi, dans un autre article, elle explique comment ces spiritualités en provenance des États-Unis, surtout autour du culte de la Déesse, célèbrent les rythmes naturels ou les parallèles entre le cycle menstruel et lunaire dans une forme de néopaganisme. Ces pratiques mettent l'accent sur les émotions et désirent les revaloriser, mais c'est ce qui contribue aussi à discréditer le mouvement écoféministe pour certain.e.s. Cette critique se centre sur son caractère « irrationnel » voir dépolitisant, mais aussi du fait qu'il est issu d'un mouvement très blanc et bourgeois (Burgart Goutal 2021).

L'article suivant fait parvenir une perspective qui vient compléter cet intérêt pour la spiritualité « Witchcraft » à travers ce qu'elle représente en termes d'identité chez les jeunes femmes* en prenant le parti d'identifier cela à partir d'une analyse sur les réseaux sociaux. Ces médias ayant une place non négligeable dans notre société en termes de partage d'informations ou même de construction militante, il semble intéressant de comprendre cette interaction entre réseaux sociaux et sorcellerie. Les sociologues Helen A. Berger et Douglas Ezzy expliquent notamment que « l'essor » du féminisme et de l'environnementalisme, ainsi que la valorisation des émotions, mais aussi une culture réflexive plus individuelle sont des facteurs favorisant l'attrait pour les croyances et pratiques dites magiques. En quelques mots, cette spiritualité s'inspire du mouvement Wicca (ou Wiccan) qui date des années 1940 et aurait pris racine en Angleterre. La Wicca n'a ni dogme ni institution et se veut holistique dans le sens de « faire *un* avec le monde naturel » se comprenant alors comme une « lived religion » ou encore « *when (people) enchant their lives by drawing on spiritual language and concepts and experiences* » (p.503, Berger et Ezzy 2009). L'attrait des jeunes personnes pour la sorcellerie est aussi expliqué par l'incapacité des « grandes religions » d'articuler les problématiques liées à l'environnement ou du féminisme. Tandis que la Witchcraft se définit comme une spiritualité fortement liée à la Terre et à des thématiques d'empouvoirement féminin, par l'adoration de la Déesse (au lieu d'un dieu) par exemple. Finalement, les chercheuses expliquent aussi que cette identification aux sorcières est aussi expliquée par une représentation plus positive de ces dernières dans la culture médiatique (Berger et Ezzy 2009).

Par la suite, d'autres auteures développent comment ces récits entourant les sorcières et leurs liens à la nature, à leur corps et à leur spiritualité vont exister en tant que pratiques vécues militantes. Pour commencer, un article de Benedikte Zitouni retrace les actions et discours de femmes* ayant participé à des mouvements que l'on peut qualifier d'écoféministes dans les années 1980 au Royaume-Uni et aux États-Unis. Dans une époque empreinte de peur de l'armement nucléaire, des crises pétrolières ou de marées noires, diverses assemblées de femmes* se regroupent pour discuter et débattre de ces sujets. Ça sera le cas notamment du rassemblement du « *Women and Life on Earth* » où entre analyses politiques et projets artistiques, des récits mythiques seront contés ainsi que des rituels à la Terre (Zitouni 2019). Il y est réaffirmé la nécessité pour

l'écoféminisme de s'ancrer dans une démarche par les modes d'actions et d'éviter l'institutionnalisation ou la rigidification de ses idées. Lors du camp pour la paix de Greenham Commun en Angleterre, les manières « alternatives » de lutter par la joie ou la bienveillance sont au centre de l'action. Les émotions étaient au cœur des défilés sous forme de représentations théâtrales, mais aussi à travers les rituels permettant de « redonner du pouvoir » face à la destruction de la planète. Ainsi, des lieux étaient consacrés, et une cosmogonie convoquée afin de « prêter allégeance à la terre et à la vie » en soulignant l'interconnexion des êtres à la planète (exemple du camp Seneca, été 1983) (Zitouni 2019). En désirant se connecter à toutes les autres femmes* en lutte contre le patriarcat, le capitalisme destructeur ou le militarisme et même les femmes* en lutte du passé, les sorcières d'autrefois sont aussi commémorées, ce qui crée de l'engouement pour les religions païennes et leurs rites saisonniers. Cette envie d'agir contre cette destruction s'est incorporée dans des discussions, dans des danses, des jeux et des réappropriations d'un rapport au corps et à la nature (Zitouni 2019). Ensuite, le combat antinucléaire étant toujours aussi nécessaire, d'autres d'initiatives, cette fois-ci sur le territoire français, existent encore et certaines ressemblances avec celles citées plus haut peuvent être citées. Dans un récent article, les chercheuses Lorraine Gehl et Fanny Hugues ont suivi une marche contre un projet d'enfouissement de déchets nucléaires dans l'Est de la France. Cette démonstration en mixité choisie s'est déroulée avec une dimension scénographique d'expressions fortes et festives afin de se réapproprier un territoire, mais aussi les corps dans un esprit *care* et bienveillant. L'héritage des luttes écoféministes s'est manifesté par ces modes d'actions spécifiques, ces chants et danses autour du feu aux cris des « Sorcière, vénère, antinucléaires ! ». Ainsi, ces outils sont transmis entre luttes passées et présentes afin de faire perdurer autant que cela est nécessaire les combats écologiques, féministes et antinucléaires (Gehl et Hugues 2022)

Les savoirs des sorcières

Les sorcières vont rappeler ensuite tout un imaginaire sur les différents savoirs de la nature, que ce soit la maîtrise des plantes pharmaceutiques, mais également des connaissances précieuses sur son propre corps. Comme présenté dans d'autres textes, ces savoirs ont été progressivement interdits à la pratique ce qui a privé les femmes* de tous

pouvoirs sur elles-mêmes en les rendant dépendantes du système médical imposé par et pour « l'hétérocispatricapitalisme ». De fait, l'historienne française Christine Bard explique comment, dans certains milieux, il est constaté une volonté de trouver des alternatives à l'industrie pharmaceutique. Les personnes cherchant à se distancer de cette médecine moderne ont pour objectifs de reprendre du pouvoir sur soi et de l'autonomie en échappant à l'autorité médicale encore largement masculine. Cette envie d'autogestion de la santé passe alors par une meilleure connaissance de son corps. De plus, les avancées de la médecine qui ont pu profiter à la cause féministe comme l'invention de la pilule sont aussi à recontextualiser. En effet, cette historienne nous rappelle que les essais initiaux ont été réalisés dans les années 1970 sur des Portoricaines ou dans des départements français d'outre-mer, laissant de lourdes conséquences pour ces femmes* (Bard 2020). Ainsi, tant que l'on reste ancré dans ce système médical dominé par un patriarcat capitaliste peu scrupuleux, il est difficile d'imaginer des solutions « féministes ». Ce n'est alors pas étonnant de retrouver ces thématiques dans diverses manifestations politiques et notamment à travers des collectifs de W.I.T.C.H. états-uniennes ou encore des Witch Bloc français où l'on peut trouver des pancartes « Sorcières = avorteuses » lors d'une manifestations pro-avortement. L'autrice explique alors que les sorcières sont celles qui aujourd'hui désirent mieux connaître leur anatomie dans une volonté d'indépendance (Bard 2020). Les autrices Marlène Benquet et Geneviève Pruvost rajoutent ensuite que ce sont par des mises en pratique que s'ancrent l'écoféminisme, par l'occupation d'une zone militaire ou alors par l'entre soins par exemple. Ceci peut s'agrémenter aussi de partages de connaissances sur les plantes médicinales ou sur l'entretien maraîcher créant ainsi des foyers de résistances contre « la marchandisation des ressources et des savoirs » (Benquet et Pruvost 2019). Cette manière de s'inscrire en lien avec l'environnement s'accompagne de réflexions sur le mode de vie de manière générale pour viser idéalement une vie collective sans rapport de pouvoir et en respect avec la nature.

Les sexualités des sorcières

Les liens entre les sexualités et « la nature » peuvent osciller entre essentialisation de ce qui « serait naturel ou contre nature » ou encore envie et refus d'une assimilation à la

nature, à la « bestialité » et la « perte d'humanité ». Les normes sexuelles évoluent sans pour autant être anodines et selon plusieurs auteures, les sorcières en auraient largement fait les frais. Ainsi, dans l'essai écrit par Silvia Federici cité plus haut, il est retracé comment les chasseurs de sorcières ont trouvé justification pour leurs crimes dans le besoin de réprimander la sexualité des femmes* décrite comme « bestiale » et facilement corruptible par le Diable afin de la remodeler selon les normes sexuelles imposées par le système dominant (Federici 2018). Sur ce sujet, l'écrivaine Kristen J. Sollée a fait paraître un livre s'intitulant *Witches, Sluts, Feminists : Conjuring the sex positive* afin de retracer selon ses dires « une introduction à une histoire de la sorcière par une vision sex-positive » (Sollée 2017). À travers cet ouvrage, l'autrice propose une analogie entre les persécutions subies par les sorcières d'antan, ou du moins celles que l'on définissait ainsi, et le traitement de celles considérées comme des « salopes » aujourd'hui. C'est pourquoi elle commence par rappeler comment les sorcières sont vues aussi comme des symboles de pouvoir et de transgression. Ensuite, leurs pratiques spirituelles seraient « connectées à la terre » par la célébration des rituels saisonniers, de l'étude des plantes médicinales ou de son cycle lunaire. Elle revient ensuite sur l'épisode historique de la chasse aux sorcières et la manière dont tout ce qui touchait aux sexualités a été un facteur de répression sévère. Ainsi, du terrible *Malleus Maleficarum (Marteau des sorcières)*, elle tire cette citation : « *No one harms the Catholic Faith more than do midwives* » (p.39, Sollée 2017) Ceci sert à exprimer les ressentiments à l'égard de celles capables d'articuler des savoirs en herbologie, en biologie et en « santé reproductive » faisant alors les liens entre « sexe, naissance et fertilité ». Ainsi, ces tisanes abortives ou la pratique d'avortement étaient taxées de sorcellerie, discréditant alors toutes ces connaissances et amenant l'autrice à dire « *Today's « sluts » seeking birth control and basic reproductive freedoms are hardly different from Stanic witch midwives of yesterday* » (p.43, Sollée 2017). Le système patriarcal conservateur désire ardemment garder tout son contrôle sur le corps des femmes* ainsi que leur sexualité et cela ne semble pas changer de sitôt.

Cependant, ce constat n'est pas une finalité pour la lutte écoféministe désireuse de prôner un autre rapport au corps et à la sexualité. Pour l'autrice Myriam Bahaffou, si nous rejetons la tradition humaniste dominante prônant la séparation dualiste à la nature et en acceptant la « part d'animalité » en nous, nous serions à même d'embrasser une tout autre sexualité. Il est possible alors de résister à la suprématie patriarcale capitaliste blanche en

usant de nos corps, en restant sauvage et indomptable. Ainsi, elle définit l'érotisme comme : « *une prise joyeuse et organique sur le monde, une prise corporelle, charnelle, qui peut nous permettre de faire groupe, de militer ensemble* » (p.96, Bahaffou 2022). Cette manière de se lier au monde à travers le plaisir se comprend par son projet « l'éropolitique » qui a pour but le renversement du système « hétérocis-patriarcapitaliste ». Cette thématique doit être au centre des luttes écoféministes puisque l'écologie même peut se définir comme l'interaction entre les corps et leurs écosystèmes à travers de la coopération ou compétitions dans différentes communautés et milieux (Bahaffou 2022). De plus, Myriam Bahaffou rejoint ensuite les propositions de Kristen J. Sollée sur le traitement des salopes actuellement et l'affiliation avec les sorcières du XVIème siècle. Elle ajoute alors que ceux persécutés à cause de leur sexualité « en dehors des injonctions du mariage hétérosexuel » servaient le projet d'éropolitique puisque leurs désirs se plaçaient en dehors de la sphère réglementée par le patriarcat. Le genre ne fut pas la seule raison des condamnations, mais aussi « *leur refus de s'insérer dans un système dominé par les stéréotypes de genre et rendu.es coupables d'être maître.sses de leur sexualité et de leur vie.* » (p.103, Bahaffou 2022). C'est pourquoi l'autrice fait le lien entre la chasse aux sorcières et la stigmatisation vécues des travailleuses du sexe ou des « salopes » osant se réapproprier leur sexualité. Finalement, l'écoféminisme qui se veut intersectionnel se doit de soutenir fermement le droit des TDS, car iels font intégralement partie du projet éropolitique qui considère les plaisirs comme énergie vitale collective (Bahaffou 2022).

Les performances artistiques des sorcières

Comme expliqué dans l'article de Benedikte Zitouni sur des rassemblements écoféministes des années 1980, les projets artistiques étaient au cœur des modes d'actions militants. Pour ces participantes, il s'agissait d'apporter un nouveau « style politique » alternatif, joyeux et transformateur loin du « logocentrisme terne » que peuvent prendre certains rassemblements. L'autrice développe comment les modes de manifestation antinucléaires par exemple étaient colorées de tactiques « inhabituelles », créatives et surtout centrées sur les émotions. Lors de défilés, l'utilisation du théâtre de rue permettait de faire intervenir autant « des survivantes d'Hiroshima, des Amérindiens ou des femmes

en deuil » que des représentations de connectivités écologiques à l'aide de grandes mascottes de déesses ou dragons. Les mises en scène permettent de symboliser des éléments sans grands discours et comme dit la militante écoféministe Starhawk « *La parade s'exprimait dans le langage des choses, elle faisait passer son message de manière sensible, créative et drôle* » (Starhawk dans Zitouni 2019). Cette « nouvelle esthétique politique » met l'accent sur une iconographie permettant de rompre avec l'ordre public tout en canalisant les peurs et la colère des participant.e.x.s. Le recours à la théâtralité permet donc de sortir du domaine cérébral et d'exprimer ces inquiétudes qui étaient généralement moquées par les hommes. Cette manière de lutter en traduisant les émotions en performances théâtrales est toujours utilisée aujourd'hui que ça soit lors des marches antinucléaires à Bure (Bard 2020) ou dans les modes d'actions du groupe Extinction Rebellion militant contre la destruction de la planète à coup de *die-in* et autres défilés costumés.

Cette forme d'esthétisation politique existait déjà au sein d'un mouvement féministe anticapitaliste états-unien nommé les Women's International Terrorist Conspiracy from Hell. L'autrice Kristen J. Sollée dans un chapitre de son livre *Witches, Sluts, Feminists* revient sur les modes d'action des W.I.T.C.H, un petit groupe s'étant réunis durant Halloween 1968 à New York vêtues de noir et de grands chapeaux. Les fondatrices du groupe militaient déjà au sein de collectifs féministes, mais désiraient articuler plus d'enjeux que « la lutte contre le patriarcat » en incluant de nombreuses thématiques de gauche et se sont donc retrouvées à cette fin (Sollée 2017). D'autres collectifs se sont créés à Washington, Chicago ou encore San Francisco chaque fois en modifiant légèrement l'acronyme de W.I.T.C.H. Ensuite, en s'inspirant des hippies, elles désirent agir à travers des actions chocs et provocatrices que l'autrice qualifie de « guerrilla theater » dans le sens de performances publiques qui ont pour vocation de créer du changement social. Par exemple, elles ont tenté d'ensorceler la bourse de Wall Street ou simplement de chanter et danser dans la rue en invoquant des pouvoirs magiques comme force mobilisatrice. Dans ce chapitre de Sollée est inclus un commentaire de la militante autrice Robin Morgan, une ancienne fondatrice du groupe des W.I.T.C.H. new-yorkaises. Elle revient sur l'utilisation des tenues de sorcières par le collectif, choisie pour incarner cette mascotte-martyre qui, selon elle, a participé à donner un « spotlight national » sur l'histoire des sorcières (Sollée 2017). Cette « esthétique de résistance » revêt toujours son

importance, si ce n'est plus, selon l'activiste Blackmore interviewée dans l'ouvrage de Sollée. Comme nous vivons dans une culture « extrêmement visuelle » entre internet et le marketing omniprésent, il faut chercher comment communiquer efficacement. L'art et l'esthétique seraient de puissants outils pour « traduire des problèmes complexes » et créer de l'espace d'expression. Pour terminer, dans le monde de l'art, cette esthétique « occulte » et l'iconographie de la sorcière sont très présentes également, car elle permet de créer un espace pour les minorités dans un domaine encore majoritairement dominés par un patriarcat blanc. Ainsi l'utilisation d'herbes, de bougies ou d'images de déesses mélangées à des traitements technologiques crée un corpus d'œuvres artistiques autant spirituel que politique.

Ensuite, si pour Starhawk la magie peut se résumer à « l'art de faire devenir vrais les rêves », l'autrice et universitaire Ophélie Naessens propose que l'art permette quant à lui de « réaliser les visions » en créant de nouvelles images et de nouvelles histoires (Naessens 2020). Dans un de ses articles, elle désire comprendre comment la magie et l'iconographie sorcier peut être utilisé comme instrument créatif de lutte politique. Convoquer les mondes imaginaires et magiques des sorcières, permet à la fois d'incorporer une symbolique féminine subversive tout en créant du lien entre les êtres et le monde « dans une tentative de réparation et de transcendance » de ce dernier. L'autrice propose ensuite un tour d'horizon historique de l'utilisation de l'iconographie des sorcières en commençant par les W.I.T.C.H. vêtues de noir, de grands chapeaux et de balais psalmodiant des sortilèges lors de rituels censés maudire Wall Street notamment. Elle cite ensuite des événements tels que la Women Pentagon Action et autres luttes nucléaires des années 1980 où le vocabulaire et l'iconographie sorcier pouvait aussi être présent. Finalement, l'autrice démontre l'existence d'une « deuxième vague W.I.T.C.H. » née à la suite de l'élection en 2016 de Donald Trump aux USA. En France aussi, plusieurs activistes ou artistes se réunissent dans divers lieux de contestation comme les ZAD ou les manifestations en utilisant ces codes. Le Witch Bloc Paris et ses slogans tels que « Macron au bûcher » ou « Conservatisme, du balai » se réapproprie cet emblème dans par les codes vestimentaires ou par les « rituels politiques » et la symbolique victime, mais rebelle que représente la sorcière. Les thèmes investis par le collectif vont du droit à l'avortement, à la PMA ou à l'urgence climatique (Naessens 2020). L'autrice explique que cette forme de résistance créative inspirée « *de pratiques rituelles plus anciennes et*

de l'iconographie sorcière, et ce dans différentes perspectives de combats (féministe, écologique, altermondialiste, etc.) » (p.5, Naessens 2020) peut faire partie de l'art-activisme mêlant actions politiques et esthétiques. L'intérêt d'incorporer un esthétisme particulier serait que cela rend la lutte plus désirable, car plus libre et créative. Ainsi, les sorcières du Witch Bloc parviennent à « transformer la politique en matière artistique » en faisant appel aux sensibilités qui font partie intégrante des mouvements sociaux (Naessens 2020). Dans les milieux artistiques contemporains, l'imaginaire sorcier est très présent notamment chez le collectif Gang of Witches, en termes de communication visuelle, mais aussi sémiologique rappelant les récits de chasse, de bûcher funèbre ainsi que dans le rapport à la terre et la perspective écoféministe que cela convoque. Une autre artiste, Myriam Minhidou crée des « transperformances » en incorporant une forme de chamanisme dans son travail afin « d'entrer en connexion avec les espaces vivants et des morts » de développer une sorte d'écoute différente. L'autrice explique alors que cette posture-là peut faire écho à la perspective *care* de Joan Tronto qui tend à réparer et faire perdurer les liens entre notre corps, notre soi et l'environnement en y créant de meilleures conditions de vie. C'est pourquoi ces rituels et pratiques « magiques » peuvent s'apparenter à une forme de réparation du soi physique et psychique, mais aussi de nos rapports à la Nature. De plus, selon l'artiste Myriam Minhidou, tous ces espaces de résilience sont aussi des espaces de résistances pour les femmes* et d'autres minorités subissant des oppressions. En conclusion, Ophélie Naessens explique que recourir à ces pratiques et savoirs sorciers activent autant des postures féministes, écologiques que curatives en proposant de nouveaux récits et imaginaires vecteurs d'émancipations. C'est en cela que lesdites sorcières, les « diseuses de sorts » utiliseraient leur magie comme instrument créatif de lutte (Naessens 2020). C'est l'occasion de rappeler qu'il s'agit des collectifs Witch Bloc Paris et du Gang of Witches qui feront l'objet d'une analyse dans la suite de ce travail et ces éléments de littérature présentés ici seront alors mobilisés dans ce dessein.

Une autre académicienne, Émeline Chauvet, s'est penchée sur les problématiques de l'art en France en lien avec l'écoféminisme en proposant une analyse de deux « l'objet-livres » et leur appartenance à une forme « d'artivisme écologique ». L'une de ces productions hybrides a été créée par Camille Decellier, artiste militante, féministe et queer inspirée par la figure de la sorcière. Elle a donc créé « *Le guide pratique du féminisme*

divinatoire », une œuvre alliant arts spirituels et manifeste politique dans une forme humoristique, sa manière à elle de répondre aux récupérations commerciales de l'écoféminisme et de la culture « lifestyle bien-être ». Le second objet-livre est « L'ouvrage précieux » du collectif écoféministe Gang of Witches qui s'expriment artistiquement et politiquement par ce projet, mais aussi par un festival, un podcast, une production musicale ou encore un lieu éco-responsable « Le Coven ». Dans ces deux propositions artistiques, le « potentiel fictionnel de la Wicca » est utilisé afin de revendiquer un mode de vie aux aspirations écoféministes. Ainsi, l'autrice explique que dans « ces nouveaux contes » « *la sorcière fait figure d'intermédiaire, l'art écoféministe se propose d'élargir les horizons et de voir autre.* » (p.6, Chauvet 2022). Au sein des expériences écoféministes, on retrouve une joie et un optimisme qui permettrait de « révéler l'invisible » à travers ces émotions. Il y a une volonté pour GOW et pour Camille Ducelier de créer de nouvelles cosmogonies harmonieuses et donc d'inventer d'autres histoires collectives pour repenser la défense de la nature et des minorités. Ceci s'accompagne également par une « démarche artistique contextuelle » en créant un lieu écoresponsable pour le GOW ou par l'approche *care* prônée par Camille Ducelier à l'égard d'autrui, de soi et de l'environnement. En conclusion, l'autrice voit dans leur travail artistique une forme d'artivisme écologique dans le sens qu'il « alimente l'espoir d'un monde meilleur ». (Chauvet 2022)

Pour terminer cette partie, il sera brièvement présenté le concept d'écosexualité dans un contexte de performance artistique et militante. La chercheuse Miriam Tola analyse dans un article la performance des artistes états-unienne Annie Sprinkle et Beth Stephens consistant en un « mariage à la Terre », en mai 2008. Dans l'écosexualité, la terre est considérée comme amante à même de donner et recevoir du plaisir en créant des sensations ou de sentiments à son égard, mais dont il faut aussi s'occuper avec amour. Les deux artistes désirent également casser l'image d'une « Mère Nature » en charge de ses petit.e.x.s, pour préférer une conception *queer* de cette nature afin de modeler une relation de réciprocité en termes d'attention et d'amour. Cela permet de sortir d'une vision hétéronormée de nos rapports à la nature, associé au « féminin » et donc à la reproduction et aux soins d'autrui. Par ailleurs, dans son œuvre *Post Porn Modernist*, l'artiste Annie Sprinkle « *confounded boundaries between art and porn, performer and whore, sacred and profane. It staged the uneasy combination between the performance of gender and*

elements of spirituality. » (p.234, Tola 2019). Quant à Beth Stephens, elle « *blurs the lines between art and environmental protest, parody and spiritual elements, to create an ecosexual performative practice that aims to expand feminist and queer imaginations of environmental justice.* » (p.234, Tola 2019). L'approche de ces artistes vis-à-vis de l'environnement oscille entre un rapport angoissant au changement climatique, mais aussi humoristique ou cynique permettant d'articuler leur lutte. Ces créations artistiques ont pour objectifs de défier la vision capitaliste des rapports d'exploitation à l'environnement et aux autres êtres humains pour développer « la création de communautés interspécifiques ». De plus, selon la critique d'art Kelly Baum, il y aurait deux approches pour articuler les concepts de genre et d'écologie dans un projet artistique ; la première serait héritière des écoféminismes qui désirent réhabiliter « l'association patriarcale entre le corps des femmes* et la terre ». Tandis que la seconde se concentre sur l'art écoféministe « impropre » qui s'intéresse aux « saletés et de l'assainissement » dans une perspective de relation de pouvoir (Tola 2019). Pour conclure, cette représentation de l'écoséxualité désire sortir d'un schéma purement catastrophique de l'environnement, à la façon dont les artistes Sprinkle et Stephens « *affirm the pleasures of environmental art and activism.* » (p.245, Tola 2019)

La radicalité des sorcières

Les projets politiques portés par les écoféminismes présentés plus haut peuvent être divers, pourtant ils s'inscrivent tous dans une démarche anti patriarcale, anticapitaliste, anticolonialiste etc. Néanmoins, la sociologue des mouvements sociaux Anna Berrard revient sur la récupération et la marchandisation du mouvement écoféministe et spécifiquement sur son aspect spirituel présent au sein du magazine « New Witch ». Elle qualifie d'abord ce dernier de radical puisque les écoféministes tendent à « *remonter à la source de toutes les formes de domination (de genre, de classe, de race, etc.) et où leur utopie propose de dépasser l'idéologie même qui soutient ce système de violence.* » (p. 132, Berrard 2021). Ainsi, en refusant d'imposer des dogmes idéologiques rigides et une centralisation des luttes écoféministes, cela laisse plus de place à la créativité politique tout en assurant un ancrage de résistance locale des divers enjeux. De plus, comme le soutiennent les écoféministes dites « culturelles », le changement de conscience vis-à-vis du système dominant est important à prendre en compte. C'est pourquoi les spiritualités

alternatives où les émotions sont très présentes dans les projets « d’utopies écoféministes » visent la complémentarité entre toutes formes de vie. De fait, mettre à bas les structures matérielles et institutionnelles d’oppressions est nécessaire, mais il faut aussi changer radicalement le paradigme idéologique soutenant ce système. Ainsi, les pratiques spirituelles valorisant « l’immanence », le sacré en toute chose, auraient une visée pragmatique puisqu’elles prendraient en compassion tout ce qui nous entoure. Finalement, les émotions sont aussi au centre puisque « favorisent un rapport sensible » à notre environnement et donc participent à cette « utopie relationnelle ». Cependant, bien que plusieurs formes d’écoféminismes coexistent, celles-ci doivent s’inscrire dans une radicalité et pourtant des étiquettes du mouvement se retrouvent collées sur de purs produits capitalistes. En effet, ce changement culturel espéré peut se transformer en nouvelles injonctions de « développement personnel » dans lequel l’individu néolibéral est l’entrepreneur de son bien-être, souvent vendu avec une réussite monétaire. De plus, la spiritualité est récupérée notamment pour aider à « chasser toutes les émotions négatives », ce qui est très dépolitisant et déresponsabilisant vis-à-vis de ceux qui souffrent de ces structures d’oppression. Sans surprise, dans ce magazine « New Witch » (Berrard 2021), la figure de la sorcière est aussi utilisée afin d’entretenir un « marché de consommation spirituelle » ce qui est qualifié d’insultant par l’auteurice en référence à ces femmes* désignées comme sorcières qui en ont perdu la vie. De plus, entre une vision complètement romantisée de la nature ou l’utilisation du mot-valise « chaman », cela démontre une déconnexion et méconnaissance des élites urbaines occidentales. En capitalisant sur les spiritualités à l’aide des pratiques et symboles culturels de peuples opprimés tout en vendant un projet d’épanouissement personnel ne fait qu’accentuer des mécanismes de domination déjà existants qui sont pourtant dénoncés par l’écoféminisme. En effet, la dépolitisation de l’écoféminisme par son utilisation marketing ou son institutionnalisation peut même conduire à la réutilisation du terme par des mouvements de droite traditionaliste. Ainsi, en conclusion, sans vouloir faire des hiérarchies d’idées sur ce qui est « le plus juste », il est pourtant nécessaire de recontextualiser ces récupérations afin de surtout valoriser les projets à visée révolutionnaire écologiques et féministes (Berrard 2021).

Comme l’écoféminisme a pour ambition de revenir aux sources des dominations conjointes contre la nature, les femmes* et toutes minorités, il est nécessaire

d'appréhender ces problématiques avec une posture radicale. En effet, l'autrice Jeanne Burgart Goutal citée plus haut, rappelle que sans cette posture, il est impossible d'appréhender efficacement la crise climatique en termes de justice sociale et de genre. Cependant, ça n'a pas été le cas pour beaucoup d'initiatives environnementales dont la mise en place a abouti à des « solutions involontairement sexistes ou racistes ». Une mise en garde est aussi émise pour les écoféministes qui seraient dans une forme de « romantisation » femmes* non occidentales rurales, des peuples prés coloniaux ou encore des sorcières présentées comme des idéaux types écoféministes. En somme, il s'agit de dépasser tous ces biais propres à notre société afin de rester dans une perspective critique et de « se renouveler au gré des enjeux et contextes » (Burgart Goutal 2021).

2.6 Conclusion

À travers cette dernière partie, il a été possible de comprendre comment cette figure de la sorcière s'insère dans les diverses réflexions écoféministes. Elle permet d'appréhender les enjeux liés aux spiritualités proches de la nature, aux sexualités, à l'automédication en passant par l'expression artistique et autres. Ensuite, selon les explications de certaines auteurices autour de la chasse aux sorcières, ces dernières font office d'incarnation anticapitaliste. En effet, il a été démontré comment l'implantation de ce système économique et politique mortifère pour la planète s'est accompagnée d'un besoin de suppression de ces femmes* incarnant une forme de rébellion. C'est bel et bien tout un système de pratiques et croyances de nos liens à la nature, à nos corps, aux un.e.x.s et aux autres qui en a été bouleversé. Dans la situation de crise environnementale actuelle, il semble primordial de saisir un de ces moments clés de « basculement » afin de définir les contours de la lutte à mener. Certaines écoféministes se sont éprises alors des sorcières pour canaliser cette envie de repenser le paradigme dominant de la modernité et ses implications pour la nature et la société. Cependant, il faut rappeler que ce passé européen prémoderne n'est pas à idéaliser naïvement, mais à replacer dans un contexte sourcé en comprenant aussi l'utilisation militante de certains épisodes historiques. De plus, les explications se sont centrées ici sur l'histoire européenne alors qu'il aurait fallu plus largement prendre en compte la dimension coloniale afin de dépeindre correctement la complexité de l'implantation capitaliste et de ses conséquences sur les femmes* et la

nature ainsi que dans les luttes écoféministes. De même qu'une attention sur la dimension hétéronormée de la nature ou de nos corps aurait mérité d'être soulevée afin d'apporter une autre approche de compréhension de ces enjeux. Néanmoins, « les sorcières » ont été investies d'un projet intersectionnel en réclamant des droits *à* et *pour* la terre, à la santé reproductive et à un vrai projet de justice sociale pour touxte. Et pour ce faire, iels vont défier le système « hétérocispatriarcapitalisme » avec leurs rituels magiques, leurs chants, leurs récits du passé, leurs manifestes, leurs performances artistiques mêlant le corps, la colère, la joie et tout l'espoir possible d'un monde meilleur. C'est donc avec l'aide de ce large corpus théorique que sera examiné ensuite les deux collectifs Witch Bloc Paris et Gang of Witches. Il s'agira alors de mettre en relation les propos avancés par les auteurices de cette revue de littérature avec les données tirées de l'analyse des pratiques, du fonctionnement et des croyances partagées de ces « groupes de sorcières » contemporaines. Ceci permettra de mettre en lumière comment il est possible de faire corroborer ces théories avec deux cas pratiques et ce que cela peut démontrer s'il en va dans un sens ou dans un autre.

3. Méthodologie

3.1 Réflexions sur les méthodes

Sur l'approche de l'analyse de contenu

Afin de conduire cette recherche, la méthode dite de l'analyse de contenu féministe sera choisie pour plusieurs raisons. Premièrement, selon la chercheuse Patricia Lina Leavy, préférer des lunettes féministes pour interroger un sujet d'étude permet de rendre saillant des enjeux de justice sociale qui auraient pu rester inexplorés sinon. Ainsi, il est possible de se poser des questions sur la manière dont sont représentées des minorités ou comment celles-ci sont marginalisées dans certaines productions culturelles. De plus, ces dernières affectent notre vie sociale en termes de normes, de valeurs ou de stratifications et c'est en cela qu'elles jouent un rôle de maintien du *statu quo* ou au contraire qu'elles représentent une forme de résistance aux croyances et habitudes dominantes (Leavy et Hesse-Biber 2006). Ainsi, cette recherche a pour ambition de s'inspirer de cette méthode d'analyse de données mettant en avant un large panel de problématiques sociétales, dont les résultats peuvent avoir pour but l'action sociale. Par ailleurs, précisément pour cette recherche, la notion de « représentation des minorités » pourra être étendue aux représentations de nos relations entre êtres humains et de nature afin d'en saisir, de la même manière, les idées et valeurs qu'on se fait de celle-ci. Ces perceptions vont également renforcer la manière générale dont elle est traitée, soit venir remettre en question ces narratifs afin d'en proposer des nouveaux et c'est en cela qu'il peut être intéressant d'utiliser cette méthode pour concevoir la place de la nature. Finalement, l'intérêt de travailler avec des données qui préexistent à cette recherche permet d'en garantir un gage d'authenticité tout en évitant de « les affecter » avec une méthode plus interactive, précise l'autrice Patricia Lina Leavy (Leavy et Hesse-Biber 2006).

Deuxièmement, l'autrice précise que cette méthodologie peut s'appliquer à plusieurs positions théoriques et différentes approches, incluant l'approche qualitative permettant l'interprétation de documents à travers des catégories d'analyses. Ces méthodes plus interprétatives peuvent, en effet, inclure largement les problématiques des expériences

vécues par les minorités dans le champ académique. Ceci est souligné par la volonté de se détacher de la tradition dominante positiviste et l'approche quantitative qui a été critiquée pour ses biais menant à un manque d'inclusivité (Spierings 2016). C'est pourquoi, une approche qualitative est choisie, car plus appropriée pour la flexibilité qu'elle inclut et à cause de la taille plutôt petite des données ainsi que leur diversité. De plus, son apport en termes « d'analyse en profondeur » permettra de prendre en compte la complexité des cas ou pratiques et du sens qui y est donné (Spierings 2016). Ensuite, des liens entre les faits et les concepts de la littérature seront établis afin d'en dégager des données descriptives d'analyses pertinentes, tout en vérifiant si certaines hypothèses de départ pourront être avérées ou non. Par ailleurs, l'autrice Patricia Lina Leavy précise que l'analyse de contenu féministe s'est aussi intéressée aux épistémologies postmodernes ou poststructuralistes notamment, qui remettent en question la construction même du savoir (Leavy et Hesse-Biber 2006). De fait, il n'y aurait alors pas de « lois fixes » pour cadrer ce genre d'analyse de contenu, mais que cela dépend du but de la recherche, qui peut se porter sur des images, des contenus audiovisuels ou encore sur la technologie ou internet qui présentent toutes sortes de narratifs. C'est donc en ceci que ce prisme de lecture féministe peut alors proposer des stratégies intellectuelles et politiques pour dénoncer le pouvoir, voir le contre balancer et enfin, transformer la société. Bien que, cette recherche n'ait pas nécessairement l'ambition de révolutionner l'entièreté d'un système bien solide, elle a tout de même pour désir de se positionner en donnant une voix à celles, ceux et ce qui est plus souvent invisibilisé.

Sur le champ des humanités numériques

Comme dit précédemment, les données analysées pour ce travail ne seront pas créées à partir d'un terrain ou à la suite d'entretiens, mais seront tirées principalement de certains réseaux sociaux ou sites internet. De fait, il semble pertinent de comprendre comment le champ des humanités numériques tente d'entreprendre des recherches en arborant des lunettes féministes pour appréhender diverses problématiques pouvant faire écho à celles présentées ici. C'est l'engagement que s'est donné le laboratoire de recherche féministe formé en 2017 qCollaborative (Université de Waterloo, Université de Mount Royal et Université d'Illinois Urbana-Champaign) en désirant « *challenging and changing unjust behaviours, such as racism, colonialism, (cis)sexism, homophobia, transphobia, ableism,*

classism, and xenophobia wherever they occur, including in academia, in social justice movements, and in ourselves. » (p. 2-3, Wiens et al. 2020). Ainsi, l'attention est portée sur la capacité socioculturelle à agir des personnes marginalisées au sein des réseaux sociaux et des environnements du quotidien en se concentrant sur les liens entre productions digitales et transformation sociale. La manière dont iels conçoivent leur ligne de recherche se base sur la pensée féministe intersectionnelle et vise l'action dépassant alors le cadre du champ académique. Ce postulat nécessite de prendre en considération les « manifestations de cultures dominantes » telles que la blancheur ou la masculinité cis pour concevoir leurs données et leurs designs de recherches (Wiens et al. 2020). En étant orienté vers la justice sociale, il est question de donner plus de place aux voix, croyances et pratiques souvent écartées du discours dominant.

Pour ce faire, une attention est spécialement portée au niveau de la production des données. En effet, selon ces chercheuses, les injustices souvent subtiles, se trouvent dans « les nuances » des interactions en ligne. C'est pourquoi, lors de la création de données générées par ordinateurs, cela peut donner lieu à une forme de « déshumanisation et décontextualisation de l'expérience humaine » (Wiens et al. 2020). C'est la raison pour laquelle iels désirent incorporer plus significativement les questions plus personnelles, sociales ou éthiques dans leurs recherches. En effet, il serait possible de mieux tenir compte des compréhensions féministes, queer et intersectionnelles dans la collecte et ensuite l'interprétation des données. Ainsi, le choix dans la manière de sélectionner et d'analyser les données de cette recherche sera orienté vers ces objectifs féministes intersectionnels pour les raisons évoquées dans l'article présenté.

Un des projets créés par le qCollaborative se concentre d'ailleurs sur la création d'un compte Instagram (*@aesthetic.resistance*) dont les membres participant à la recherche sont tenus d'alimenter à travers différentes thématiques queer, intersectionnel ou féministes. L'analyse s'est portée sur les ressentis des expériences vécues et des échanges autour de la manière dont gérer le contenu du compte. Bien que les chercheuses admettent que leurs données soient « petites et imprédictibles », elles reflètent tout de même une volonté de résistances face au contenu dominant sur les réseaux sociaux en s'inscrivant comme une pratique de contre-culture à travers le partage d'un certain savoir.

En ce qui concerne ce travail, la méthode ne va pas consister à matérialiser des données, mais va s'inspirer de ces réflexions quant à la possibilité pour les « féministes numériques » de s'imposer dans la sphère publique *en ligne* en remettant en cause les discriminations en son sein.

Sur l'analyse d'images

En plus de ces différentes perspectives soulevées pour appréhender la collecte et l'analyse des données, il en existe un autre aspect qui est directement lié à la nature d'une partie de ces données. Ce sont les enjeux ayant attiré à l'analyse des images qui sont concernés puisque l'esthétisme a une certaine importance pour cette recherche. De fait, le texte méthodologique « *L'analyse de l'image : enjeux et méthode* » de Martine Joly et Jessie Martin apporte une lumière quant à cette problématique. Pour ces autrices, l'intérêt dans ce processus est de trouver ce qu'il y a de signifiant dans un message, dans sa production consciente ou inconsciente, ou dans un processus pédagogique. Ainsi, pour conduire une analyse, il faudrait définir des objectifs permettant la mise en place d'une certaine méthode adéquate. Cependant, l'imagination est aussi primordiale pour interpréter ensuite les messages, bien qu'elle devrait toujours s'appuyer sur des faits admis (Joly et Martin 2021). Pour ce faire, si l'on conçoit l'image comme un langage, il est primordial d'établir sa fonction ainsi que son contexte d'apparition, mais aussi de réception puisque son interprétation est liée aux positions différenciées des spectateurices. Cela donne alors des indices sur le rapport entre sa production et le public ciblé, mais aussi sur l'intérêt socioculturel d'un tel message en tant que « production humaine visant à établir un rapport avec le monde » (Joly et Martin 2021). D'ailleurs, l'analyse des créations artistiques est tout autant sujette à apporter des connaissances à partir aussi de sensations spécifiques lorsqu'elles s'allient avec leur fonction plus esthétique (Joly et Martin 2021).

Sur la comparaison

Finalement, après avoir analysé les données choisies dans leur contexte propre, certains résultats seront comparés dans la discussion, dans une démarche permettant de rendre compte des spécificités et des généralités de ces deux cas. (Vigour 2005). De plus, cette mise en parallèle implique la présence d'une approche interdisciplinaire comprenant une perspective sociohistorique par exemple afin de replacer correctement les objets d'étude

dans leurs contextes spécifiques (Paugam et Van de Velde 2012). Cette démarche pourrait alors assurer une forme de décentration par rapport au premier point de vue et ouvrir alors la voie à de nouvelles interrogations (Seiler 1985).

3.2 Positionnement sur l'objet d'étude

Note sur le positionnement personnel

Les problématiques liées à la situation environnementale ainsi qu'aux revendications féministes me sont particulièrement chères et c'est pourquoi ce travail abordera ces thématiques. En tant que femme cis, blanche et de classe moyenne, ces luttes me concernent bien que j'aie conscience de ma position privilégiée pour les aborder dans ce cadre universitaire. Ensuite, il est évident que ces thématiques doivent être comprises aussi à travers l'impact de la colonisation si l'on veut en saisir toutes les complexités et les ressorts. Cependant, c'est à travers un contexte plutôt occidentalocentré que la problématique de ce travail sera traitée, bien qu'en y incluant au possible les liens externes surtout au colonialisme. Ce choix est dû autant à mes intérêts liés à l'histoire européenne, à des lacunes en termes de connaissances pour d'autres contextes, mais également à des questionnements personnels quant à ma légitimité d'écrire sur ces contextes. Enfin, dans une volonté d'inclusion, « l'écriture inclusive » sera utilisée au maximum. Cependant, dans certains cas, les différent.e.x.s auteurices écrivent de façon binaire en parlant des genres précisément pour rendre compte d'une réalité propre aux personnes perçues comme femme notamment. Ainsi, afin de restituer au plus près les idées et arguments des auteurices cité.e.x.s, cette forme d'écriture binaire sera conservée bien qu'un astérisque sera ajouté afin d'inclure toutes les femmes, trans ou cis.

Positionnement sur l'objet d'étude

Un certain corpus sur la manière de travailler en sociologie précautionnerait qu'en étudiant un phénomène social, il s'agit de garder en tête que celui-ci n'existe pas *par essence*, mais fait l'objet d'une construction. Ainsi, pour « dépasser l'illusion du savoir immédiat » une attention particulière doit être portée à ne pas prendre pour « acquis » les sens communs et aux prénotions, mais de toujours redéfinir et réfléchir les concepts

utilisés (Bourdieu 1968). De plus, ces derniers se doivent aussi d'être historicisés et contextualisés afin d'éviter les anachronismes et les généralisations (Savarèse 2006). L'auteur Gaston Bachelard qualifie de « vigilance épistémologique » la nécessité de faire attention aux préjugés qui nous viennent naturellement. En effet, en tant que « chercheuse » en sciences sociales, je suis « prise » dans mon sujet d'étude dans le sens où j'aurai tendance à peut-être projeter mes propres catégories de pensées et de valeurs sur l'objet en question (Bachelard 1980).

Ainsi vient la question de comprendre comment prendre en compte ces préjugés qui risquent d'affecter la qualité de la recherche. Notre société occidentale étant profondément raciste, sexiste, hétéronormative, validiste, transphobe, classiste ou encore xénophobe, il est probablement impossible de se prétendre intouché ou « déconstruit » par ces multiples préjugés à l'encontre des diverses populations. De fait, il s'agit de prendre en compte cette situation dans laquelle je suis une femme blanche, cis, hétéro, issue de la classe moyenne et que ces biais personnels influencent mes réflexions et capacités de discernement par rapport à un objet d'étude donné. La notion de « savoir situé » peut alors être utilisée afin d'expliquer plus clairement cela. Il s'agit d'un terme conçu par la chercheuse philosophe et biologiste féministe Donna Haraway en 1988 dans son essai *Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and The Privilege of Partial Perspective*. Celui-ci a été développé en réponse au débat épistémologique de la prétendue objectivité scientifique nécessaire à la recherche s'opposant à une forme de relativisme total passablement déresponsabilisant. Ainsi, le savoir-situé vient expliquer qu'il n'est pas possible de se prétendre neutre et que si l'on veut tendre vers une forme d'objectivité, il est alors nécessaire de prendre en considération le lieu et le point de vue de la création du dit savoir. Si toutes visions sont « toujours une question de pouvoir », même de manière implicite, alors il faut comprendre que celles-ci soient situées (Haraway 1988). De fait, cette prétendue neutralité des chercheuses est probablement inatteignable, donc, autant prendre en considération cette position particulière qui est la mienne. Et enfin, cette recherche traite des sujets ayant attiré à l'écologie, au féminisme ou à la justice sociale, thématiques qui me sont chers personnellement et qui m'animent de très fortes émotions, elles-mêmes à prendre en considération aussi pour cette analyse.

Ensuite, le choix des ouvrages cités ne devrait pas être anodin. En sélectionnant les textes pour cette recherche, une attention était accordée au fait qu'il ne s'agisse pas constamment de production de chercheurs hommes cis blancs suffisamment omniprésents dans les références académiques. La thématique du sujet aidant probablement à cela, il m'a été possible de trouver de nombreux ouvrages écrits par des femmes* bien que ces productions semblent pour la plupart fortement ancrées dans un contexte académique occidentale. Cette volonté de diversifier ces références s'est heurtée sans doute à mon manque de connaissances d'auteurices non-occidentales ou aux limites des moteurs de recherches utilisés ou peut être aussi à la blanchité générale du champ académique. Choisir de citer tel ou tel auteurices n'est pas neutre et c'est pourquoi une réflexion a été faite autour de cela, bien qu'à l'échelle de ce travail de mémoire cela n'ait probablement pas beaucoup d'impact.

Finalement, en choisissant d'étudier avec une approche universitaire un sujet tel que l'écoféminisme, quelques questions éthiques peuvent apparaître. D'abord, si plusieurs définitions et manières de faire vivre les écoféminismes coexistent, il faut cependant rappeler ses racines *grassroots* radicales. La question peut alors se poser quant à un risque de « lissage » des thématiques et revendications de ces mouvements à travers son entrée dans l'institutionnalisation universitaire comme le rappelle l'autrice Myriam Bahaffou dans l'introduction de son dernier essai (Bahaffou 2022). C'est pourquoi il est nécessaire d'éviter une dépolitisation des écoféminismes en rappelant sa perspective politique radicale à la mouvance libertaire, décoloniale ou encore spirituelle.

3.3 Description des données

Les données qui vont être étudiées sont de nature distincte entre les deux collectifs qui ont des manières différentes de faire vivre leur militantisme. Ainsi, pour le Witch Bloc Paris il va s'agir de publications sur leurs réseaux sociaux ce qui permet d'accéder à ce qu'ils ont choisi de représenter de leur actions militantes, complété de quelques propos donnés lors d'interviews (pour les magazines Vice ou Manifesto XXI) ou de podcast (La Poudre – Nouvelles Écoutes). Le Gang of Witches étant un collectif artistique, il sera

examiné deux de leurs productions musicales à travers une analyse des paroles ainsi que des clips. Un tour par leur site internet permettra également de donner des informations ainsi que lors d'un interview (pour le magazine Manifesto XXI).

Data Witch Bloc Paris

Concernant le collectif Witch Bloc Paris, trois de leurs « rituels magiques et politiques » ont été choisis pour faire l'objet d'une étude approfondie. Cependant, je n'ai pas assisté à ces derniers et c'est pourquoi les informations ou photos de ces rituels me parviennent par le biais des comptes Instagram et Facebook du collectif. Ainsi, il se rajoute la perspective d'analyse par l'utilisation des réseaux sociaux pour objectifs militants. Dans ces publications, il s'y distingue une partie contextuelle qui rappelle dans quoi s'inscrit l'action et une autre qui présente comment se déroule le rituel. Cette dernière comporte une « incantation » qui a été ou va être prononcée et peut contenir des photos ainsi que des illustrations ou des images. De fait, la communication autour de ces rituels, ainsi que leurs différents contenus feront l'objet d'une analyse textuelle, photographique ou d'illustrations toujours dans le but de répondre à la problématique. De plus, deux de leurs actions « en manifestation » ont été sélectionnées afin d'apporter plus de contenus tout aussi riches en informations sur le collectif.

La première action est expliquée dans une publication Instagram du 6 avril 2018 concernant le lieu féministe et queer « La Mutinerie » menacé de fermer. Afin d'apporter leur aide à ce dernier à leur manière, les militant.e.x.s du Witch Bloc Paris se sont rassemblées le 29 mars 2018 en réalisant un rituel de soutien. Iels ont publié ensuite sur Instagram le 6 avril l'incantation prononcée lors de l'événement et c'est celle-ci qui fera l'objet d'une analyse. Il s'ensuit la publication sur Facebook autour de l'action du 11 novembre 2018 dont le but était de commémorer l'armistice en réalisant un rituel de « bannissement de la peur, de la haine et du capital ». Dans cette publication du 13 novembre 2018, on retrouve un commentaire sur le contexte, une carte expliquant où s'est située « l'action magique » accompagnée d'un symbole ainsi que les photos de l'événement. Enfin, le dernier rituel choisi est celui pour la journée pour les droits des femmes*, le 8 mars 2019. Dans les publications Instagram du 19 et 20 mars 2019 autour

de cette action, on retrouve une mise en contexte, une sorte de manifeste sur les raisons de faire ce rituel, une incantation pour celui-ci, un symbole et des photos. Finalement, deux dernières actions feront aussi l'objet d'un examen. Il s'agit de la présence du Witch Bloc lors de la manifestation du 28 septembre 2017 organisée afin de lutter pour le droit à l'IVG (interruption volontaire de grossesse). Sur leur page Facebook cette fois-ci se trouve un post datant du 28 septembre 2017 qui fait état de la raison de cette mobilisation pour le collectif et appelle à les rejoindre. Ensuite, deux jours plus tard, une série de photos ont été publiées dans lesquelles on y voit les activistes du Witch Bloc vêtues de noir et de chapeaux ainsi que de nombreuses pancartes aux slogans évocateurs. Enfin, la dernière action sera brièvement évoquée, car il y a moins de contenu publié, mais elle est toute de même intéressante. Il s'agit de l'organisation d'une contre-manifestation à la « Marche pour la Vie » qui a eu lieu le 20 janvier 2019 à Paris. Dans une publication Facebook du 21 janvier, iels reviennent sur les incidents de la veille et donnent le lien vers un interview donné à l'occasion qui servira aussi de complément d'information.

Data Gang of Witches

Différentes disciplines artistiques coexistent au sein du collectif dont une section musicale dirigée par les artistiques Sophie Rokh (MC Chaton), Paola Hivelin (W) et Son Of A Pitch (SOAP) (« Gang Of Witches » s. d.). N'ayant pas de formation en histoire ou critique de l'art, les subtilités des impressionnantes œuvres d'art plastiques ou d'art visuel produites par certaines artistes du gang m'échapperaient certainement. C'est pourquoi, en plus de leur présentation formelle sur leur site internet, j'ai choisi de passer à la loupe deux chansons et leur clip vidéo respectif me permettant alors d'en dégager une analyse textuelle des paroles et une analyse visuelle des images des clips. Les paroles et les clips sont intégralement disponibles sur la chaîne Youtube du collectif, ce qui a aussi facilité ce choix.

Ces morceaux choisis sont en premier lieu le single « We are Gang of Witches » et son clip vidéo réalisé par Miika Lommi publié sur la page Youtube du gang le 29 avril 2018. En deuxième temps, le morceau « Patriarchy is Burning » ainsi que son clip toujours signé Miika Lommi, qui paraît le 19 avril 2019 en même temps que l'album au complet. Ces

morceaux seront joués pour la première fois lors du festival « Patriarchy is Burning » organisé par le gang au Palais de Tokyo à Paris durant les 15 et 16 juin 2019.

3.4 Catégories d'analyse

Afin de répondre au mieux aux questions de recherche énoncées plus haut, différentes catégories d'analyse seront retenues à partir de la revue de littérature ainsi que d'une analyse préliminaire des données. Cette démarche conduira à engendrer des données descriptives affinées afin de dessiner plus aisément les contours des réponses théoriques à partir de ces résultats (Leavy et Hesse-Biber 2006). Ainsi, en ce qui concerne la revue de littérature, ces différentes catégories d'analyse paraissent saillantes : la vision de la nature ; la revalorisation des savoirs ; la construction d'un récit collectif ; la spiritualité ; la place de l'intersectionnalité et de la radicalité et enfin ; une esthétique politique propre. Les thématiques qui ressortent en plus de celles citées plus haut à partir d'une première analyse des données sont les suivantes : la position politique vis-à-vis de l'État et le processus artistique comme vecteur de changement social. Ces thématiques s'entrecoupant largement, ces catégories risquent d'être assez poreuses entre elles, mais permettront, je l'espère, une meilleure compréhension de ces enjeux.

4. Contexte de l'étude de cas

4.1 Introduction

Pour commencer, voici une citation tirée de la revue *Sorcières*, fondée en 1976 par Xavière Gauthier, écrivaine, journaliste et universitaire de la Sorbonne, qui désire promouvoir l'écriture et l'art par les femmes* en articulant différentes thématiques sur les liens entre le corps, la langue et la nature (Cambourakis 2019). Ces lignes sont composées par l'écrivaine Chantal Chawaf dans l'édition datant du 3 mai 1976.

« Sorcières : ...comme la farouche indépendance de celles qu'on brûlait vives parce qu'on n'avait pas pu les obliger à renoncer à leur intimité avec l'univers, les obliger à changer de mots, à devenir taries, à oublier les mots murmurants et aqueux d'un monde viscéral et humide où les organes nourriciers se paraient d'images de forêt, de clapotis d'eaux courantes et de roches moussues (...) » (Chawaf dans Cambourakis 2019, p.9)

Depuis, les années 1970 et dans certains milieux « alternatifs », les sorcières peuvent être le porte-étendard d'une certaine vision d'un rapport entre la nature, le vivant et les êtres humains ou plus précisément les femmes*. De fait, comme explicité à travers la revue de littérature de ce travail, cette figure a été investie par des dimensions féministes, mais aussi écologiques s'opposant à la société capitaliste et patriarcale dans laquelle nous vivons. L'appellation « écoféministe » est aussi utilisée par certain.e.s, mais pas partout ni dans tous les endroits. Ce chapitre va alors présenter deux collectifs militants français contemporains qui revendiquent la sorcière comme leur emblème tout en contextualisant les démarches distinctes.

4.2 Contexte social et politique

Le contexte social et politique dans lequel ces collectifs ont vu le jour peut être perçu comme une période de fortes contestations politiques face à différents constats. En effet, si une certaine inquiétude par rapport à la crise environnementale et ses conséquences

importantes sur les populations est présente au moins depuis les années 1970 et la parution du rapport Meadows, ce n'est pas pour autant que les décideurs politiques n'ont agi dans le sens espéré. De fait, alors que le GIEC publie ses rapports d'évaluation inquiétants du climat depuis 1988, même des années plus tard en 2015 durant la COP21, un traité international sur le réchauffement climatique appelé l'« Accord de Paris » a été signé par nombres de dirigeant.e.x.s sans pourtant que celui-ci soit jugé suffisant par les expert.e.x.s sur la question climatique. Ainsi, il en a résulté diverses mobilisations notamment, en France, réclamant une prise en charge forte à la mesure de ces enjeux environnementaux et plus largement d'une remise en question générale du pouvoir étatique. En effet, début 2016, lorsqu'un projet de loi visant à modifier le Code du travail est présenté, une mobilisation importante prend place dans toute la France contre cette « loi Travail ». Ceci conduira à la naissance du mouvement « Nuit debout » qui commença par l'occupation de la place de la République à Paris le 31 mars de cette même année et dont la « convergence des luttes » faisait partie des réflexions premières (Guéguen 2016).

Plus largement, la montée de différents courants extrémistes de droite conservatrice crée alors un besoin de résistance dans différents milieux militants (Bazin 2019). En France, au niveau politique, le Parti Socialiste perd fortement en popularité sous François Hollande et la montée de l'extrême droite est représentée par l'annonce de la candidature de la présidente du Front Nationale, Marine Le Pen à l'élection présidentielle de 2017. L'élection de l'ancien président états-unien ultraconservateur Donald Trump crée aussi un électrochoc pour les mouvements de gauche, féministe, antiraciste ou écologique amenant alors les W.I.T.C.H à se reformer. Il s'agit de collectifs se revendiquant de l'héritage des *Women's International Terrorist Conspiracy from Hell*, dont le premier groupe d'activistes féministes ont opéré durant la fin des années 1960 aux États-Unis (Schweigert 2018).

Ensuite, après l'élection d'Emmanuel Macron en mai 2017, celui-ci signera définitivement la nouvelle réforme du Code du Travail, ce qui relancera un élan de mobilisations durant l'automne 2017, à partir duquel naîtra d'ailleurs le collectif Witch Bloc Paris (Bard 2020). C'est aussi durant cet automne que le mouvement #MeToo né aux États-Unis, traverse l'Atlantique pour devenir #BalanceTonPorc en France en ouvrant la voie à de très nombreux témoignages de victimes d'agressions sexuelles. Si

ces accusations visaient d'abord des personnalités publiques, elles ont aussi permis de parler plus largement de violences sexuelles dans différents espaces et de mettre en avant des revendications féministes (Lamy 2022). Ce climat de revendications sociales va peu de temps après être le terreau du mouvement dit des « Gilets Jaunes » manifestant dès octobre 2018 premièrement contre la montée du prix du carburant, mais dont les sujets de débats se sont finalement étendus bien au-delà de cette thématique (Blavier 2021). Une des réponses du gouvernement d'Emmanuel Macron, pour donner suite aux revendications de ce mouvement, a été d'organiser un le Grand débat national afin de faire entendre les citoyen.e.x.s sur diverses thématiques, allant de la transition écologique à des questions sur la démocratie. Il en a résulté notamment la mise en place d'une Convention Citoyenne pour le climat en octobre 2019 afin de définir des mesures écologiques sur base de discussions éclairées entre des volontaires tirés au sort. Sauf que, aucune des mesures proposées n'a été adoptée telle quelle, ainsi, cette pâle imitation de démocratie participative en a déçu plus d'un.e.x.s (Gaborit 2022) et a peut-être renforcé l'idée que la rue restait le meilleur moyen pour faire bouger les lignes. Enfin, dans la même année, le mouvement étudiant pour le climat (appelé originellement « Fridays For Future ») voit le jour afin de dénoncer l'inaction politique en matière de mesures de protection de notre environnement (Fridays For Future s. d.). Celui-ci prendra réellement son essor en 2019 avec de très nombreuses manifestations à travers le monde, mais sera largement ralenti par la pandémie du Covid19. Enfin, le mouvement écologique et social parfois qualifié de radical, « Extinction Rebellion » est aussi né en 2018 au Royaume-Uni dans cette même impulsion de dénoncer la non-prise en compte de l'urgence climatique par nos gouvernements tout en prônant la désobéissance civile non violente pour ce faire (« Extinction Rebellion UK » s. d.). Pour terminer sur sol français, on peut citer aussi l'expérience de la ZAD (zone à défendre) de Notre-Dame-des-Landes qui débute dès 2011 lorsqu'en Loire-Aquitaine, un petit groupe militant.e.x.s se rassemblent là où doit se construire un aéroport afin de s'opposer au projet. Ce rassemblement va finalement se muer en un vrai lieu de vie pour ces nombreu.ses.x zadistes dans lequel plusieurs activités respectueuses de l'environnement et artistiques coexisteront ainsi que de multiples discussions politiques sur des manières de vivre et penser des alternatives (Pruvost 2017). La grande vague d'expulsion en 2018 a aussi marqué les esprits par la violence des forces de l'ordre.

Finalement, on peut également prendre en considération la création de la collection « Sorcières » en 2015 aux éditions Cambourakis qui a permis la diffusion d'ouvrages entre théories et pratiques de divers espaces de résistance (Berrard 2021). Ce sera notamment le cas de l'ouvrage *Dreaming the Dark : Magic, Sex and Politics* écrit par la militante sorcière Starhawk qui se fera re-connaître en France par sa réédition en 2015 aux éditions Cambourakis. La sortie en 2016 de « Reclaim », une ontologie écoféministe proposée par Émilie Hache, semble avoir également contribué à la mise en avant de l'importance de ces questionnements. Le fort regain d'intérêt pour la figure de la sorcière dans le contexte français est également dû à la parution de l'essai de l'autrice Mona Chollet *Sorcières : La puissance invaincue des femmes* sorti en 2018. De plus, il faut mentionner également l'influence de l'essai politique *Caliban and the Witch, the Body and Primitive Accumulation* paru en 2004 sous la plume de l'autrice états-unienne Silvia Federici et surtout dans ce contexte sa traduction française datant de 2014. De la même autrice, on peut citer aussi un autre de ces ouvrages qui reprend les thématiques du précédent : *Witches, Witch-Hunting, and Women* paru en 2018.

C'est dans ce contexte de forte remise en question du pouvoir et autour des enjeux liés autant au féminisme, qu'à l'écologie ou à de multiples luttes sociales qu'est né le collectif Witch Bloc Paris en 2017 en lien également avec la résurgence des W.I.T.C.H. contemporaines états-uniennes. Pour ce qui est du Gang of Witches, les préoccupations liées à l'urgence de la crise environnementale sont au cœur des questionnement du collectif et plus fondamentalement toute remise en question radicale de l'ordre établi (Bazin 2019). De plus, il existe d'autres artistes qui utilisent des « pratiques spirituelles » dans leurs médiums comme la plasticienne et vidéaste française « inspirée par les sorcières » Camille Ducellier qui a participé à un podcast du Gang of Witches. Enfin, de par l'implantation en partie du gang artistique à Ibiza, on pourrait aussi supposer la possible influence du collectif espagnol basé à Barcelone, Quimera Rosa. Ce dernier a créé en 2014 des œuvres – performances appelées *Akelarre cyborg* qui revisitent notamment les Sabbats de sorcières et leurs symboliques (Quimera Rosa s. d.).

4.3 Witch Bloc Paris

Le collectif Witch Bloc Paris qui a existé entre 2017 et 2019, se définit comme une organisation politique de « sorcières féministes, radicales et en colère » fonctionnant en « anonyme, non-mixité meufs et queers » (« witchbloctparis » s. d.). Que ce soit en interview ou alors directement sur leurs réseaux sociaux, ces militant.e.x.s définissent leur lutte comme « intersectionnelle » qu’iels expliquent comme suit dans un entretien pour le magazine queer et féministe Manifesto XXI : « *À notre niveau, cela veut dire penser les différents axes de lutte comme interconnectés, et donc les prendre en compte selon leurs différents aspects et pas seulement selon la façon dont nos membres les perçoivent ou les vivent individuellement.* » (Manifesto XXI 2018). Pour elleux, il s’agit de sortir d’un féminisme « blanc et bourgeois » qui ne peut pas prendre en considération tous les débats sociétaux en défendant une soi-disant « expérience féminine universelle » (Manifesto XXI 2018). C’est pourquoi l’activisme du Witch Bloc se concentre autour de plusieurs enjeux de justice sociale, en allant manifester pour soutenir les droits des personnes trans et intersexes ou pour soutenir le collectif « La vérité pour Adama » afin de dénoncer le racisme et les violences de l’État français (« Witch Bloc Paname » s. d.). Iels ont également créé à une action directe afin de dénoncer la criminalisation des travailleuses du sexe ou encore participé à des manifestations pro-avortement ou contre le nucléaire lors du « Week-end antinucléaire et féministe » à Bure (« Witch Bloc Paname » s. d.). De plus, iels incorporent certaines pratiques ou symboliques « occultes » dans leur militantisme à travers l’utilisation de rituels ou dans leur slogans évocateurs.

La base de ce groupe est constituée de personnes militantes anciennement engagées dans différents autres collectifs qui ne supportaient plus les « pratiques virilistes » présentes en leur sein et qui ont donc décidé de les quitter se retrouver en non-mixité sans hommes cisgenres (comprenant les personnes assignées hommes à la naissance et s’identifiant avec ce genre). C’est ensuite avec la manifestation du 12 septembre 2017 contre la Loi Travail qu’un événement Facebook a été créé afin de rassembler un bloc en non-mixité et plus précisément un « witch bloc ». L’ampleur de cette mobilisation a encouragé les organisateurices à se rassembler sur les réseaux sociaux et de lancer différentes autres actions. La non-mixité choisie a apparemment joué un rôle important dans son succès, en

effet, les militant.e.x.s ont pu exprimer leur besoin d'un espace collectif de lutte sans homme cisgenre. Ainsi, cette importance réside dans le fait de pouvoir s'exprimer sans que leur parole soit rediscutée continuellement tout en permettant de « *se concentrer sur du concret, entre concerné.e.s, sans avoir à expliquer, détailler ou justifier les raisons et l'importance de telle ou telle lutte.* » (Manifesto XXI 2018). Cette posture s'accompagne aussi de celle de l'intersectionnalité au sein du groupe. Cela signifie pour iels de prendre en compte les différentes oppressions que peuvent vivre les membres du collectif (racisme, transphobie, validisme etc.), mais également de les considérer comme interconnectées. De fait, cela va de pair avec une écoute attentive des vécus de chacun.e.x.s et de la mise en discussion de nombreux sujets tout en affirmant l'abolition du système patriarcal capitaliste pour touxte.

Enfin, le rapport à la sorcellerie est également majeur dans l'identité et le fonctionnement du collectif Witch Bloc Paris. Ce dernier revendique s'être inspiré directement des différents groupes de W.I.T.C.H états-uniens sans être en lien avec ceux-ci pour autant. Sous l'appellation de *Women's International Troublemaker Conspiracy from Hell*, plusieurs militant.e.x.s se sont réunies à l'issue de l'élection présidentielle de Donald Trump en 2016 pour dénoncer celle-ci et tout ce qu'elle représentait (Schweigert 2018). Ces collectifs se sont (re)formés dans plusieurs grandes villes que ce soit Portland, Boston ou Chicago en utilisant l'iconographie de la sorcière tout en se revendiquant du même militantisme intersectionnel. Cette inspiration pour cette forme de lutte date même des années 1960. En effet, il débuta avec le groupe d'activistes W.I.T.C.H (*Women's International Terrorist Conspiracy from Hell*) qui se réunit à New York lors de la nuit d'Halloween de 1968 habillées en sorcières afin de jeter des sorts au secteur boursier de Wall Street. Constitué en différents « coven », terme qui peut signifier une « réunion de sorcières », ces activistes préparaient des actions politiques souvent théâtrales afin de dénoncer principalement le rôle du capitalisme dans l'oppression des femmes* et plus largement de la classe ouvrière (Sollée 2017). Ainsi, l'utilisation de la figure de la sorcière est centrale pour plusieurs raisons, elle s'inscrit comme symbole de lutte, mais également dans une manière bien particulière de pratiquer cette lutte. En effet, pour le collectif Witch Bloc Paris, la sorcière représente directement un emblème allant à l'encontre du système hétéro-patriarcale-capitaliste en précisant que « *à travers les âges, les femmes qui étaient savantes, notamment en médecine naturelle, ou simplement indépendantes des hommes*

étaient qualifiées de “sorcières” et chassées, torturées, tuées. Nous réclamons donc ce titre pour montrer l’existence de nos luttes et notre détermination à les mener. » (Manifesto XXI 2018). Ensuite, certaines pratiques de sorcellerie viennent s’inscrire directement dans les actions menées par le bloc. Si certains membres se disent effectivement appartenir à certaines mouvances spirituelles, ce n’est pas le cas pour toute au sein du groupe et pourtant des pratiques sont réappropriées pour servir leur démarche militante. Ainsi, l’utilisation de rituels est très présente dans leur mode d’action principalement présent par les manifestations. En effet, dans leur militantisme, iels mettent en avant la lutte comme étant aussi importante que la théorisation, si ce n’est plus. Justement, pour iels, une manifestation n’est rien d’autre qu’un rituel où l’on se rassemble pour affirmer ce en quoi nous croyons et le dire ensemble en se donnant de la force (Nouvelles Écoutes s. d.). Cela permet aussi de rejeter ce qui s’apparente à « la raison » ou « la science » telle que formulée par le système patriarcal blanc bourgeois et selon un.e militant.e.x, il y a alors valorisation des savoirs et pratiques transmises par des personnes queers ou encore à travers des traditions anciennes précoloniales (Nouvelles Écoutes s. d.). Cependant, cette dernière dimension étant peut-être plus proche des pratiques personnelles de ce.tte activiste et n’a pas apparue distinctement dans les recherches à ce sujet.

Ensuite, lors d’un entretien donné pour le podcast « La Poudre » qui date du 7 mars 2019, les militant.e.x.s ont expliqué s’être retrouvée le 11 novembre 2018 afin de réaliser un rituel destiné à nuire les dirigeants politiques tels que Donald Trump en visite à Paris pour la commémoration de l’armistice (Nouvelles Écoutes s. d.). Ce rituel-politique réalisé par le collectif, qui fera d’ailleurs l’objet d’une analyse plus précise dans la suite de ce travail, s’est fait en différents endroits précis de la ville en amont d’une autre manifestation Place République. Ainsi, toujours dans l’entretien, les participant.e.x.s expliquent qu’avoir prodigué ce rituel leur a permis de se donner du courage, toute.vé.e.x.s de noir avec de grands chapeaux pointus debout en cercle en invoquant les esprits de la Terre pour maudire notamment l’ancien président états-unien (Nouvelles Écoutes s. d.). Ensuite, lors des manifestations de rue, cette iconographie de sorcière est toujours bien présente et se fait remarquer également par les pancartes ou slogans.

L'inspiration des W.I.T.C.H. états-uniennes est affirmée par le Witch Bloc Paris (Manifesto XXI 2018) et se retrouve alors directement dans les modes d'action avec l'utilisation des rituels notamment, mais aussi à travers plusieurs thématiques de justice sociale. Quelques membres du collectif ont notamment participé à l'événement écoféministe de la marche à Bure contre le nucléaire organisé par les Bombes Atomiques. Iels ont également marché au côté de Act Up-Paris afin de porter la lutte contre le SIDA associé encore aux personnes marginales ou encore au rassemblement pour demander la PMA (procréation médicalement assistée) pour touxte. Iels ont également participé à un festival « Sorcière et militance » en Belgique autour de la sorcellerie politique en animant un atelier autour de la création d'un groupe militant. Ainsi, iels ont soutenu bon nombre de collectifs ou associations luttant pour le droit à l'avortement, pour les droits des personnes trans et intersexes, pour les droits des TDS ou encore en soutien aux personnes migrantes et bien d'autres. Cependant, iels rappellent les moqueries reçues de la part des milieux militants de gauches plus traditionnels qu'iels définissent généralement comme assez masculinistes (Nouvelles Écoutes s. d.). Iels expliquent que ces derniers les qualifient de « bien mignonnes » avec leurs rituels et que « cela ne sert à rien du tout ». Cependant, pour ces activistes, ces pratiques sont essentielles dans leur combat féministe. En effet, iels ne disent pas forcément qu'il s'agit « d'y croire » à cette magie, mais simplement que se retrouver ensemble leur donne une force inestimée en redonnant espoir dans la lutte, que cela permet d'exprimer ses émotions ainsi que d'éclaircir les intentions désirées pour l'action (Nouvelles Écoutes s. d.). Il n'est donc pas surprenant d'imaginer comment certains milieux « plus masculins » peuvent se railler d'accorder de l'importance aux émotions et à la nécessité de créer du commun à travers des récits et pratiques empouvoirantes propres aux personnes appartenant aux différentes minorités. De plus, même au sein des milieux féministes, de la suspicion peut exister à l'encontre des approches spirituelles par crainte d'essentialisme (Berrard 2021).

4.4 Gang of Witches

Les fondatrices du collectif Paola Hivelin et Sophie Rokh, définissent leur projet comme ceci : « *Gang Of Witches, ovni artistique et écoféministe, voit le jour en 2016. Ce projet*

à géométrie variable a pour objectif d'établir un espace safe de création, d'échange, de réflexion et d'initiation, d'où surgissent des propositions singulières, fertiles, puissantes, engagées. » (« Gang Of Witches - Art gang, Ecofeminist » s. d.) Les activités multiples de cet art-gang sont complètement auto-produites afin de garantir une place centrale à leurs engagements tout en se soustrayant un peu plus au système capitaliste et patriarcal des contraintes de production (Le Dantec 2021). Il s'agit de l'organisation d'événements, le premier qui date de 2017 s'intitule « Objectif Lune » et veut mettre en avant certaines valeurs écoféministes par le biais du symbole de la Lune qu'ils associent au féminin et à l'inconscient. La seconde édition se nomme « Venus' Revolution » et désire célébrer « une féminité puissante, singulière et affranchie du sexe biologique » tout en parlant de l'urgence écologique et des désastres du capitalisme. Enfin, la dernière édition de 2019 « Patriarchy is burning » sous forme d'un festival pluridisciplinaire s'est tenue au Parlais de Tokyo et a réuni plusieurs artistes qui ont « envoyé le patriarcat au bûcher ». Une section musicale existe aussi et a présenté son album « Patriarchy is burning » à l'occasion du festival du même nom. L'édition de livres fait également partie de leur activité, ceux-ci sont nommés « ouvrage précieux » et sont disponibles gratuitement sur leur site sous forme dématérialisée afin de minimiser leur impact CO2. Enfin, ils produisent aussi deux podcasts depuis Paris et Ibiza enregistrés à chaque pleine lune autour de diverses réflexions sociétales sur la construction d'autres modes de vie ou sur la création propre à chacun.e.x.s. Les artistes de Gang of Witches disent être « à de rares exceptions près, de femmes ou de personnes non-binaires » dont les profils artistiques qui varient largement sont issus des arts visuels, de la musique, de la danse, performance, écriture ou encore du journalisme (« Gang Of Witches » s. d.). Ils disent se rassembler dans le « sanctuaire » appelé « Le Coven » qui est un lieu de résidence artistique au cœur d'une forêt de pins à Ibiza. Le terme *coven* désigne une assemblée de sorcières et s'y prête bien pour accueillir les « sabbats artistiques » mettant à l'honneur la co-création sur une semaine en étant pensé « comme un rituel et visant à créer de nouveaux imaginaires. » (« Gang Of Witches » s. d.) Le lieu est également investi des valeurs écoresponsables du groupe qui désire allier mode de vie et activisme. En effet, ils y pratiquent la permaculture qui leur fournit plus de la moitié de leur nourriture, composent, recyclent, récupèrent l'eau de pluie, s'approvisionnent totalement en énergie solaire l'été ou encore ont élaboré une pharmacopée locale (ouvrage qui rassemble des informations sur l'usage de plantes à usage thérapeutique, mais aussi d'origine animale ou minérale). Le gang et

leurs douze chats y vivent alors au gré des saisons, des créations artistiques ou de diverses pratiques spirituelles.

La volonté derrière ce projet est « d'interroger les rouages de nos sociétés patriarcales et anthropocentrées » ainsi, le qualificatif d'écoféministe est directement revendiqué par le collectif pour aborder ces thématiques que ce soit sous l'angle de l'humour, de la révolte, de la résistance ou de la résilience. Ensuite, iels revendiquent la figure de la sorcière pour les raisons suivantes : « *L'image de la sorcière, savante, indépendante et puissante, souvent crainte, parfois moquée, toujours auréolée de mystère et maîtresse de son identité, est un marqueur de la place des femmes dans la société et des enjeux de chaque époque. Elle est, depuis les années 1960, une icône féministe, écologiste, anticapitaliste, et le symbole idéal pour notre gang.* » (« Gang Of Witches » s. d.) Une approche intersectionnelle est alors également revendiquée à partir de cette figure. Celle-ci permet de faire référence à l'imaginaire de la chasse aux sorcières et à une volonté de réparation en justice pour ce qui a été commis, mais également de convoquer un certain rapport à la « Terre mère » à travers les revendications écoféministes (Naessens 2020). De plus, pour un collectif artistique, l'aspect de communication visuelle est important et de fait, l'iconographie sorcier foisonne de symboles et mythologies à utiliser. En effet, des éléments archétypes de la sorcière se retrouvent dans certaines pièces artistiques, que ce soit des allusions directes à la *Wicca* (mouvance religieuse fondée sur d'anciennes croyances païennes) ou encore l'utilisation d'une esthétique gothique à travers l'utilisation du sang, du feu ou encore de la forêt (Chauvet 2022). En plus d'une certaine esthétique, plusieurs thématiques sociétales sont abordées par ce prisme-là. Par exemple, l'autrice Émeline Chauvet en parle ainsi : « *Les clichés sur fond noir de cette vieille sorcière majestueuse et puissante entendent annihiler le binarisme des contes de fées qui opposent systématiquement jeune femme belle et vieille sorcière laide et dénoncer la peur de vieillir, moyen d'enrichissement de la société capitaliste.* » (p.4, Chauvet 2022). Leur projet autant artistique que politique serait de réinvestir d'autres manières de concevoir le monde et toutes les relations que nous tissons à partir du potentiel fictionnel que proposent ces formes de spiritualités. Ainsi, par l'utilisation de symboles, musiques ou paillettes, iels désirent révéler des choses appartenant plutôt à l'ordre de l'invisible et c'est en ceci que « l'art écoféministe » propose d'élargir les horizons pour « voir autre » (Chauvet 2022).

5. Analyse des données et discussion

Comme explicité dans la partie méthodologique, les données analysées sont de nature différente entre les deux collectifs. Pour le Witch Bloc Paris, il va s'agir de leurs activités militantes à travers la publication de celles-ci sur Instagram ou Facebook, tandis que pour Gang of Witches, leurs productions artistiques seront directement examinées. Il sera traité en premier lieu les données du groupe militant puis celles du gang artistique. Ce qui va suivre sera l'analyse de ces données agencées selon différentes catégories d'analyses, définies majoritairement à l'aide de la revue de littérature.

5.1 Analyse des données : Witch Bloc Paris

Avant de se lancer directement dans l'analyse, certains des éléments des données seront décrits afin d'en prendre toute la mesure lors de la prochaine partie. Les images utilisées ici proviennent des comptes Instagram (« witchbloccparis » s. d.) ou Facebook (« Witch Bloc Paname » s. d.) du Witch Bloc Paris.

Le logo

Pour commencer, il sera décrit le logo du groupe qui présente un intérêt certain. Ainsi, il est composé de différentes symboliques identifiables, bien qu'il ne soit pas certain qu'il s'agisse forcément du sens qu'en donne le collectif. Cependant, le « A » majuscule entouré d'un cercle représente l'anarchisme, identité politique dont le collectif se revendique. De plus, ce « A » accolé d'une petite « croix » en bas symbolise l'anarcho-féminisme, ici sous une forme plus inclusive qui représente une pluralité d'identités de genre. Enfin, on voit aussi deux lunes de chaque côté qui forment avec le cercle du milieu le symbole des triples lunes, croissante, pleine et décroissante. Cette imagerie renvoi aux trois phases de la lune, un symbole « de sorcellerie » qu'on



retrouve dans les spiritualités wicca ou néopaïenne et qui selon l'écrivaine sorcière Starhawk, signifie les trois formes de la Déesse, à savoir « vierge, mère et aînée » représentant le cycle de la naissance, de la vie et de la mort (Starhawk 1989). Il n'y a ni dogme ni science exacte dans ces spiritualités, du moins on peut imaginer qu'une partie de cette symbolique a voulu être transmise ici.

Les actions-rituels

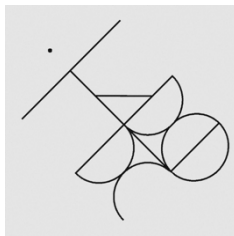


Sur leur compte Facebook, le collectif publie le 13 novembre 2018 une série d'images et photos sur leur rituel effectué le 11 novembre 2018. Cette journée marquait la commémoration des cent ans de l'Armistice de la Grande Guerre, cependant, pour les sorcières du Witch Bloc, il s'agit d'une belle hypocrisie. C'est pourquoi iels désiraient rendre hommage à cette date à leur façon

en réalisant (de façon anonyme) des rituels de « bannissement » de la Peur, la Haine et du Capital. Iels ont alors annoncé sur leurs réseaux sociaux avoir choisi cinq lieux précis dans Paris pour réaliser leurs actions puisqu'une fois ces points reliés les uns aux autres, ils forment une étoile à cinq branches reliées par un cercle. Iels la nomment « pentacle » et ce



rituel a pour but « d'enfermer ses cibles » à l'intérieur, les cibles étant les chef.fe.s d'État. Pour Starhawk, le pentacle symbolise « *the prime symbol of the Craft. A five-pointed star with one point up, set within the circle of the full moon* » (p.74, Starhawk 1989). Les quatre éléments eau-feu-terre-air pourraient aussi être représentés par les pointes du pentacle avec celle du haut qui serait « l'essence » ou « l'esprit ». Il pourrait aussi représenter le corps humain ou les cinq sens (Starhawk 1989). Ensuite, iels partagent aussi



« *sigil* signifiant « Les tyrans et les oppresseurs » seront vaincus* » utilisé pour chaque rituel et mis à disposition sur les réseaux sociaux. L'astérisque du *sigil* renvoie à une page Wikipédia, il s'agit alors du sens qu'iels en font, donc d'une : « *figure graphique qui représente, en magie, un être ou une intention magique* » (« Sigil » 2021).

Ensuite, le 19 et 20 mars 2019, le Witch Bloc publie sur son compte Instagram les images entourant leur dernière action-rituel du 8 mars pour la journée des droits des femmes*.



Tout en dénonçant l'utilisation politique ou marketing de cette journée, le Witch Bloc explique avoir organisé un rituel pour « bannir les oppressions », affirmer leur « gratitude par rapport à leur prédécesseur.e.s » et demander « protection » pour toutes les personnes qui luttent. Ils ont aussi publié une série de photos sur lesquelles on peut voir une sorcière tracer une délimitation autour des participant.e.x.s avec du sel utilisé probablement pour « purifier » ou « protéger » un lieu consacré (Starhawk 1989). Des bougies blanches sont posées sur le sol, il semble en avoir une par personne. Par terre, il y a aussi un dessin de *sigil* avec au centre un bol dans lequel quelque chose brûle, il s'agit de papiers sur lesquels ont été inscrites les « oppressions » qui brûlent tour à tour. Sur une autre photo, on peut voir le bol, des bâtons d'encens (qui ont pu jouer un rôle de « purification » aussi) ainsi qu'une fiole en verre, qui contient peut-être de l'eau afin de rassembler les éléments naturels : eau, feu (bougie), air (encens) et de la terre. Pour terminer, on remarque aussi la présence de quelques badauds qui ont l'air intrigués ou amusés de la scène. Deux personnes semblent filmer ou prendre en photos les sorcières, difficile de juger s'il s'agit d'ami.e.x.s ou de spectateurices qui passaient par là.



Les manifestations

Le Witch Bloc a participé à une manifestation (toujours en étant anonyme) du 28 septembre 2017 ayant pour but de défendre le droit à l'IVG (interruption volontaire de grossesse) et ont publié sur leur page Facebook les images et leur position autour de cet événement le même jour. Ils y rappellent d'abord la fragilité du droit à l'IVG même dans un pays qualifié de « progressiste » comme la France pour ensuite dénoncer une forme d'instrumentalisation de la question par les institutions. Ensuite, sur les photos prises lors

de la manifestation, on peut lire de nombreux slogans faisant référence aux thématiques liées directement à l'avortement ou au patriarcat, mais avec une « touche sorcière ». Par exemple, on retrouve sur cette photo la banderole de tête du bloc : *Macron au chaudron* avec un



dessin à droite composé d'une étoile à cinq branches (ou pentagramme), un chaudron et au centre le jeu de mots *Acabadabra* qui est composé de l'expression « Acab » qui signifie « *All cops are bastards* », célèbre slogan anti-police, accolé à la formule magique des contes de fées « Abracadabra ». Entre autres diverses pancartes aux titres évocateurs, on peut constater la présence des couleurs dominantes du noir et du violet, symbolisant à



la fois le féminisme, l'anarcho-féminisme et l'iconographie sorcière dominée par les teintes noires. Dans le cortège, iels semblent former un bloc « soudé » puis se positionnent bien en vue, vraisemblablement au bien du « Monument à la République » sur la place de la République à Paris.

Cela les rend bien visibles pour déclamer à l'aide d'un mégaphone, un texte qui semble être celui publié sur leurs réseaux sociaux qui fait état de leur positionnement sur l'appropriation de cette thématique par ce qu'ils appellent « le féminisme d'État ». La seconde mobilisation en rue est celle du 20 janvier 2019 qui est en fait une contre-manifestation d'opposition à la « Marche pour la Vie ». Dans une publication du 21 janvier 2019, iels reviennent sur les incidents de l'événement, à savoir une présence policière musclée qui les a empêchés de s'approcher de la marche. Iels ont aussi épinglé dans cette publication un article du magazine *Vice* pour lequel iels ont donné un bref interview sur cette action, il m'a semblé qu'il était possible d'en user.



Photo : Gaëlle Matata pour Vice FR

Analyse des données

Dans cette partie, les données présentées plus haut vont être reprises et agencées à travers différentes catégories d'analyse, et à l'aide de la revue de la littérature ainsi que quelques éléments de contexte puisés dans les différents interviews qu'a donnés le Witch Bloc Paris. Cette partie permettra alors de faire écho aux hypothèses de bases et à la question de recherche de ce travail qui, pour rappel, se formule ainsi :

Quelles sont les relations entre la réappropriation de la figure de la sorcière dans le contexte militant et artistique français et la remise en question de la vision dominante de la nature ainsi qu'à l'ordre économique et politique ?

5.1.1 *La vision de la Nature*

Lors des trois rituels-politiques effectués par le Witch Bloc, par deux fois au début de leur incantation, iels font appel aux pouvoirs de « forces supérieures » directement en lien avec une certaine conception de la nature. En invoquant les « *esprits protecteurs de la Terre* » ou en remerciant les « *gardiens et gardiennes de la Terre* », on peut supposer une certaine vision animiste de la nature. Selon l'écrivaine Starhawk, pour les populations rurales prémodernes en Europe, ce genre de conception conférait un sentiment de « pouvoirs magiques » sur les actions en cours (Starhawk 2015). De plus, en commençant l'incantation par appeler au « pouvoir de la croissante Lune » peut faire penser à la vision d'un « monde unique » dans lequel « tout agit sur tout » entre humain et non-humain (Thomas 1985). Les auteurices Swaton et Bourg parlent même « d'interpénétration des mondes » en évoquant une vision de la nature prémoderne dont on peut retrouver quelques traces ici lorsque ces sorcières invoquent « la Lune », « la Lumière » ou « l'Univers » afin de répondre à leurs demandes (Bourg et Swaton 2021). De plus, en plaçant côte à côte « *la Terre et ses habitant-e-s* » ou « *pour le plus grand bien de la Terre, de l'Humanité, des règnes végétal et animal, en harmonie avec l'Univers* », il semble qu'il y ait une volonté de placer ensemble la lutte pour la protection des êtres humains et des êtres non-humains. De fait, cela paraît refléter une vision un peu plus

organique de ces rapports, sans qu'il y ait pour autant, une affirmation catégorique de « dépasser » le dualisme être humain / nature présent de façon dominante dans notre société occidentale (Merchant 1983). Ainsi, désirer « *l'harmonie avec l'Univers* » peut faire penser à une conception holistique des rapports entre humains et non-humains à l'intérieur même d'un écosystème « à l'équilibre ». Jusqu'à présent, la vision de la nature qui ressort est liée à son aspect spirituel (qui sera développé plus amplement après) ou magique ainsi qu'à une perception assez organique s'opposant à une forme de « rationalisation » de la nature. De plus, deux autres éléments peuvent encore apporter quelques clés d'analyse. Il s'agit premièrement de la pancarte « *Mon utérus est une ZAD* » qui semblait assez intéressante. En effet, une « zone à défendre » implique la défense d'une parcelle de territoire que l'on ne veut pas voir céder à un projet de construction capitaliste ou étatique, souvent pour des raisons de conservation écologique. Pour ce qui est de l'utérus, face à la « Marche pour la vie » (entre beaucoup d'autres...) qui voudrait légiférer les droits des personnes à l'utiliser comme bon leur semble, cette partie du corps représente aussi une « zone à défendre » à sa façon. Cette manifestation rappelle que les droits à disposer de son corps ne sont jamais acquis et le parallèle entre la ZAD et l'utérus semble tout à fait à propos. De plus, ce slogan semble s'inscrire dans une perspective écoféministe qui verrait l'association entre l'accapuration du corps des femmes* et des territoires naturels par la même main patriarcale capitaliste exploitante. Finalement, il s'agit plus d'un détail, mais la présence d'un dessin de chat noir sur une des pancartes permet une dernière note sur le sujet. En effet, ce symbole félin fait écho aux « familiers acoquinés avec le Diable » que les « chasseurs de sorcières » du XVIème voyaient en la présence d'animaux de compagnie. Quand les normes sociétales voulaient imposer une distanciation avec sa « nature bestiale », apprécier le contact des animaux devient suspect et cela aurait alors contribué aux dénonciations des sorcières comme bestiales et donc plus proche du Diable (Federici 2018). Finalement, pour revenir aux corps, le fait de revendiquer une sexualité propre et donc de pouvoir avorter, a conduit à incriminer les sorcières de l'époque, car placées trop proche d'une forme de « bestialité » jugée inférieure et dangereuse (Federici 2018). Cependant, réclamer à coups de pancartes, le droit de disposer de son corps afin de jouir de sa sexualité pour soi-même (ou de l'argent !) reviendrait alors à prôner un autre rapport au corps et à ce qui est considéré comme une « part d'animalité » (Bahaffou 2022). Selon cette autrice, renverser le système « hétérocispatriarcapitaliste » est tout à fait faisable à travers cette manière de se

lier au monde par le plaisir qui peut exister en dehors de la sphère patriarcale. Les sorcières du Witch Bloc prônent ce genre de rapports là et c'est en cela que leur activisme pourrait s'inscrire dans une perspective écoféministe.

5.1.2 *La spiritualité*

Pour commencer, si les membres du Witch Bloc se disent « sorcières », toutes ne pratiquent pas nécessairement les « sciences occultes » en dehors de leur activisme comme le révèle une activiste dans un interview pour le magazine Manifesto XXI. Elle explique que ses pratiques magiques sont diverses et variées, puisent dans différentes religions et servent surtout une forme « réappropriation du pouvoir » (Manifesto XXI 2018). Ainsi, le collectif explique dans un texte qui fait office de manifeste « *Nous utilisons le rituel comme performance politique et spirituelle* ». De fait, on peut considérer que les liens aux spiritualités se concentrent passablement autour de ces rituels que le Witch Bloc prodigue à des fins précises. Comme il a été démontré dans la partie précédente, les aspects « spirituels » qui sont conviés peuvent prendre la forme « d'esprits protecteurs de la Terre » ou de « gardiens et gardiennes de la Terre ». Ces derniers sont appelés afin de donner force, protection et courage aux sorcières et à ceux qu'elles en jugent méritant. De plus, « l'Univers » est aussi remercié pour ce qu'il leur a apporté, représentant une sorte de « force holistique ». En plus de ces esprits protecteurs, des « ancêtres de lutte » depuis longtemps décédés ont été remerciés durant un rituel en ces termes notamment « *Nous remercions ceux dont la chair est partie, mais que nous continuerons à faire vivre* ». Ensuite, que ce soit pour ces ancêtres ou les gardiens de la Terre, les sorcières s'adressent avec des formes de respect à ceux-ci en employant des termes tels que « *Je vous demande humblement* » ou encore « *Nous vous le demandons avec respect et humilité* ». Cela rend compte du sentiment de puissance que peuvent représenter ces entités pour ces praticien.nes. De plus, en partageant les incantations pour les rituels ainsi que les *sigils* (ou signe cabalistique) sur leurs réseaux sociaux, les sorcières ajoutent l'adage « *Faites-en bon usage* », cela sous-entendrait qu'il y aurait un « mauvais » usage pouvant s'avérer dangereux et donc qu'il renferme une forme de puissance. Dans tous les cas, certains gestes que le Witch Bloc réalise durant ces rituels semblent faire écho à des pratiques provenant des spiritualités néopaienne ou Wicca,

encore qu'il n'y ait ni dogme ni institutions pour les cloisonner. On y retrouve le cercle de sel, les bâtons d'encens, les bougies, le fait de brûler des morceaux de papiers représentant quelque chose que l'on veut voir disparaître, l'utilisation des sigils, des pentacles ou plus généralement par la proximité avec la nature. Ainsi, en convoquant les morte.x.s, les esprits de la Terre ou l'Univers à l'aide de ces rituels, ces sorcières réinvestiraient des connexions aux « invisibles » qui ont été maltraitées à la fin du Moyen Âge (Bahaffou 2022). De plus, selon l'autrice Bahaffou, ces spiritualités correspondent « à une façon qu'ont les individu.es en marge de défendre la terre, les plantes, les mort.es, et de se lier à eux. » (p.141, Bahaffou 2022). Cette écrivaine dit encore que les « écoféminismes réenchangent le monde à l'aide de rituels » (p.139, Bahaffou 2022) et bien que le Witch Bloc Paris ne se dise pas « écoféministe », le collectif a bien pour but de s'accaparer cette magie pour l'investir dans la lutte s'inscrivant dans « l'histoire des groupes marginalisés ». Pour terminer en donnant la parole aux concerné.e.x.s, dans une interview donnée pour le podcast « La Poudre » qui date du 7 mars 2019, le Witch Bloc s'était exprimé en discutant de l'attrait qu'ont ces rituels. Iels y revendiquent d'abord l'empouvoirement que cela représente de se retrouver et de se donner du courage pour mener leurs combats. Ensuite, un.e militant.e.x.s explique que pour iel, sa rencontre avec la sorcellerie a pu lui permettre de connecter avec une « magie qui n'est pas portée par des hommes blancs cis et hétéros puissants » lui permettant de s'y faire ainsi une place (Nouvelles Écoutes s. d.). Pour un.e autre activiste, revendiquer une telle spiritualité c'est affirmer vouloir exister « à contre-courant » des normes sociétales capitalistes patriarcales est c'est ce qu'iel résume par « un acte fort en soi ». Ainsi, ce besoin d'agir sur quelque chose se retrouvait déjà dans l'analyse de B. Zitouni sur les luttes écoféministes des années 1980 où l'autrice décrit certains rassemblements de femmes* partageant cette envie de se « redonner du pouvoir » face au cours si violent des événements. Ainsi les rituels de connexions à « la terre ou la vie » ont pu y jouer un rôle positif (Zitouni 2019). Enfin, ce besoin d'agir transparait chez le Witch Bloc lorsqu'iels expliquent à quoi servent ces rituels en introduisant des formules telles que « nous Sorcières, refusons de rester passives ». Pour conclure, pour ces activistes on peut dire que ces pratiques de sorcellerie leur permettent de se connecter entre iels afin de se donner du courage en manifestant leurs intentions, mais aussi de se lier avec les militant.e.x.s du passé et touxte ceux qui luttent encore et toujours, ici et ailleurs tout en s'inscrivant dans une sorte de continuité organique avec la Terre.

5.1.3 La revalorisation des savoirs

Dans la partie sur la revue de la littérature, il a été mentionné d'un intérêt nouveau pour l'automédication s'accompagnant d'une connaissance accrue des plantes et de son propre corps. L'historienne C. Bard y explique que le renouveau de ces enjeux est aussi présent au sein de manifestations politiques soutenues par des militant.e.s « sorcières » (Bard 2020). De fait, pour ce qui est du Witch Bloc, ces thématiques sont effectivement abordées, sans être centrales pour autant. Ainsi, on retrouve cette fameuse pancarte « Sorcières avorteuses » qui fait le lien entre le rôle de ces femmes* guérisseuses, herboriste et sages-femmes et les accusations de sorcellerie qui leur ont coûté la vie. Dans un contexte de « chasse aux sorcières », où l'ordre dominant désirait centraliser les savoirs et donc les pouvoirs dans un monopole, toute indépendance était perçue comme une menace (Ehrenreich et al. 2018). Ce constat fait partie des raisons qui ont amené les activistes du Witch Bloc à choisir la sorcière comme emblème. L'un.e s'exprime en disant lors d'un interview : « *En tant qu'archétype, elle symbolise des siècles d'histoire patriarcale, puisqu'à travers les âges, les femmes qui étaient savantes, notamment en médecine naturelle, ou simplement indépendantes des hommes étaient qualifiées de "sorcières" et chassées, torturées, tuées.* » Il y a une volonté de redonner une place importante à l'histoire de ces savoirs, notamment liés aux plantes médicinales qui ont été disqualifiés sans pour autant que cela transparaît de manière « pratique » dans l'activisme du collectif. En comparaison, le collectif des W.I.T.C.H. de Chicago avait organisé le 3 juin 2016, un atelier de création de trois « tisanes abortives » à base de plantes afin de commémorer le savoir des sorcières guérisseuses et avorteuses (« witchchicago » s. d.). Cependant, durant la chasse aux sorcières, l'autrice M. Bahaffou parle « d'épistémicide » pour expliquer cette violente dépréciation des modes de connaissance païens ou animistes pour préférer le modèle simplement dualiste (Bahaffou 2022). Ainsi, c'est plutôt ces savoirs-là qui sont revalorisés par le collectif comme en témoignent certaines pratiques des rituels s'inspirant des spiritualités païennes. De plus, ces activistes s'étaient exprimé.e.s sur les moqueries reçues à leur égard pour leurs pratiques alors qu'ils voulaient mettre de côté « le rationalisme brut et froid ». Ils ont l'air de tirer courage et fierté de cette forme d'activisme politique qui leur permet d'exprimer leurs émotions, leur joie et leur rage. Réciter des incantations pour « ensorceler ses ennemis » ou pour demander protection pour « l'Humanité, aux règnes

végétal et animal » ne représentent sûrement pas une forme de « militantisme légitime ou efficace » pour certain.e.x.s. Pourtant, il constitue une véritable source de pouvoir, disons de contre-pouvoir dans une arène politique où il serait de toute façon difficile de se faire entendre pour les personnes marginales comme les sorcières du Witch Bloc. Finalement, en se faisant presque « porte-parole » de cette histoire sanglante de chasse aux sorcières, ces activistes assurent une forme de transmission des mémoires passées. Justement, selon la thèse de Federici, c'est le rôle de « porteuse de mémoire collective » qui aurait valu aux « sorcières du passé » de se faire silencier afin de tarir tout sentiment de cohésion (Federici 2018). La thématique de l'identité collective portée par ce collectif de sorcières sera alors discutée dans la prochaine partie.

5.1.4 *La construction d'un récit collectif*

Les luttes et idées défendues par le Witch Bloc semblent prendre leur racine à l'intérieur d'un « cadre identitaire » créé par le collectif qui peut alors se positionner vis-à-vis des différents enjeux à partir de celui-ci. Pour commencer, sur leurs réseaux sociaux ou dans leurs incantations, le collectif s'exprime majoritairement en « nous » ou en « Nous Sorcières » plutôt qu'en « nous, le collectif du Witch Bloc etc. » et cela donne l'impression de vouloir inclure leurs abonné.e.x.s à s'identifier aussi à cette figure de sorcière et aux combats menés. De plus, ce collectif fonctionne en non-mixité choisie, dans ce cas il s'agit d'exclure les hommes-cisgenre ce qui leur permet de se « *concentrer sur du concret, entre concerné-e-s, sans avoir à expliquer, détailler ou justifier les raisons et l'importance de telle ou telle lutte.* » (Manifesto XXI 2018). Ensuite, iels déclarent être sorcières, car « *dissidentes et en lutte* » ou « *car refusant la norme et le silence* » ou encore pour « *se placer aux côtés de toutes les minorités* ». Iels définissent effectivement leurs luttes d'intersectionnel et donc iels ont à cœur de s'investir pour soutenir différentes minorités et enjeux, en assistant à un week-end féministe antinucléaire à Bure, une action « coup de poing » en soutien aux TDS ou en se mobilisant pour la protection des droits de personnes migrantes ou encore pour les personnes séropositives. De plus, iels consolident aussi une identité par opposition avec ceux représentant ce contre quoi iels combattent appelés « les bourreaux » ou les « soi-disant dirigeants » incarnant l'ordre capitaliste, patriarcal, raciste, etc. Cependant, iels se distancient tout aussi fermement de

ce qu'iels appellent le « féminisme d'État » en donnant l'exemple d'*Osez le féminisme !* à coup de « *Nous ne nous reconnaissons pas* » en dénonçant presque une forme d'accapuration des luttes. En effet, ce féminisme « ne nous prend pas en compte » selon iels et c'est pourquoi iels disent « *Nous choisissons de nous organiser entre concerné.e.s* ». Ce « nous » semble dépasser les limites du collectif pour s'adresser à toutes les personnes qui ne se sentiraient pas prises en compte dans ce féminisme dénoncé. Iels affirment effectivement « *Nous sommes foule, Nous sommes fort.e.s, Nous nous battons* » ou encore « *Notre force commune pour porter ensemble ces combats* » semblant appeler alors au rassemblement. De plus, le partage des textes d'incantations (en plusieurs langues), des sigils et des encouragements à reproduire les rituels « *là où vous estimez que cela est nécessaire* » s'inscrit dans cette volonté de consolider ce « nous sorcières » avec ceux qui s'y reconnaissent. Mais encore, le collectif s'inscrit dans une histoire de luttes passées et cela fait aussi partie d'une construction identitaire afin d'apporter peut-être une forme de légitimité à leur combat présent tout en s'inspirant réellement de ce qui a été réalisé. Iels ont par exemple mis à l'honneur le « Manifeste des 343 »³ avec une pancarte ou encore le collectif *8 Mars pour touTES*⁴ afin de dénoncer un « féminisme institutionnalisé moraliste » jugé par assez inclusif. Dans un rituel, iels ont voulu exprimer leur gratitude pour « *la force que nous ont conférée nos prédécesseur.e.s* » afin « *que nous puissions continuer à lutter, toujours plus fort.e.* », iels disent encore « *Nous vous remercions pour ces voies que vous avez tracées, vous qui avez laissé vos vies au nom de la liberté de nos sœurs* » ou « *Nous vous remercions celles dont la chair est partie, mais que nous continuerons à faire vivre* ». Iels revendiquent aussi fortement vouloir soutenir « *touste celles qui luttent* ». Cette volonté et ce besoin de connexion semblent s'approcher de ce que décrit Zitouni dans son article sur les modes d'action écoféministes, qui témoignent de ce désir de se connecter aux autres personnes en lutte contre le système du passé et du présent, commémorant les sorcières par la même occasion (Zitouni 2019). Se raccrocher à cette figure permet alors pour le collectif de s'inscrire dans cette histoire de lutte contre le système patriarcal capitaliste destructeur.

³ Il s'agit ici d'une référence à une pétition datant du 5 avril 1971, signée par 343 françaises qui affirment avoir avorté et qui appellent alors à légaliser l'avortement en France. (Mouvement français pour le planning familial 2006).

⁴ Il s'agit d'un collectif qui n'existe plus, mais qui « faisait entendre des voix féministes autres » selon le Witch Bloc et qui se donnait rendez-vous à Belleville chaque 8 mars pour la journées des droits des femmes* en instaurant ainsi un « rituel féministe » (« witchbloctaris » s. d.)

Un.e membre s'exprime d'ailleurs ainsi dans une interview pour Vice en parlant de la chasse aux sorcières « *Cela a du sens qu'on puise notre fierté de cette histoire-là. Que des sorcières soient nos meneuses aujourd'hui, c'est hyper fort !* » (Manifesto XXI 2018). Finalement, lorsque l'autrice Hache écrit sur le retour des sorcières, elle a composé ces lignes qui résument efficacement cet héritage et semblent s'insérer dans la vision qu'en a le Witch Bloc : Celles qui se revendiquent sorcières « (...) *se réclament héritières de ces milliers de femmes persécutées et tuées pour avoir opposé une première résistance à ce monstre en train de tout dévorer. Elles souhaitent hériter de leur savoir-faire, de leur liberté sexuelle, de leur résistance politique, comme aussi de leur rapport à une terre sacrée, ainsi que de leur spiritualité sans Église, sans chef, immanente, féminine et féministe, dont les rituels se confondent avec leur engagement politique, le soin des autres, l'estime de soi et la valorisation de leur corps.* » (p.7, Hache 2018)

5.1.5 Une esthétique politique propre

« *Nous utilisons le rituel comme une performance politique et spirituelle* » disent les activistes sorcières et cette phrase concentre trois grandes thématiques de leur mode d'action, à savoir l'aspect spirituel que leur apportent ces rituels, son caractère éminemment politique et finalement son aspect « performance ». En psalmodiant dans un cercle de sel, sous la lumière de bougies, vétu.e.x.s de noir et de grands chapeaux pointus dans des espaces publics, le Witch Bloc vient inscrire son activisme sous le signe de la performance qui a pour vocation de marquer les esprits. Selon l'autrice Sollée ce genre d'action pourrait s'apparenter au « guerrilla theatre » dans le sens de performance publique qui a pour but d'attirer l'attention sur des problématiques sociétales. L'activiste Blackmore explique qu'une « esthétique de résistance » est très importante, car cela permet de se faire une place dans notre culture « extrêmement visuelle » (Sollée 2017). Effectivement, que ce soit dans les médias ou sur les réseaux sociaux, l'iconographie sorcière portée par le collectif ne passe pas inaperçue et cela leur permet d'avoir de l'attention pour parler des enjeux politiques qu'ils défendent. Les illustrations ou pancartes très inventives, voire provocatrices, contribuent également à alimenter une identité visuelle forte. La banderole de tête « Macron au chaudron » ou encore la pancarte « Des embryons pour nos potions » brandie sous le nez du cortège anti-avortement de la

« Marche pour la vie » a dû certainement faire sensation. Pour l'autrice Naessens, mélanger actions politiques et esthétiques, peut se faire comprendre avec la notion d'art-activisme qui ferait « appel aux sensibilités » comme levier d'actions sociales. Un avantage de cette forme est d'apporter un regard désirable sur la lutte en question par ses côtés plus libres ou créatifs. Comme déjà explicité, ces rituels, moqués par certains milieux, permettent aux sorcières d'incorporer plus amplement des aspects émotionnels qu'iels désirent exprimer tout en affirmant leurs convictions idéologiques. Comme l'explique Zitouni, recourir à une forme de théâtralité comme esthétique politique, permet de sortir d'une forme de « logocentrisme terne » tout en interpellant l'ordre public (Zitouni 2019). En effet, la position du Witch Bloc vis-à-vis des arènes politiques plus institutionnelles, est assez claire : la rue est le lieu de leur expression politique entre « marginales » et pourtant « légitimes ». En effet, en interview, iels rappellent leur position sur les luttes sociales qui n'auraient pas attendu d'être théorisées pour exister, mais ont éclaté spontanément. C'est pourquoi iels se reconnaissent dans ces modes d'actions directes en rejetant le fait de « se contenter de théoriser » (Manifesto XXI 2018).

5.1.6 *La position politique vis-à-vis de l'État*

Pour reprendre le paragraphe précédent, la rue est effectivement un des hauts lieux d'existence et d'expression du collectif, en plus de leurs réseaux sociaux. Ses messages semblent s'adresser alors à leurs abonné.x.s sur internet (probablement déjà convaincu.e.x.s par la cause) ainsi qu'à toutes les personnes qui croisent leur chemin en manifestation ou durant leurs rituels. Iels semblent vouloir interpeller la sphère publique avec leurs idées sans pour autant avoir un projet à faire monter dans les arènes des décideurs politiques. En effet, leur position anarchiste anti-État est très claire, premièrement iels sanctionnent tout ce qui touche au « nationalisme » ou « mythe patriotique », qualifient de « bourreau » les chef.fes d'État ou plutôt les « soi-disant représentants » sous-entendant par là le sentiment de non-représentativité. Ensuite, iels dénoncent aussi cela dans « le féminisme d'État » qui s'accaparerait leurs luttes et qui « s'inscrit dans la reproduction des oppressions contre lesquelles nous nous battons... » rajoutent-iels. Ainsi, iels se présentent aussi comme anarchistes, révolutionnaires et durant un rituel de bannissement, iels disent vouloir faire disparaître autant le capitalisme,

que la bourgeoisie ou l'État. Dans son ouvrage sur l'écoféminisme, Bahaffou fait d'ailleurs référence aux mouvements paganarchistes qui s'appliquent à revaloriser le « pouvoir spirituel » comme un levier contre l'État et le capitalisme. De fait, en désirant abolir tous les systèmes d'oppression, iels se placent contre tout type d'ascendant hiérarchique qu'un.e individu pourrait avoir sur un.e autre. C'est notamment depuis ce constat que le collectif semble se distancier effectivement d'un féminisme « plus institutionnel » qui pourrait viser les hautes places sociétales pour les femmes* comme un de leurs objectifs. Pourtant, comme le théorise D'Eaubonne en 1974, il faudrait détruire tout exercice du pouvoir qu'il prenne la forme d'une relation salariale ou simplement de hiérarchie compétitive. Ainsi, l'autrice résume sa position par cette citation : « *Nous avons toujours refusé l'égalité si elle consistait à avoir les mêmes droits que les hommes à assassiner impunément le vivant.* » (p.33, Eaubonne 1974). Pour ce qui est des objectifs politiques du Witch Bloc, il semble que l'on pourrait ajouter à cette phrase « ... et à dominer tous les êtres vivants » dans une volonté de changer radicalement de paradigme. Pour terminer, selon la thèse Federici, la chasse aux sorcières européenne pourrait être inhérente à l'avènement du capitalisme et de la formation des États-nations (Federici 2018). De fait, cette hypothèse est intéressante à mettre en parallèle avec cette position anti-état prise par le collectif en utilisant la figure de la sorcière comme emblème d'opposition à l'autorité étatique, mais aussi comme symbole de lutte pour les minorités. Ainsi, cette position sera discutée dans la partie suivante.

5.1.7 *La place de l'intersectionnalité et de la radicalité*

Les sorcières du Witch Blocs affirment avoir choisi cet archétype afin de « *se placer aux côtés de toutes les minorités* » et c'est la position qu'iels semblent tenir à travers leurs publications ou actions militantes. Premièrement, dans le texte entourant l'action du 11 novembre pour l'Armistice, iels dénoncent notamment l'impact qu'a eu la glorification de la guerre sur la colonisation, mais aussi sur la criminalisation des migrant.e.x.s actuellement, ainsi que l'utilisation outrancière des armes contre les « *habitant.e.x.s des quartiers* » ou encore les manifestant.e.x.s. Ensuite, autour de l'action du 8 mars on retrouve cette volonté de s'inscrire dans une lutte inclusive avec ces propositions : « *Nous défendons un féminisme convergeant, populaire et révolutionnaire* » ou « *Nous voulons*

en ce jour rappeler que bien des populations sont encore invisibilisées dans ces luttes ». Iels expliquent ensuite avoir choisi Belleville pour leur rituel puisque c'est un « *épicerie de violences policières envers les travailleuses du sexe et les migrant.e.s* ». Mais également, parce qu'il s'agissait du lieu choisi par le collectif 8 Mars pour toutES qui a permis de faire entendre des « *voix féministes autres que celles entendues habituellement* ». Finalement, le rituel se propose de « *bannir tous les éléments de la société cishétéropatriarcale raciste, validiste et capitaliste* » et s'accompagne d'une longue liste de systèmes oppressifs :

Ici et maintenant, je bannis

le sexisme, le capitalisme, les privilèges, la bourgeoisie, le racisme, la transphobie, l'homophobie, les masculinistes, l'État, les forces de l'ordre, les abolitionnistes, les violences policières, les terfs, la misogynie, la putophobie, le féminisme universaliste, les essentialistes, la masculinité toxique, l'intersexophobie, la grossophobie, le validisme, l'agisme, la psychophobie, l'islamophobie, l'antisémitisme.

Par la Lumière, que cette noirceur s'en aille définitivement de nos vies pour ne plus jamais y revenir !

Certains de ces termes méritent peut-être quelques explications, premièrement l'abolitionnisme dans ce contexte, vise à abolir drastiquement la prostitution sans autoriser aucune réglementation. Ensuite, les « terfs » signifient « trans-exclusionary radical feminist » et désirent exclure les personnes transgenres de ce qu'iels considèrent comme les luttes féministes. Le féminisme universaliste quant à lui rejette les différences de vécus des femmes* en considérant « l'expérience de femmes » comme universalisable et donc s'oppose à la position intersectionnelle qui comprend les oppressions croisées entre le genre, la race, la classe, etc. Les essentialistes voient dans la biologie des corps dits « de femmes et d'hommes » des normes et des rapports sociaux qui en découleraient « naturellement ». Enfin, le validisme définit un système qui a pour normes les « personnes valides » et qui est donc discriminant pour les personnes en situation de handicap. On retrouve ces thématiques sur quelques pancartes comme *Osef du féminisme transphobe* ou encore *Les travailleur.se.s du sexe avortent aussi*. Pour ces activistes, il est nécessaire de promouvoir l'intersectionnalité qui signifie pour iels, penser les « axes de lutte comme interconnectés » (Manifesto XXI 2018) et de se distancer ainsi d'un

féminisme qui ne prend pas en compte le vécu et les luttes des personnes racisées, transgenres, lesbiennes, etc. Iels disent encore, dans l'interview donnée pour Manifesto XXI : « *Le patriarcat et le racisme préexistaient à la montée en puissance du capitalisme, mais les trois se sont entremêlés, se sont nourris de leur conceptions respectives pour se renforcer. Croire pouvoir combattre l'un en se foutant des autres est illusoire et voué à l'échec. La convergence des luttes est nécessaire, c'est une réalité que nous mettons en œuvre dans nos activités militantes.* » (Manifesto XXI 2018). Ainsi, comprendre les oppressions croisées permet de lutter plus efficacement pour le Witch Bloc, effectivement, iels s'appliquent à garantir cela dans leurs discours et leurs actions. Par exemple, rejeter une forme de féminisme bourgeois soutenant hardiment l'accès au travail salarié, c'est comprendre qu'il y a aussi un enjeu de classe, qui de toute évidence exclurait certaines femmes* de ses avantages (Bahaffou 2022). De fait, c'est en ceci que l'on pourrait qualifier le collectif de « radical » puisqu'il cherche à comprendre la racine de tous ces différents systèmes de domination. De plus, l'autrice Berrard explique au sujet des écoféminismes, leur projet de « *dépasser l'idéologie même qui soutient ce système de violence* » (p.132, Berrard 2021) peut être retrouvé dans cette vision de la lutte. Mais encore, les sorcières activistes ont également dit « *L'intersectionnalité ça veut aussi dire que l'on doit parler, discuter, lire et s'écouter* » (Manifesto XXI 2018). Cette dimension semble s'apparenter à une forme de *care* présent au sein du collectif, mais aussi par-delà ce dernier que l'on peut retrouver dans les incantations qui souhaitent la protection, la force et le courage pour touxte, « *Adelphes et ami.e.s.* ». Cependant, il me semblait intéressant de terminer cette partie pour parler de l'absence de référence directe aux luttes environnementales dans la longue liste d'oppressions citées par le collectif. Bien entendu, le capitalisme a été désigné à de multiples fois et l'on sait son impact majeur dans l'exploitation ainsi que la destruction des ressources terrestres. Cependant à part la mention dans une incantation du « mal fait à la Terre » par ces dirigeant.e.x.s, cette dimension aurait pu être plus présente dans la compréhension intersectionnelle que représente les enjeux environnementaux.

5.2 Analyse des données : Gang of Witches

En ce qui concerne les données du gang, la quantité est plus succincte et se résume à la première page de leur site internet qui présente les contours du projet ainsi qu'à deux productions musicales et visuelles. Ces dernières sont respectivement le morceau « We are Gang of Witches » en plus de son clip vidéo paru le 29 avril 2018 et « Patriarchy is Burning » et sa vidéo parut le 19 avril 2019 sur la chaîne Youtube du collectif. Les deux vidéos-clips sont signés Miika Lommi et les morceaux sont composés par l'unité musicale formée par Sophie Rokh (MC Chaton), Paola Hivelin (W) and Son Of A Pitch (SOAP). Paola Hivelin explique dans un interview que pour elle, « *la musique est le cheval de Troie idéal* » pour faire passer des messages de façon ludique et surtout rappeler qu'il est possible de créer un « autre monde » en se réunissant (Bazin 2019).

Liens Youtube

- We are GangWitches :
https://www.youtube.com/watch?v=9aJF0L_w5zk&list=RDsp0SqWjQZhc&index=2
- Patriarchy is Burning :
https://www.youtube.com/watch?v=sp0SqWjQZhc&list=RDsp0SqWjQZhc&start_radio=1

Les données sélectionnées seront alors analysées à l'aide de catégories qui ne sont pas tout à fait les mêmes que celles utilisées pour le Witch Bloc, afin de correspondre plus finement aux objectifs de l'analyse désirée. Les deux morceaux choisis ont été réalisés par la section musicale du collectif et ne reflètent pas forcément la position de tous les membres du gang. Cependant, deux des fondatrices en font partie et c'est pourquoi il semble pertinent d'analyser ces morceaux comme étant alignés avec les visions générales du groupe.

5.2.1 *La vision de la Nature*

Sur le site internet de Gang of Witches, dans la rubrique « Qui sommes-nous ? » est présent un paragraphe dit « L'angle » dans lequel on peut lire leur positionnement sur leur projet qui se termine par « *Nous voyageons (...) interrogeant les rouages de nos sociétés patriarcales et anthropocentrées* ». (« Gang Of Witches » s. d.) Ainsi, ces artistes semblent vouloir se distancer d'un rapport aux non-humains qui serait « anthropocentré » pour appréhender cette relation sous un autre prisme. La perspective revendiquée « d'écoféminisme » fait écho à cette position, il s'agira de voir comment celle-ci s'inscrit par la suite. Dans le paragraphe suivant sur le site, « Le Coven » est présenté, avec un astérisque qui renvoie à la définition qu'iels en font : « *Groupe, assemblée de sorcières* ». Iels disent y travailler de manière écoresponsable, en cultivant en permaculture ou en visant le zéro déchet et iels ajoutent y vivre « *retirées du monde avec nos 12 chats* ». De plus, le paragraphe s'ouvre sur « *Caché dans une forêt de pins...* », rappelant un peu un début de conte décrivant un lieu tout à fait inaccessible. Ainsi, ces mots sont intéressants dans le sens qu'il y aurait d'un côté, « le monde » que forment les sociétés humaines et de l'autre cet écrin de nature « caché » et de calme qui n'en ferait pas partie et dans laquelle iels pourraient « se retirer ». Même les propositions créatives du lieu sont « *en dialogue avec la nature* » peuplant Le Coven d'« Esprits de la forêt » ou de « Déesse de la Forêt », ainsi le médium artistique semble permettre une « connexion » à travers les esprits qui y sont présents, ce qui fait penser à une vision animiste. Ainsi, cette conception de nature comme « hors du monde » ou lieu de refuge « aux sorcières », en dialogue avec les esprits, prend ici la forme d'un endroit surréel, proche du merveilleux ou du magique. C'est ce qui transparaît dans les deux chansons accompagnées de leur vidéoclip : pour *Patriarchy is Burning*, les premiers plans montrent une forêt dans la nuit, la pleine Lune, une cabane au fond des bois, des balançoires qui bougent toutes seules et un hululement de chouette est aussi perceptible. De plus, le second morceau *We are Gang of Witches* raconte le conte (« Il était d'une fois... ») d'un petit chat fuyant sa cité et les « *barbares qui pensaient le manger* ». Il va ensuite se réfugier à « *l'orée d'un bois* » afin de rencontrer une sorcière qui le transforme en sorcière également à coup de formule étrange et d'herbes folles. La chanteuse dans la vidéo porte une tenue rouge à capuche qui fait immédiatement penser au Petit Chaperon Rouge. Ainsi, dans les deux morceaux, la nature apparaît comme magique ou mystérieuse,

comme dans les contes, en plus de jouer le rôle de refuge pour le petit chat fuyant quelque chose comme « la barbarie de la civilisation ». Une autre strophe de WaGOW est tout aussi explicite « *In the woods, far from toxicity* » qui reprend cette idée de lieu plus sain voir plus pur. Un rapide parallèle peut être fait avec la représentation des forêts au temps du Moyen Âge en Europe qui étaient perçues autant comme sacrées que mystérieuses (Verdon 2014). De fait, ces « espaces sauvages » pouvaient être dangereux voire maléfiques, car à même « d’abriter le Malin », mais aussi parce qu’ils étaient le repaire des vagabond.e.x.s potentiellement nuisibles. Les sorcières du Gang se sont alors tout naturellement réapproprié cette vision-là des espaces naturels « échappant à une forme de contrôle » des mains des êtres humains nocifs pour en faire un lieu de refuge et d’empouvoirement pour les « personnes marginales ». Ensuite, il y a ces quelques lignes assez évocatrices : *In the woods, far from toxicity, we’re one with nature almighty / Gratefully taking her energy, our vow : to protect Mother Earth*. Cette proposition de « faire un » avec la Nature présente une vision plus organique, voire holistique dans laquelle humain et non-humain forment un écosystème. Cette idée viserait alors aussi à dépasser le dualisme humain / nature présent de façon dominante dans nos sociétés. Cependant, il semble que cela ne peut être réalisé qu’à l’extérieur des « sociétés humaines » jugées toxiques. Cette conception rappelle quelque peu la « wilderness » qui verrait dans une nature idéalisée intouchée de l’humain, une version plus pure de l’environnement naturel, convoquant ainsi une forme de dualisme entre nature et culture. Il s’agit aussi d’espaces sauvages magnifiques auprès desquels on peut venir « se ressourcer » et c’est ce que semblent faire les sorcières de la chanson. En effet, iels viennent « prendre leur énergie » auprès de cette nature « toute puissance » afin de continuer le combat qu’iels se sont voué.e.x.s à mener, qui est de protéger la « Terre Mère ». Cette manière de genrer la nature au féminin fait écho aux débats autour de cette expression qui l’associent avec le rôle de « femmes » ou de « mère » responsable du soin et du travail de reproduction (Tola 2019). Ce qui semble en partie être le cas présentement dans la chanson, d’autant plus qu’il y a le vœu de protéger cette Terre Mère qui pourrait être affiliée avec une image « fragile de féminité » nécessitant protection. Ensuite, cette autre strophe de WaGOW *At night, it’s time for the trance, naked, under the moon we dance*, peut évoquer à nouveau un « retour au naturel » par le corps nu qui danse sous le regard de la lune, évoquant la perception de « faire qu’un » avec la nature évoquée plus haut. Cette affiliation patriarcale entre le corps des femmes* et la nature est ici réhabilitée

par les artistes afin de « secouer » les codes genrés et une certaine vision plus lisse de « ce qui est naturel ». En effet, certains plans du clip de *Partiarchy is Burning* montrent les artistes nues à l'exception de feuilles sur leurs seins ou de grande fleur rouge couvrant leur entrejambe sans que leur corps soit pour autant dans une position « sexualisante ». Ces corps coexistent juste avec les plantes. Dans un passage suivant, on y voit un gros plan sur l'entrejambe d'une artiste en maillot de bain arborant des fleurs et des tiges sortant du maillot comme s'il s'agissait de poils non rasés. On peut comprendre ce tableau comme une affiliation entre un corps féminin « non épilé » et une forme de « retour au naturel » assumé jouant des injonctions patriarcales. Ces relations se présentent aussi sous la forme de liens à « l'animalité » des artistes comme l'en témoigne un gros plan sur les yeux d'une artiste suivi d'un plan sur les yeux d'un chat pour *PiB*. De plus dans l'histoire de *WaGOW*, une des sorcières était littéralement un chat métamorphosé et à plusieurs reprises il apparaît dans le clip des personnes portant des masques d'animaux. Cette envie de « rester sauvage » ou animale fait penser à la suggestion de Bahaffou quant à l'acceptation de notre part d'animalité afin de résister à la « suprématie humaniste, patriarcale et blanche ». De fait, il est possible d'investir la relation à notre propre corps comme « un haut lieu d'expression de notre animalité ». C'est ce que constate Tola en citant la critique d'art Baum sur les stratégies d'articulation de ces concepts par des artistes qui : « *reappraise their identification with nature and claim ownership over that which has been expropriated from them: namely, their bodies, their sexualities, and their power.* » (Baum dans Tola 2019). Se réapproprier son corps, sa sexualité et son pouvoir en dehors des normes hétérocispatriarcales, trouve sa place dans les visuels du clip *WaGOW* où l'on voit de nombreux corps plus ou moins nus. Ceux-ci sont recouverts de paillettes ou de déguisements et dansent ou se meuvent dans toutes sortes de positions qui n'ont pas pour but de « sublimer le corps » de façon « conventionnelle », mais juste de s'exprimer librement. De plus, certaines parties du corps « féminin » sont mises aussi en avant comme des œuvres d'art de vulves à paillettes ou des toisons de poils roses qui dégringolent de l'entrejambe d'une artiste. Ensuite, les différents personnages jouent à brouiller les expressions de genre et sortent du cadre hétérocisnormé. Enfin, de nombreux personnages y miment du plaisir sexuel, comme la masturbation, la pénétration ou encore une forme d'extase orgasmique. Finalement, on y voit aussi une personne interagir avec un tronc d'arbre en le serrant dans ses bras, l'enlaçant et finalement mimant un baiser. Ainsi, en présentant cet arbre comme un amant, on peut y voir une exploration autour de

l'écosexualité qui présente la Terre comme un partenaire en amour et en plaisir. De fait, les artistes du gang ont mis en avant des personnages qui jouent et se réapproprient leur corps, genre et sexualité en défiant ainsi les normes hétéronormatives. Pour conclure, la « vision de la nature » du gang semble se concentrer autour d'un monde de possibles et d'imaginaires « autre » où la brutalité, la toxicité et les codes rigides du système dominant sont (en partie) laissés tomber à l'orée du bois.

5.4.2 *La spiritualité*

Pour commencer à nouveau par la présentation du collectif à l'aide de leur site internet, on retrouve dans « L'angle » cette citation : « *Nous nous situons à la frontière de la sphère matérielle et spirituelle, du visible et de l'invisible, du conscient et de l'inconscient, de l'humour et de la révolte, de la résistance et de la résilience. Nous voyageons de l'un à l'autre, créant des points de convergences, ouvrant des portails* ». Leur position semble faire office de « médium » entre les mondes spirituels et matériels à l'aide de leurs créations artistiques. C'est ce qui transparaît aussi lorsqu'ils évoquent Le Coven dans lequel les sculptures sont « en dialogue avec la nature » comme s'il s'agissait d'une sorte « d'entité ». Cet endroit est d'ailleurs défini comme le « sanctuaire » de Gang of Witches, signifiant un lieu consacré aux cultes du collectif. Ils y exercent effectivement leurs « pratiques spirituelles » en plus des « sabbats artistiques ». Un « sabbat » a représenté une sorte d'assemblée secrète de sorcières fantasmée comme dangereuse (Ehrenreich et al. 2018) et s'inscrit ici dans une réappropriation du terme par le collectif. Ainsi, les sabbats se comprennent comme des espaces de « co-création » qui sont « *pensée comme un rituel et visant à créer de nouveaux imaginaires* ». Quelques œuvres d'art citées se constituent en : sculptures des « Esprits de la forêt », peinture d'une « Déesse de la Forêt », une autre d'une « Tiger Goddess » ou encore la peinture de « Tanit-Tinat » « en hommage à la déesse *punique* protectrice de l'île ». Ainsi, lorsque Bahaffou affirme que « *Les écoféminismes réenchangent le monde à l'aide de rituels qui nous font inventer un langage à l'invisible* » (p.139, Bahaffou 2022) on peut percevoir ces créations comme des façons d'articuler un langage avec ces invisibles. Selon cette autrice, ces mêmes « manières de se connecter » auraient d'ailleurs disparu avec la chasse aux sorcières de la fin du Moyen Âge et cela

fait du sens qu'elles soient réinvesties par ces sorcières-artistes. Ainsi, ces dernières évoquent, par leur art, un imaginaire particulier qui semble vouloir exister en dehors des normes dominantes. De plus, dans les deux morceaux choisis, les artistes ont disséminé des éléments faisant référence à des « formes de spiritualités » ou pouvant s'apparenter à des sortes de « magie ». On retrouve alors dans *PiB* une petite assemblée de « sorcières » dans la forêt éclairée à la bougie, peut être en réunion de « Sabbat », qui répètent notamment ceci quatre fois : « *À l'aube d'une nouvelle ère gare à l'éveil des sorcières / Eau feu terre air la métamorphose opère* ». L'invocation des quatre éléments dans cette incantation peut faire référence à une pratique issue d'une pêche dans les cultes néopaiens. De plus, « l'éveil » peut prendre le sens de « révélation » de soi, comme si tout un chacun pouvait embrasser subitement son « potentiel sorcière » pour se joindre féroce à la lutte. La strophe d'après parle bien de « métamorphose », ainsi il peut être question de rassembler les « petits chats » dans les bois et de les transformer en sorcières puissantes prêtes à renverser l'ordre dominant. Dans la chanson *WaGOW*, une autre strophe fait écho de cette réappropriation de la « magie » des sorcières : « *La sorcière claqua des doigts, une formule étrange elle prononça / Une poignée d'herbes folles elle brûla, aussi la magie opéra / Abracacabra et le chat en sorcière à son tour se changea* ». On peut y voir des références aux pouvoirs magiques des contes, mais aussi aux incantations et à l'utilisation de plantes dont on prête des capacités certaines. Cette métaphore peut insinuer une ambition de redessiner des imaginaires et des possibles qui donnent de l'espoir pour mener à bien les projets de redéfinition d'un monde plus sensible à nos relations entre humains et avec les non-humains. Cette perception semble aussi s'aligner avec d'autres strophes qui disent : « *to awaken our sight with a gong / to learn the ancient knowledge, to unite our powers we pledge* » là encore, « éveiller notre vue » pourrait prendre le sens d'une capacité à « voir l'invisible » ou à étendre une certaine sensibilité. Ensuite, le « vieux savoir » peut faire référence à toutes sortes de connaissances, qu'elles soient plus médicinales ou alors directement liées à une manière de « se connecter » avec d'autres entités ou réalités. D'ailleurs, une autre strophe dit : « *They say I'm a witch, that I can cast spell, that I can chitchat with the dead* ». Le ton est plutôt léger, mais l'évocation de « converser avec les morts » peut renvoyer aux propos Bahaffou qui stipulait que les écoféminismes nous faisaient « *regarder nos mort.es en face, en refusant l'illusion d'un monde fait de matière jetable.* » (p.139, Bahaffou 2022). Cette manière de « se lier aux mort.e.x.s » se pose pour repenser aussi

les imaginaires et exister en dehors de la vision dominante, la défiant par la même occasion. Selon l'autrice Naessens, cette façon d'« *entrer en connexion avec les espaces vivants et les morts* », développe une attention particulière à consolider les liens entre notre corps, notre soi et l'environnement (Naessens 2020). En effet, à la fin de la chanson, les artistes évoquent la « trancs » des sorcières, nues sous la pleine lune qui permet de « faire qu'un » avec la nature. Selon la sorcière militante Starhwak, une des définitions de la transe peut effectivement être : « *To trance is to shift and expand our awareness* ». Ainsi, cet état de conscience modifié permettrait de se « connecter » avec la nature, aux mondes invisibles et ce à travers les sensations et perceptions procurées par le sens du corps. C'est d'ailleurs tout le projet du collectif : de créer de nouvelles réalités à l'aide de leurs créations artistiques.

5.4.3 *Le processus artistique comme vecteur de changement social*

Pour reprendre à la suite du paragraphe précédent, les Sabbats artistiques proposés par le gang visent bien à « créer de nouveaux imaginaires ». Les derniers mots de la chanson *WaGOW* sont d'ailleurs ceux-ci : « *When we get back to creation, we go deep, we unleash magic / Glitter and gold, music, words, colors, light, sounds and heart / Are our tools to share our vision / Reavel our truth, ask questions* ». Dans ces lignes, il semble qu'iels considèrent leurs créations artistiques comme un activisme à part entière dans leurs capacités à interroger le monde et à « *challenge reality and perception* », pour reprendre leurs mots. Cette ambition de créer du changement social ou politique en employant des formes artistiques peut alors correspondre à la définition de l'*artivisme* proposé par Serafini (Serafini 2018). De plus, l'art est ici associé avec la magie, perçue comme une faculté de modifier ce qui nous entoure. Ainsi, dans le clip vidéo, on retrouve cette volonté de jouer avec les performances de genre, d'utiliser des codes de la pornographie, ou encore de représenter les corps couverts de paillettes bleues, entièrement peints ou arborant des masques divers. On retrouve ces corps dans toutes sortes de positions qui mettent en avant « les bourrelets », les ventres, les plis, les tatouages, etc. De plus, la scène d'amour entre un personnage et un arbre renvoie aussi à une manière de proposer des nouveaux récits sur nos rapports aux non-humains tout en sortant du cadre hétéronormé patriarcal. À travers les performances proposées par les artistes Sprinkle et

Stephens relatées dans le texte de Tola autour des écosexualités, il y est dit que ces dernières : « *affirm the pleasures of environmental art and activism.* » Ainsi, la notion de plaisir est très présente et elle est mêlée par moment à des éléments « environnementaux » comme des caresses données avec des feuilles et des branches dans le clip de *PiB* ou l’embrassade avec l’arbre dans *WaGOW*. Enfin, selon l’auteurice E. Chauvet, « *la sorcière fait figure d’intermédiaire, l’art écoféministe se propose d’élargir les horizons et de voir autre.* » (p.6, Chauvet 2022) et c’est ce que propose le Gang en utilisant bien « l’iconographie sorcière » dans ces propositions visuelles fortes et évocatrices qui interrogent nos rapports au genre ou à l’environnement. La figure de la sorcière vient ici cristalliser ces ambitions et appelle au rassemblement : « *A new dawn is rising / Ladies gather we hire / Patriarchy’s burning / Witches spread like fire* ». Dans le clip de cette chanson *PiB*, ces sorcières prennent des formes diverses, peut-être pour expliciter le fait qu’il y ait toutes sortes de sorcières qui n’attendent que de se retrouver et d’unir leur force. Ainsi, il y a une sorcière vêtue d’une cape noire qui lui recouvre le visage, devant une cabane de bois, celle-ci renvoie plutôt une image mystérieuse, voire dangereuse. À ses côtés, on voit aussi un fagot de bois qui pourrait évoquer les bûchers de la chasse aux sorcières, rappelant par la même occasion cette histoire sanglante dont les artistes tirent leur emblème. Il y a aussi d’autres sorcières habillées entièrement de belles robes rouges et dans une scène suivante, iels sont touxte en robes blanches. Enfin, on les retrouve aussi avec des vêtements plus « urbains » et même pratiquement nues. Après tout, iels rappellent : « *We are the grand daughters of the witches they couldn’t murder* » en désirant s’affilier à cet héritage tout en proposant une version « moderne » des sorcières qui se battent pourtant toujours pour défendre leurs façons de vivre et d’être en lien avec les autres êtres humains et non-humains. C’est à travers le médium artistique que ce Gang of Witches désire faire passer ses messages forts de revendications, de reconnaissances ainsi que de créer de nouvelles images et histoires défiant le modèle dominant et mortifère de notre société occidentale.

5.4.4 *La construction d’un récit collectif*

Le gang artistique annonce tout de suite la couleur en se définissant comme écoféministe désirant « *interroger les rouages de nos sociétés patriarcales et anthropocentrées* », il

s'agira de voir dans quelle mesure cela s'inscrit dans certaines parties de leur travail. Aussi, iels semblent assumer une sorte de « bizarrerie » spécifique quand iels se considèrent comme « agitateur.rice.s / Singulier.ère.s » ou parlant de leur projet comme un « ovni artistique » d'où surgissent des « propositions singulières ». De plus, iels insistent sur l'objectif de concevoir leur gang comme « *un espace safe de création* » dont les créations seraient « puissantes » et « engagées ». Ainsi, comme présenté dans le paragraphe précédent, leur art s'inscrit directement dans une forme d'activisme par ce qu'il peut transmettre. En outre, tout aussi « intrinsèquement » en promouvant des espaces *safe*, qui implique que touxte puissent se sentir à l'aise et probablement avec une approche de *care* également. Ensuite, le groupe est constitué « *à de rares exceptions près, de femmes ou de personnes non-binaires* », de fait, on peut supposer qu'iels désirent accueillir ou mettre en avant plus volontiers des personnes appartenant à ces catégories. Enfin, un autre aspect de leur activisme s'ancre directement dans leur mode de vie à travers leur « sanctuaire » caché dans une forêt de pin sur l'île d'Ibiza en Espagne, appelé « Le Coven ». En ce lieu, iels disent travailler à être « le plus écoresponsable possible » en termes de production de nourriture par la permaculture, d'élaboration d'une pharmacopée locale, de production d'énergie, de recyclage, etc. Finalement, le choix de la figure de la sorcière est explicité comme : « *...un marqueur de la place des femmes dans la société et des enjeux de chaque époque. Elle est, depuis les années 1960, une icône féministe, écologiste, anticapitaliste, et le symbole idéal pour notre gang.* » Iels en construisent alors un symbole en l'affiliant de ces « enjeux idéologiques » tout en s'affichant dans la continuité d'un héritage de luttes passées. De plus, dans la chanson *PiB*, deux strophes font aussi référence à un certain « patrimoine » féministe en disant : « *We're honoring the legacy of our many elder / Audre Lorde, de Beauvoir and so many others / Since the beginning of time all feminists fighters* » ce qui inscrit la lutte « depuis la nuit des temps ». Pour rappel, Audre Lorde est une essayiste, poétesse, lesbienne, féministe engagée dans le mouvement des droits civiques aux USA. Elle fait également partie des premières à avoir conceptualisé le « féminisme intersectionnel », issu de son militantisme afroféminisme notamment (Bentouhami-Molino 2017). Ensuite, si de Beauvoir est une figure incontournable du féminisme français, selon l'autrice Burgart Goutal, les idées de cette penseuse s'inscriraient dans une « *lignée existentialiste marquée par l'antinaturalisme et le dualisme* » (p.11, Burgart Goutal 2018), ce qui n'en ferait pas

forcément une figure très pro-écoféministe. Pourtant, le Gang of Witches cite ces deux figures en « honorant » leur héritage et en s'inscrivant ainsi dans leur suite.

Par ailleurs, pour revenir à la sorcière, cette figure fait aussi office de bannière sous laquelle se rassembler entre personnes désireuses de s'opposer au système dominant. Ainsi, dans le morceau *WaGOW*, l'artiste exprime explicitement : « *I'm calling upon my witches everywhere* » et « *I represent my witches* ». Il y est mention aussi de « she-wolf pack », de « clan », de « gang » évidemment ou encore de « legion » pour qualifier ce rassemblement de sorcières. En effet, de façon explicite, pour iels « *The time has come to gather, we are stronger together* », un des objectifs serait alors de se réunir pour combattre avec force et fracas, annonçant la couleur à leurs « ennemis ». De plus, les paroles de *PiB* évoquent aussi le même thème « *Ladies gather we hire* » ou encore « *We are ready for action* ». Iels évoquent également leur « *sacred mission* » dans *WaGOW* qui pourrait s'affilier avec « *our vow : to protect Mother Earth* ». Il s'agit alors de se retrouver entre pour partager la lutte avec toute ceux qui seraient sensibles à ce message puisqu'ils rappellent finalement : « *Revolution is an emergency* ». Il peut s'agir d'une référence faite à l'urgence climatique qui ne saurait être contenue qu'à travers un réel changement de paradigme, à savoir une révolution. Pour terminer, cela rappelle d'ailleurs les quelques mots de leur « Manifeste » présent sur le site : « *Wake up / Time's up / Rise up* », en effet il est temps de « se réveiller » peut-être d'une forme de déni collectif autant lié à la crise environnementale que sociétale. Alors, il est plus temps que jamais de s'unir et de s'opposer à tout ce qui ferait barrage contre un changement de système nécessaire.

5.4.5 *La revalorisation des savoirs*

Dans une « démarche artistique contextuelle », le Gang of Witches a créé « Le Coven » en 2019 dans une forêt à Ibiza. Comme dit précédemment, iels y passent du temps entre créations artistiques, pratiques spirituelles ou étude et iels disent y vivre de façon « écoresponsable » en utilisant notamment la permaculture. Cette manière de travailler la terre peut se concevoir comme une agriculture plus durable, car en phase avec les différents écosystèmes, mais aussi plus à l'écoute des relations entre humains et entre non

humains. Il s'agit alors de produire autrement tout en expérimentant certains modes de vie et relations qui peuvent exister en dehors du productivisme capitaliste (Pons 2022). De plus, ces artistes sorcières disent avoir élaboré une « pharmacopée locale » qui fait référence à une compilation des usages de plantes pour buts thérapeutiques (Dillemann 1968). Cette démarche semble s'inscrire dans une vague de méfiance vis-à-vis de l'industrie pharmaceutique, constatée par l'historienne Bard (Bard 2020). Celle-ci s'accompagne alors d'un intérêt pour des savoirs médicaux alternatifs, sur lesquels les individus ont plus de main mise, mais permet aussi un engouement pour les connaissances de plantes et leurs effets. Enfin, selon les autrices Benquet et Pruvost, partager des savoirs en dehors d'une forme de marchandisation peut faire office de « mise en pratique de l'écoféminisme » qui vise une vie collective plus respectueuse avec la nature et le collectif. (Benquet et Pruvost 2019). En plus des pratiques thérapeutiques, le gang échange aussi sur des pratiques spirituelles ou désire revaloriser certaines divinités comme avec la peinture de « Tanit – Tinat » créé en hommage à une déesse appartenant au panthéon punique (ou « civilisation carthaginoise » qui prenait place dans le bassin méditerranéen entre 814 av. J.-C. et 146 av. J.-C. dont Tanit était perçue comme grande déesse associée à la Lune (Piganiol 1995)). La réhabilitation des connaissances autour d'une certaine « mythologie féminine » et puissante passe évidemment aussi par le rappel de l'histoire de la chasse aux sorcières. Cela a été démontré dans les œuvres du Gang, autant par leur iconographie très explicite ainsi que par l'analyse textuelle. La strophe « *To learn the ancient knowledge, to unite our powers we pledge* » de *WaGOW* fait référence à une envie de s'investir dans des vieilles traditions et mettre à l'honneur certaines histoires (peut être plus oubliées que d'autres). En effet, certains imaginaires sont mis en valeur par la réappropriation de termes comme le « sabbat » qui était utilisé pendant la chasse aux sorcières. Cette utilisation servait à disqualifier et décourager toutes réunions de femmes* bien que celles-ci aient pu simplement se retrouver pour échanger des connaissances sur des plantes médicinales par exemple (Ehrenreich et al. 2018). De fait, les ambitions de raconter ces histoires, ces mémoires, revaloriser certains savoirs s'inscrivent aussi plus largement dans les luttes menées par le Gang of Witches pour tisser un nouvel imaginaire commun plus vivable pour les relations entre êtres humains et avec les non-humains.

5.4.6 La place de l'intersectionnalité et de la radicalité

Le Gang of Witches n'a pas vocation à se définir comme intersectionnel, pourtant son appellation « écoféministe » devrait s'apparenter, selon diverses auteures, à une compréhension radicale de diverses oppressions croisées. Certaines affirmations de solidarité sont présentes dans les paroles des deux morceaux comme : « *Protecting, supporting each other's move, complementary, solidarity's the groove* » dans *WaGOW*. On retrouve aussi cette strophe dans *PiB* : « *All different, we come in every shape and color / All beautiful, self love is our ultimate power* » qui veut valoriser les différences tout en mettant en avant l'importance du *self-care* comme « pouvoir ultime » par rapport aux normes sociétales qui ont tendance à vouloir uniformiser les codes de beauté féminines. Ensuite, celle-ci revient sur les codes genrés perçus comme vecteurs d'oppression et explique que nous aurions tout à gagner de les laisser tomber pour « devenir plus fort.e.x.s » : « *Be who you really are break free from oppression / boys embrace your feminine side you'll become stronger / Let go of the suffocating cliché codes of gender* ». La vision proposée du genre est tout de même présentée comme binaire, bien que porte un message de valorisation d'une plus grande fluidité en son sein. Ensuite, en disant vouloir s'interroger sur « *les rouages de nos sociétés patriarcales et anthropocentrées* », iels mettent en avant la construction croisée d'un même système perçu comme oppresseur sans pour autant ajouter explicitement d'autres axes de lectures. Le choix de se dire écoféministe ancre leurs créations artistiques dans un engagement social et politique certain, mais n'a pas l'air d'avoir la vocation de dépasser une compréhension centrée sur le patriarcat ou l'anthropocentrisme comme sources uniques des oppressions systémiques. Cependant, selon l'autrice Berrard, les écoféminismes peuvent être radicaux dans leurs propositions utopiques de « dépassement idéologique » du système en place. C'est finalement en valorisant les émotions ou les croyances et pratiques spirituelles qu'il serait possible de préférer un « rapport sensible à l'environnement » à même de bousculer le paradigme idéologique dominant (Berrard 2021). De plus, Paola Hivelin, membre fondatrice et artiste de la section musicale notamment, s'exprime d'ailleurs ainsi en interview : « *C'est une envie de justice qu'on exprime à travers notre art mais il y a tellement de choses à faire et à changer qu'on l'exprime aussi à travers notre philosophie et notre vie.* » (p.2, Bazin 2019). Les ambitions du Gang pourraient se comprendre autant comme une envie de changer les

perceptions sur le monde qui nous entoure à travers leurs créations artistiques, d'appeler à la révolte et au rassemblement de « ceux qui se sentent sorcières » ainsi que d'inscrire concrètement leur activisme dans leurs modes de vie avec notamment les propositions autour du lieu « Le Coven ».

5.3 Discussion

Dans cette dernière partie, les différents résultats découlant de l'analyse des deux collectifs seront discutés et comparés à la lumière des hypothèses émises au départ de ce travail. Ainsi, il sera possible de formuler quelques réponses concernant la question de recherche. Pour rappel, il a été présenté dans la revue de la littérature, comment de nombreux auteurices imputent à l'implémentation du système capitaliste-patriarcale, une vision mécaniste de la nature. Ce paradigme-là serait au fondement de nombreuses oppressions liées aux genres, à la classe, à la race, mais aussi responsable des destructions environnementales sans précédent (Bourg et Swaton 2021). Les différentes pensées écoféministes se proposent alors de comprendre la racine de ces enjeux de dominations croisées tout en imaginant d'autres paradigmes susceptibles de réconcilier durablement nos relations entre humains et non-humains pour un avenir (un peu plus) vivable pour touxte. Ces réflexions cherchent à se décentraliser d'une vision occidentale moderne, patriarcale et capitaliste pour penser à partir d'une multitude d'autres points de vue. Certain.e.x.s auteurices se sont penché.e.x.s sur les facteurs ayant conduit en partie, à l'apparition en Europe de ce système et c'est ce qui a pu les amener à s'intéresser à la chasse aux sorcières de la fin du Moyen Âge. Ces sorcières ont été alors investies d'une forte symbolique d'antithèse à cet ordre capitaliste patriarcal destructeur. Il n'est pas là l'idée de glorifier à tout prix un passé, mais de comprendre comment il est lu aujourd'hui et ce qu'il porte comme intérêt pour penser *autre*. Ainsi, la suite présentera la manière dont des « sorcières modernes » utilisent cet emblème en interpellant et challengeant le système dominant et ses représentations.

Pour répondre à la première hypothèse concernant l'investissement de ces deux collectifs dans la lutte pour l'environnement, il me semble que ces deux formes d'engagement

répondent positivement à cet énoncé. En effet, les deux groupes réincorporent, à leur manière, une dimension magique, mystérieuse et puissante à la nature. Elle est perçue pour les sorcières du Gang of Witches, comme refuge secret et merveilleux ainsi que comme la Terre Mère vers laquelle chercher de la force et jurer de la défendre. Le Witch Bloc Paris n'utilise d'ailleurs jamais cette appellation, mais se réfère aussi aux pouvoirs de la Lune ou de l'Univers pour demander force et protection. Ce réinvestissement du « magique » dans la nature s'oppose alors au paradigme mécaniste moderne qui l'en a dépossédé, pour la définir comme matière inerte propre à être exploitée. Il est intéressant de noter une différence entre les deux collectifs, pour le Gang, cet aspect merveilleux se retrouve plutôt dans des espaces perçus comme « sauvages », dans la forêt de pins cachée sur l'île d'Ibiza ou encore « loin des cités » et de la toxicité des sociétés humaines, pour reprendre les chansons. Pour le Witch Bloc, leurs « lieux de cultes » où les rituels sont effectués, sont autant des parcs que des places entre deux barres d'immeuble. Dans les deux propositions pourtant, ces sorcières cherchent à « se connecter à la nature » à travers des gardiens et gardiennes de la Terre ou en appelant la Terre Mère. Le choix du lieu pour le Witch Bloc porte bien d'autres significations que la recherche d'un endroit « non-toxique » pour performer ses rituels. Ainsi, cela laisse penser que ce pouvoir spirituel lié à une connexion à certains éléments de la nature ou aux défunts, peut être trouvé partout, même dans les cités bétonnées. En comparaison, l'aspect magique pour le Gang s'arrête à l'orée du bois. Bien entendu, il n'est pas une mauvaise idée de vouloir revaloriser les espaces naturels, cependant, une approche qui permet d'englober aussi tous les êtres humains dans la conception large de « nature » pourrait amener des réflexions plus inclusives. En effet, toute les habitant.e.s des cités n'ont pas le loisir d'aller se « retirer du monde » dans une maison à Ibiza, mais iels ne sont pas pour autant forcément moins désireu.se.x.s d'un rapport plus sensible ou plus spirituel à la nature. Pourtant, les groupes semblent tomber d'accord sur la revalorisation à donner aux corps, aux sens ou aux émotions. Dans les deux cas, iels désirent se réapproprier leur corps en assumant pleinement son rapport au « sauvage » comme une source de force. Ainsi, ces sexualités qui valorisent le plaisir comme seul dessein ainsi que celles qui monnaient leurs rapports sexuels, existent en dehors des normes hétérosexuelles patriarcales. Selon Federici, durant la chasse aux sorcières, toutes personnes en marge des normes sexuelles imposées par l'ordre capitaliste naissant, allaient à l'encontre des projets de ce dernier, car n'avait pas forcément pour objectif de reproduire de la force travail (Federici 2018). De fait, se

battre pour conserver du pouvoir sur son corps en dehors de ces normes est un acte militant contre le désir de contrôle du système hétérocispatriarcal. Ces militant.e.x.s s'inscrivent dans une lutte pour revaloriser la liberté et la magie de la nature et des corps afin de s'opposer à une vision du monde voyant tout sous l'angle de la productivité. Cet aspect-là est soutenu par l'apport des spiritualités au sein de ces collectifs. En effet, face à la « rationalisation du monde » de nos sociétés modernes, s'investir dans un rapport plus sensible peut faire office de réelle position contre ces idées dominantes. De fait, en se disant à même de communiquer avec les défunts ancêtres ou de se connecter aux esprits de la nature, ces sorcières du Witch Bloc ou du Gang inventent un certain « langage aux invisibles » et participeraient au « réenchantement du monde ». Ce désir d'être plus en lien avec son environnement se mesure aussi dans l'intérêt du Gang pour le développement de savoirs comme la permaculture ou les plantes médicinales s'inscrivant dans une compréhension plus écosystémique de ce qui les entoure. De plus, ces pratiques visent aussi à exister en dehors d'un rapport capitaliste, ce qui peut en faire alors un activisme à part entière. De son côté, le Witch Bloc investit plutôt dans les spiritualités proches du néopaganisme en se réappropriant certaines pratiques et croyances. Finalement, ces projets peuvent être de vraies propositions pour un changement de paradigme face à une vision mécaniste des écosystèmes humains et non-humains n'existant que sous le prisme de la productivité et de l'exploitation.

La seconde hypothèse porte sur la manière dont les messages de ces sorcières sont articulés. La notion d'*artivisme* fonctionne pour les deux collectifs dont l'un crée des œuvres d'art avec un objectif de changement social en amont, tandis que le second expose fièrement ses revendications, tout en utilisant une esthétique créative pour interpeller. Pour le Witch Bloc, défiler en sorcière ou pratiquer ces rituels avant une manifestation est vecteur du courage et de sentiment d'unité. Iels sont d'ailleurs moquées pour ce militantisme, pourtant iels revendiquent ce recours aux spiritualités ou aux émotions comme réel levier d'action. C'est d'ailleurs dans la rue, à la vue de touxte, qu'iels expriment leurs idées autant à coup de pancartes qu'en revendiquant fièrement le fait de se dire « sorcières » avec ce que cela implique c'est-à-dire d'avoir tout autant « le droit » à exister dans un espace comme une manifestation. Justement, cette dimension est intéressante puisqu'iels existent dans l'arène politique, non pas avec une proposition de loi ou de discours électoral, mais bien à l'aide d'une esthétique particulière qui interpelle,

mais qui, *intrinsèquement*, valide aussi le rapport au monde qu'iels défendent. Cela permet de penser à une sortie du rationalisme et de la sur-théorisation pour revaloriser la place des émotions ainsi que l'écoute de soi et des autres, humains ou non-humains. Le projet soutenu par le Gang of Witches s'apparente à cette perspective : les créations artistiques viennent toucher aux émotions ou titiller les sens permettant de percevoir les idées implicites à travers un autre prisme que celui d'un « pur intellect ». Ces œuvres existent en challengeant les normes dominantes sur les genres, les sexualités, les corps ou le rapport « au naturel » en se réappropriant de nouveaux imaginaires. Comme dit Chauvet, l'art écoféministe peut « *Élargir les horizons et voir autre* » (Chauvet 2022), effectivement, ces formes d'arts proposent d'autres réalités. On peut aller jusqu'à dire qu'elles *imposent* leur vision du monde à ceux qui perçoivent ces formes d'art, puisqu'elles convoquent un univers sensoriel immédiat qui enclenche le basculement vers un paradigme perceptible différent. Peut-être est-ce là que se constitue toute la magie ; dans sa faculté d'amener une réalité vers une autre en un regard.

Ensuite, la troisième hypothèse invoquait les récits entourant la chasse aux sorcières européenne de la fin du Moyen Âge comme socle référentiel collectif pour ces militant.e.s. Ainsi pour les deux groupes analysés, iels s'affirment effectivement de cet héritage : « *We are the grand daughters of the witches they couldn't murder* » répète le Gang dans sa chanson. Le collectif investit un certain imaginaire entourant ces chasses, comme les références aux bûchers, qui cette fois-ci accueille le patriarcat dans ses flammes. Cependant, c'est surtout la figure des sorcières qui est réhabilitée comme « *icône féministe, écologique, anticapitaliste* » pour le Gang. Sans entrer plus amplement dans les détails, les articles présents dans la revue de la littérature, abondent pour la plupart, dans le sens d'une définition proche de celle-ci quant à l'utilisation symbolique de la sorcière actuellement. Tandis que pour le Witch Bloc, iels revendiquent aussi cet héritage des personnes persécutées pour avoir été savantes en herbologie, avorteuses ou rebelles, mais n'utilisent pas le qualificatif « écoféministe ». Iels conçoivent d'ailleurs les sorcières plutôt comme une figure à même de se placer aux côtés de toutes les marginalités et les auteurs et auteuses de troubles. Il est intéressant de faire un rapide parallèle avec les propos de l'historienne Verdon qui explique comment, la chasse aux sorcières est le résultat de différentes évolutions sociétales conduisant à un besoin d'ordre et de contrôle répressif propre à l'émergence de l'époque moderne (Verdon 2014). Ces

sorcières, aussi bien du Witch Bloc et du Gang, revendiquent cette volonté de perturber l'ordre social en « jetant des sorts » à leurs manières entre performances politiques et créations artistiques. En interpellant cet ordre ou simplement en existant en dehors de ses normes, iels le menacent en osant incarner et proposer des imaginaires d'existences autres. De plus, en se faisant porte-parole de cette histoire sanglante de chasse, tout en mettant en avant les activistes sorcières des années 1960 ainsi que d'autres collectifs ou figures du féminisme plus ou moins contemporaines, ces deux collectifs s'apparentent à des fileuses de mémoires collectives à ne pas oublier. Selon Federici, les connaissances populaires transmises par la collectivité représentaient une forme d'unité locale, mais ont été totalement discréditées, Bahaffou parle même d'un « d'épistémicide » (Bahaffou 2022). De fait, se porter garant.e.x.s de ces mémoires, tout en investissant certaines pratiques, peut s'apparenter à la reconstruction d'une source de pouvoirs populaires face à un ordre dirigeant oppressif.

Finalement, la dernière hypothèse se porte sur la possible incarnation radicale de l'utilisation des figures de sorcières dans ces collectifs. Sans répéter tout ce qui a été présenté précédemment, on peut affirmer que ces artistes et activistes dénoncent les racines de différents systèmes oppressifs. En utilisant la sorcière comme bannière sous laquelle se retrouver, iels appellent à rejoindre dans la lutte contre ces oppressions toutes les personnes qui se reconnaîtraient dans ce symbole. Il a été dit que cette manière de faire passer ses messages en utilisant l'iconographie sorcière ou toute forme créative rend la lutte plus attractive et accessible aussi en un sens. Les deux collectifs semblent appeler à un changement radical de paradigme pour en embrasser un plus proche de leurs convictions. Cependant, on peut noter que dans les productions analysées du Gang of Witches, l'articulation des enjeux intersectionnels n'est pas vraiment présente. D'ailleurs, la manière dont la nature est présentée est d'une façon, pas très inclusive. Ainsi on peut dire qu'il s'agit d'une vision de l'écoféminisme qui ne cherche pas à comprendre les interactions entre toutes les différentes oppressions, ou qui ne se décentre pas beaucoup de son point de vue blanc parisien. Au contraire, le Witch Bloc se mobilise pour différents enjeux en essayant de rester dans une perspective intersectionnel jusqu'à rejeter tout type de pouvoir institutionnel, en accord avec sa ligne anarchiste. Pourtant, iels n'ont pas pris en compte ces enjeux de justices environnementales qui auraient pu s'inscrire de façon assez cohérente avec leur idéologie défendue. Pourtant, ce collectif a dit s'inspirer des

différents groupes de militant.e.s W.I.T.C.H états-uniennes contemporaines. Après quelques recherches, il est apparu que, du moins pour le collectif de Portland, les dimensions de « protection environnementale » ou de « justice environnementale » étaient présentes (Schweigert 2018). À travers les comptes Instagram d'autres groupes comme celui de Boston par exemple, on peut voir les différentes mobilisations de ces sorcières sur des enjeux de protection environnementale. Iels ont manifesté leur colère à l'annonce du retrait des Accords de Paris signé par l'ancien président Donald Trump par exemple. Ou encore, sur un post datant du 31 mai 2017, on voit une sorcière manifestante avec une pancarte « Witches Protect the Earth ». Une autre publication fait référence aux climatosceptiques qui remettent en cause la responsabilité humaine dans le changement climatique : « Even à W.I.T.C.H. Believes in Science », datant du 22 avril 2017 et il y en a aussi pour dénoncer telle ou telle pollution environnementale. Ainsi, ces groupes de W.I.T.C.H. *made in us*, se disent intersectionnels, bien que pas directement écoféministes et pourtant iels défendent de multiples enjeux de luttes sociales et écologiques. C'est pourquoi il n'est donc pas impossible de réconcilier ces thématiques autour de la figure de sorcière. Pourtant, dans l'analyse réalisée à partir des données choisies pour le Witch Bloc Paris ou le Gang of Witches, les résultats ne vont pas tout à fait dans ce sens-là. On peut supposer que les cultures *New Age* ou hippies ainsi que les diverses luttes pour la reconnaissance des injustices environnementales aux États-Unis ont pu fournir un terreau plus fertile à la prise en compte de ces thématiques dans leurs complexités. Ainsi, il apparaît que ces militantismes ne seraient que plus riches et peut être percutants s'ils pouvaient s'employer à faire converger toutes les luttes vers un avenir plus viable pour toute les humains et les non-humains en harmonie.

6. Conclusion

Ce travail commence par constater le regain d'intérêt pour les sorcières, pour l'Histoire de leur persécution, pour les imaginaires construits autour d'elles ou encore pour leurs pratiques spirituelles et de soins, mais bien plus encore. Le réinvestissement pour cette figure d'antan serait associé à un nouveau souffle féministe valorisant la symbolique autour de cet emblème féminin rebelle, puissant, défiant les codes du patriarcat. De plus, l'essor des mouvements écologiques a aussi favorisé l'attirance pour ces guérisseuses-magiciennes, capables de reconnaître les plantes médicinales, de suivre les rythmes lunaires ou de se connecter au vivant par ces rituels saisonniers. C'est en étant à l'intersection de ces enjeux-là que de nombreuses auteurices ont perçu les liens entre l'investissement pour les sorcières et les mouvances écoféministes. Les écoféministes cherchent en effet, à comprendre les racines communes de multiples oppressions croisées entre les destructions environnementales, subies plus violemment par les femmes* et surtout celles des « Suds », les violences liées au genre, aux sexualités, à la classe ou encore aux impacts toujours présents du colonialisme sur les relations de pouvoir de nos sociétés et encore bien d'autres thématiques. Sans forcément revendiquer l'étiquette « écoféminismes », différents mouvements de revendications peuvent incarner l'articulation de ces enjeux par les thématiques défendues. Il y a effectivement de nombreuses luttes pour la reconnaissance d'injustices environnementales, contre la pollution des lieux de vie ou pour démilitariser une zone qui peuvent être perçues comme lutte écoféministe. Ainsi, on peut parler d'écoféminismes au pluriel, tant les pratiques et pensées sont complexes, riches et dépendantes de leur contexte de création. De fait, ce travail n'a pas eu la prétention de vouloir rendre honneur à toutes ces incarnations de l'écoféminisme, mais en premier lieu à se concentrer majoritairement autour des théorisations et luttes occidentales. Cette décision est motivée en partie par le fait de se pencher sur la réhabilitation de figure de la sorcière, puisque ceux qui s'en font défenseur.euses, s'intéressent alors grandement aux bûchers de l'Histoire européenne du XVIème siècle. Ensuite, pour de nombreuses auteurices, utiliser les sorcières comme ancrage symbolique, permettrait de repenser nos rapports au vivant, humain et non-

humain, dans une perspective plus respectueuse. En effet, en constatant que nous sommes immergés dans une société qui considère la nature, les femmes* ou toute personne n'étant pas un homme cisgenre riche et blanc, comme un stock de ressources à exploiter, sortir de cette conception-là paraît être un challenge de taille. Pourtant, des ouvrages et articles écrits sur les sorcières portent à croire qu'une mission à leur portée est de repenser ces constats. Ainsi, cette recherche vise à voir comment ces hypothèses peuvent s'incarner dans deux « assemblées de sorcières » autoproclamées. C'est pourquoi, le groupe militant Witch Bloc Paris et le collectif artistique Gang of Witches ont été choisis afin d'étudier en quoi pour eux, se dire « sorcière » peut impliquer une remise en cause de la vision dominante d'oppressions du vivant, humains ou non humains. Ainsi, deux groupes de données ont été constitués pour chacun des collectifs à partir d'actions militantes pour le Witch Bloc et de productions artistiques pour le Gang. Ces données ont ensuite été examinées à l'aide de catégories majoritairement construites à l'aide de la revue de la littérature qui a également servi à apporter des compléments d'analyse. Ensuite, ces résultats ont été mis en parallèle dans la discussion afin d'en tirer quelques conclusions. Il a été intéressant de constater que le Gang correspond plus aux descriptions faites « des sorcières écoféministes » proposées par les auteures qui se sont penché.e.s sur le sujet. Le collectif revendique d'ailleurs cette étiquette et vient effectivement questionner entre autres, nos rapports au genre, aux non-humains avec son esthétique sorcière. Cependant, il est apparu que certains enjeux thématiques que l'on pourrait qualifier de plus radicaux ne sont pas forcément présents. Pourtant, bien que de multiples définitions des écoféministes existent, il serait tout de même dans leurs racines de challenger les multiples oppressions croisées présentes dans nos sociétés. En comparaison, les sorcières activistes du Witch Bloc, revendiquent la position d'intersectionnalité et tentent de se battre sur plusieurs fronts en comprenant ces oppressions comme liées et donc qu'il est nécessaire de les penser de façon systémique. Néanmoins, la protection environnementale ne fait pas partie directement de leur programme de lutte, bien que cette préoccupation soit tout de même en fond d'autres enjeux sans être entièrement développée.

Toutefois, il m'a semblé que la richesse des propositions de ces deux collectifs ne tenait pas exclusivement sur leur « cahier des charges de luttes », mais ailleurs. En effet, en choisissant de se présenter comme sorcières et de faire vivre l'imaginaire qu'elles invoquent, ces activistes et artistes incarnent certains récits, eux même à contre-courant

des symboliques dominantes. Les sorcières n'existent pas en tant que telles, mais sont bien formées des imaginaires que l'on veut voir en elles. À la fin du Moyen Âge, il a été fantasmé qui elles étaient, ce qu'elles faisaient en secret et pourquoi elles agissaient ainsi, créant une nouvelle fiction qui répondaient à certains « besoins » du moment. Depuis, l'essor du féminisme et des préoccupations environnementales des années 1960, l'histoire de la chasse aux sorcières a été réinvesti, dans une démarche de reconnaissance de ces crimes déjà, mais aussi pour évoquer les enjeux du présent. Ainsi, ceux qui se disent héritier et héritières des sorcières d'antan, injectent dans cette figure encore d'autres pouvoirs qui reflètent des besoin pour les luttes d'aujourd'hui. Ces lanceuses de sorts sont nées à partir d'histoires conjointement contées, mais qui ont eu des retombées sur « le réel » plus que dramatique. Finalement, le conte est toujours inspiré de ce qui nous entoure et l'inverse me semble tout aussi vrai. À ce propos, la philosophe Rachel Hoekendjik évoque les narrations autour des sorcières dans une brochure sur les « Révoltes et mutations » pour Point Culture. Elle y dit ceci sur ces dernières : « (...) *ce qui m'intéresse, c'est de voir ce qu'elle permet d'activer comme possibilités de penser, par rapport à la magie, par rapport à la nature, par rapport aux autres au sein d'une structure sociale, par rapport aux pratiques de soin et de guérison.* » (Hoekendjik dans Muller s. d.). Ce point de vue me semble vraiment pertinent pour appréhender l'intérêt du renouveau pour ces histoires de sorcières dans un monde où retisser des liens apparaît comme une nécessité. Le projet, pourtant, n'est pas de retourner vers un passé idéalisé encore à l'abri de la modernité. Déjà, parce que simplement impossible, ne serait-ce qu'en constatant les dégâts environnementaux présents, nous allons devoir vivre avec ces changements sans précédent. Tout l'enjeu transparaît peut être là : il va falloir vivre avec, laisse alors la place à *comment*. Certain.e.s l'ont pensé apocalyptique ou terrain d'innovations et d'autres ne l'ont jamais pensé tout court. En l'imaginant par les lunettes écoféministes ou sorcières, des voies apparaissent, sans intention pourtant de se dire sauveuses de l'Humanité (laissons la place aux chevaliers blancs des start-up nations qui s'échinent à trouver la solution ultime au changement climatique dans leurs ambitions technophiles). Les histoires que proposent les sorcières, elles, se passent du côté des morts, dans la forêt, mais aussi dans les villes et on y aperçoit des humains, des animaux et tout ce petit monde s'écoute. En 1979, quand Starhawk publiait son ouvrage-grimoire *The Spiral Dance : A Rebirth of the Ancient Religion of the Great Goddess*, elle y évoque ses peurs pour le futur, mais aussi son excitation pour tous les possibles à venir. Ses mots

sont ceux-ci : « *With courage, vision, humor, and creativity, we can use our magic, our ability to change our consciousness, our world view, and our values to reinstate the living web of all interconnected life as the measure by which all choices are judged.* » (p.23, Starhawk 1989). Il paraît plein d'espoir de tendre vers un futur où nous réfléchirons depuis et pour une compréhension interconnectée des écosystèmes dans lesquels nous faisons toute partie. Ainsi, si la réhabilitation des sorcières peut inspirer l'envie de (re)voir un monde enchanté, à même d'être écouté, mais aussi d'entendre, nous allons certes, toujours avancer indubitablement vers ce qui nous attend, mais peut-être le cœur moins lourd. Car nous ne sommes pas seuls et nous ne le serons jamais si nous prenons le temps de tendre l'oreille, tout est là.

7. Bibliographie et références

- Bachelard, Gaston. 1980. *La formation de l'esprit scientifique: contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. 11e éd. Bibliothèque des textes philosophiques. Paris: J. Vrin.
- Bahaffou, Myriam. 2022. *Des paillettes sur le compost: écoféminismes au quotidien*. Essais enquêtes et manifestes. Lorient: Le passager clandestin.
- Bard, Christine. 2020. « “Le féminisme n’a rien à voir avec l’écologie” ». In *Féminismes*, 2e éd.:189-98. Idées reçues. Paris: Le Cavalier Bleu. <https://www.cairn.info/feminismes--9791031802879-p-189.htm>.
- Bazin, Apolline. 2019. « GANG OF WITCHES. “Comme les extrémismes montent, la résistance s’organise.” » *Manifesto XXI* (blog). 13 juin 2019. <https://manifesto-21.com/gang-of-witches-comme-les-extremismes-montent-la-resistance-sorganise/>.
- Benquet, Marlène, et Geneviève Pruvost. 2019. « Pratiques écoféministes : corps, savoirs et mobilisations ». *Travail, genre et sociétés* 42 (2): 23-28. <https://doi.org/10.3917/tgs.042.0023>.
- Bentouhami-Molino, Hourya. 2017. « Audre Lorde, la poésie n’est pas un luxe ». *Ballast* 6 (1): 90-103. <https://doi.org/10.3917/ball.006.0090>.
- Berger, Helen A., et Douglas Ezzy. 2009. « Mass Media and Religious Identity: A Case Study of Young Witches ». *Journal for the Scientific Study of Religion* 48 (3): 501-14. <https://doi.org/10.1111/j.1468-5906.2009.01462.x>.
- Berrard, Anna. 2021. « L’écoféminisme aux abois: Marchandisation, manipulation et récupération d’un mouvement radical ». *Revue du crieur* N°18 (1): 130-. <https://doi.org/10.3917/crieu.018.0130>.
- Blavier, Pierre. 2021. « Introduction ». In *Gilets jaunes, la révolte des budgets contraints*, 7-17. Hors collection. Paris cedex 14: Presses Universitaires de France. <https://www.cairn.info/gilets-jaunes-la-revolte-des-budgets-contraints--9782130830610-p-7.htm>.
- Bourdieu, Pierre. 1968. *Le métier de sociologue*. Les textes sociologiques 1. Paris: Mouton.
- Bourg, Dominique, et Sophie Swaton. 2021. *Primauté du vivant: essai sur le pensable*. Paris: Presses universitaires de France / Humensis.
- Burgart Goutal, Jeanne. 2018. « L’écoféminisme et la France: une inquiétante étrangeté ? » *Cités*, n° 73: 67-79.
- . 2021a. « A-t-on besoin de la Déesse ? », 2021.
- . 2021b. « “L’écoféminisme oblige à radicaliser l’écologie” », 2021.
- Cambourakis, Isabelle. 2019. « Un Écoféminisme à La Française ? Les Liens Entre Mouvements Féministe et Écologiste Dans Les Années 1970 En France ». *Genre & Histoire* 22 (janvier). <http://journals.openedition.org/genrehistoire/3798>.
- Chauvet, Émeline. 2022. « Déploiements artistiques: objet-livre et écoféminisme ». *Itinéraires*. <https://doi.org/10.4000/itineraires.10444>.
- D’Eaubonne, Françoise. 1974. *Le féminisme ou la mort*. Paris: Le passager clandestin.

- D'Eaubonne, Françoise. 2022. *Feminism or Death: How the Women's Movement Can Save the Planet*. Verso Books.
- D'Eaubonne, Françoise, et Caroline Lejeune. 2021. *Naissance de l'écoféminisme*. Série placée sous la direction scientifique de Dominique Bourg. Paris: PUF.
- Dépraz, Cyril, et Maria Nicollier, réal. 2022. *À mort la sorcière*. Documentaire. <https://www.swissfilms.ch/fr/movie/a-mort-la-sorciere/543168CB7C2C445C9B3FC0E44BB23F23>.
- Descola, Philippe. 2013. *Par-delà nature et culture*. Bibliothèque des sciences humaines. Paris: Gallimard.
- Dorlin, Elsa. 2021. *Feu !: abécédaire des féminismes présents*. Montreuil: Libertalia.
- Ehrenreich, Barbara, Deirdre English, Lorraine Brown, et Catherine Germain. 2018. *Sorcières, sages-femmes et infirmières: une histoire des femmes et de la médecine*. Montréal, Québec: Les éditions du remue-ménage.
- « Extinction Rebellion UK ». s. d. Extinction Rebellion UK. Consulté le 6 mars 2023. <https://extinctionrebellion.uk/>.
- Federici, Silvia. 2018. *Witches, Witch-Hunting, and Women*. Oakland, CA: PM Press.
- Felli, Romain. 2018, mars. *La crise du féodalisme*. Contribution présentée dans le cadre du cours « Politique internationale », Lausanne, Suisse.
- Fillieule, Olivier, et Danielle Tartakowsky. 2008. « Chapitre 5. La manifestation dans l'espace public ». In *La manifestation*, 129-61. Contester. Paris: Presses de Sciences Po. <https://www.cairn.info/la-manifestation--9782724610086-p-129.htm>.
- Fournier, Noémie. s. d. « "Le Nouvelliste" à la rencontre des sorcières d'hier et d'aujourd'hui ». *Femmes et sorcières: du bûcher à l'étendard*. Consulté le 24 avril 2023. <https://www.lenouvelliste.ch/valais/le-nouvelliste-a-la-rencontre-des-sorcieres-dhier-et-daujourd'hui-795333>.
- Fridays For Future. s. d. « Fridays For Future Is an International Climate Movement Active in Most Countries and Our Website Offers Information on Who We Are and What You Can Do. » Fridays For Future. Consulté le 6 mars 2023. <https://fridaysforfuture.org/>.
- Gaborit, Maxime. 2022. « La Convention citoyenne pour le climat dans son écosystème. Entre activisme délibératif et délibération contestatrice ». *Participations* 33 (2): 5-29. <https://doi.org/10.3917/parti.033.0005>.
- GANG OF WITCHES. 2018. *GANG OF WITCHES - We are Gang Of Witches*. https://www.youtube.com/watch?v=9aJF0L_w5zk.
- . 2019. *GANG OF WITCHES - Patriarchy is burning*. <https://www.youtube.com/watch?v=sp0SqWjQZhc>.
- « Gang Of Witches ». s. d. Gang of Witches. Consulté le 22 décembre 2022. <https://www.gangofwitches.com/>.
- Gehl, Lorraine, et Fanny Hugues. 2022. « Marcher, prendre soin, transmettre: mise en écho de pratiques écologistes et féministes ». *Itinéraires* 2021 (1). <https://doi.org/10.4000/itineraires.10399>.
- Guéguen, Haud. 2016. « Debout ! La reconnaissance et la lutte ». *Les Temps Modernes* 691 (5): 93-110. <https://doi.org/10.3917/ltm.691.0093>.
- Hache, Émilie. 2018. « Chapitre 7. « Tremblez, tremblez, les sorcières sont de retour ! » ». In *Penser l'Anthropocène*, 113-23. Presses de Sciences Po. <https://doi.org/10.3917/scpo.beaur.2018.01.0113>.

- Haraway, Donna. 1988. « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective ». *Feminist Studies* 14 (3): 575-99. <https://doi.org/10.2307/3178066>.
- Joly, Martine, et Jessie Martin. 2021. « 2. L'analyse de l'image : enjeux et méthode ». In *Introduction à l'analyse de l'image*, 4e éd.:39-69. Focus Cinéma. Paris: Armand Colin. <https://www.cairn.info/introduction-a-l-analyse-de-l-image--9782200629991-p-39.htm>.
- Lamy, Rose. 2022. *Moi aussi: MeToo, au-delà du hashtag*. Paris: Jean-Claude Lattès.
- Le Dantec, Isma. 2021. « Modes d'action », 2021. Cairn.info.
- Leavy, Patricia Lina, et Sharlene Hesse-Biber. 2006. *Feminist Research Practice: A Primer*. Second Edition, Second edition. Thousand Oaks: SAGE Publications Inc. US. <https://doi.org/10.4135/9781071909911>.
- « Librairie des femmes ». s. d. Françoise d' Eaubonne - Librairie des femmes PARIS. Consulté le 27 avril 2023. https://www.librairie-des-femmes.fr/listeliv.php?form_recherche_avancee=ok&auteurs=Fran%C3%A7ois e%20d%27%20Eaubonne.
- Manifesto XXI. 2018. « Féminisme, sorcellerie et luttes. Rencontre avec le Witch Bloc de Paris ». *Manifesto XXI* (blog). 15 février 2018. <https://manifesto-21.com/feminisme-sorcellerie-luttes-rencontre-witch-bloc-de-paris/>.
- Merchant, Carolyn. 1983. *The Death of Nature: Women, Ecology and the Scientific Revolution*. San Francisco: New York et autres.
- . 2006. « The Scientific Revolution and The Death of Nature ». *Isis* 97 (3): 513-33.
- Mies, Maria, Michelle Friedman, Debby Bonnin, et Alison Todes. 1989. « Patriarchy and Accumulation on a World Scale: Women in the International Division of Labour ». *Agenda (Durban)* 5 (5): 74-79. <https://doi.org/10.2307/4065655>.
- Molinier, Pascale. 2015. « Notes de lecture : Starhawk – Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique ». *Cahiers du Genre* 59 (2): 217-48. <https://doi.org/10.3917/cdge.059.0217>.
- Mouvement français pour le planning familial. 2006. « 8. Quand la loi du silence se brise ». In *Liberté, sexualités, féminisme*, 97-109. Hors Collection Social. Paris: La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.mflpf.2006.01.0097>.
- Muller, Frédérique. s. d. « Révoltes et mutations - tome 1 - Quand sorcières et désobéissant.e.s s'emparent des enjeux environnementaux | Environnement ». Consulté le 19 mai 2023. <https://www.pointculture.be/magazine/articles/publication/revoltes-et-mutations-tome-1-quand-sorcières-et-desobeissantes-semparenty-des-enjeux-environnementaux/#>.
- Mumenthaler, Micaela, réal. 2019. « Les sorcières sont de retour, devenues icônes féministes bien-aimées ». *Le 19h30*. <https://www.rts.ch/info/regions/10835050-les-sorcières-sont-de-retour-devenues-icônes-féministes-bienaimées.html>.
- Naessens, Ophélie. 2020. « Artistes visuelles et sorcellerie: de la magie comme instrument créatif de lutte politique ». *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Dramatica*. Images of witchcraft : Theater, Cinema, Visual and Performing Arts. Presa Universitară Clujeană. <https://doi.org/10.24193/subbdrama.2020.1.07>.
- Nouvelles Écoutes. s. d. « La Poudre : Épisode documentaire Sorcières #3 - L'Antidote ». Consulté le 19 janvier 2023. <https://www.bababam.com/nouvelles-ecoutes-la-poudre/201903070800-episode-documentaire-sorcières-3-lantidote>.

- Paugam, Serge, et Cécile Van de Velde. 2012. « 17 – Le raisonnement comparatiste ». In *L'enquête sociologique*, 357-76. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.paug.2012.01.0357>.
- Piganiol, André. 1995. « Chapitre II. Carthaginois et Grecs d'Occident au ive siècle ». In *La conquête romaine*, 148-64. Dito. Paris cedex 14: Presses Universitaires de France. <https://www.cairn.info/la-conquete-romaine--9782130470656-p-148.htm>.
- Pons, Nelly. 2022. « Chapitre premier. Une tentative de définition ». In , 13-26. Que sais-je ? Paris cedex 14: Presses Universitaires de France. <https://www.cairn.info/la-permaculture--9782715409354-p-13.htm>.
- Pruvost, Geneviève. 2017. « Critique en acte de la vie quotidienne à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (2013-2014) ». *Politix* 117 (1): 35-62. <https://doi.org/10.3917/pox.117.0035>.
- Quimera Rosa. s. d. « Akelarre Cyborg ». Consulté le 3 février 2023. <https://quimerarosa.net/akelarre-cyborg/>.
- Ribac, François. 2017. « Les récits de l'anthropocène. Quelle contribution des arts à la transition socio-écologique ? » *Les Cahiers de l'atelier*, n° 553: 103.
- RTS.ch. s. d. « Au terrible temps des sorcières - Podcasts RTS ». Consulté le 24 avril 2023. [//www.rts.ch/podcasts-originaux/programmes/au-terrible-temps-des-sorcieres/13160767-au-terrible-temps-des-sorcieres.html](http://www.rts.ch/podcasts-originaux/programmes/au-terrible-temps-des-sorcieres/13160767-au-terrible-temps-des-sorcieres.html).
- Salzbrunn, Monika. 2021. « Researching Artivism through the Event Approach. Epistemological and Methodological Reflections about Art and Activism ».
- Savarèse, Eric. 2006. *Méthodes des sciences sociales*. Paris: Ellipses.
- Schweigert, Laisa. 2018. « W.I.T.C.H. and Witchcraft in Radical Feminist Activism ». Thèse de master, Arizona State University. <https://search.proquest.com/docview/2040195832?pq-origsite=primo>.
- Seiler, Daniel-Louis. 1985. « Chapitre I. Du comportement politique et de la comparaison ». In *Comportement politique comparé*, 9-33. Politique comparée. Paris: Economica. <https://www.cairn.info/comportement-politique-compare--9782717808964-p-9.htm>.
- Serafini, Paula. 2018. *Performance Action: The Politics of Art Activism*. Routledge Studies in Political Sociology. New York: Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781315183596>.
- Shiva, Vandana, et Maria Mies. 1993. *Ecofeminism*. Halifax: Fernwood.
- « Sigil ». 2021. In *Wikipédia*. [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Sigil_\(magie\)&oldid=183610300](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Sigil_(magie)&oldid=183610300).
- Sollée, Kristen J. 2017. *Witches, Sluts, Feminists: Conjuring the Sex Positive*. Berkeley, CA: Stone Bridge Press.
- Spierings, Niels. 2016. « Introduction: Gender and Comparative Methods ». *Politics & Gender* 12 (3). <https://doi.org/10.1017/S1743923X16000350>.
- Starhawk. 1989. *The Spiral Dance: A Rebirth of the Ancient Religion of the Great Goddess*. 10th anniversary ed., with New introd. and Chapter to chapter comment. New York ; Harper & Row.
- . 2015. *Rêver l'obscur: femmes, magie et politique*. Sorcières. Paris: Cambourakis.
- Swaton, Sophie. 2020. « Les sorcières sont-elles de retour ? » *L'ère de la transition* (blog). 27 octobre 2020. <https://blogs.letemps.ch/sophie-swaton/2020/10/27/les-sorcieres-sont-elles-de-retour/>.

- SWI swissinfo.ch. 2011. « Exposition: le Château de Chillon évoque la chasse aux sorcières ». SWI swissinfo.ch. 6 septembre 2011. <https://www.swissinfo.ch/fre/toute-l-actu-en-bref/exposition--le-ch%C3%A2teau-de-chillon-%C3%A9voque-la-chasse-aux-sorci%C3%A8res/31076612>.
- Thomas, Keith Vivian. 1985. *Dans le jardin de la nature: la mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne, 1500-1800*. Bibliothèque des histoires. Paris: Gallimard.
- Tola, Miriam. 2019. « Planetary Lovers: On Annie Sprinkle and Beth Stephens's Water Makes Us Wet ». In *Planetary Lovers: On Annie Sprinkle and Beth Stephens's Water Makes Us Wet*. Springer International Publishing.
- Ungar, Christophe, et Mathilde Tuosto, réal. 2021. « Sorcellerie moderne, les nouvelles militantes féministes | Temps Présent ». *Temps Présent*. <https://www.youtube.com/watch?v=a8flq-1Bx98>.
- Verdon, Laure. 2014. *Le Moyen Âge: 10 siècles d'idées reçues*. Idées reçues. Paris: Le Cavalier bleu.
- Vigour, Cécile. 2005. « Introduction. Une situation paradoxale ». In , 5-20. Repères. Paris: La Découverte. <https://www.cairn.info/la-comparaison-dans-les-sciences-sociales--9782707143044-p-5.htm>.
- Vivier, Nadine. 2019. « La gestion en commun, au gré des idéologies ». *Paysans societe* 378 (6): 44-50.
- Wiens, Brianna, Stan Ruecker, Jennifer Roberts-Smith, Milena Radzikowska, et Shana MacDonald. 2020. « Materializing Data: New Research Methods for Feminist Digital Humanities ». *Digital Studies* 10 (1). <https://doi.org/10.16995/dscn.373>.
- « Witch Bloc Paname ». s. d. Réseau social. Consulté le 1 novembre 2022. <https://www.facebook.com/witchbloccparis>.
- « witchbloccparis ». s. d. Réseau social. Consulté le 9 juin 2023. <https://www.instagram.com/witchbloccparis/>.
- « witchboston ». s. d. Réseau social. W.I.T.C.H. Boston (@witchboston) • Photos et vidéos Instagram. Consulté le 4 novembre 2022. <https://www.instagram.com/witchboston/>.
- « witchchicago ». s. d. Réseau social. W.I.T.C.H. Chicago Coven, 2015 - 2017. Consulté le 4 novembre 2022. <https://witchchicago.tumblr.com/>.
- Zitouni, Benedikte. 2019. « Contre la destruction de la planète. L'écoféminisme dans les années 1980 en Grande-Bretagne et aux États-Unis ». Traduit par Hélène Windish. *Travail, genre et sociétés* 42 (2): 49-69. <https://doi.org/10.3917/tgs.042.0049>.